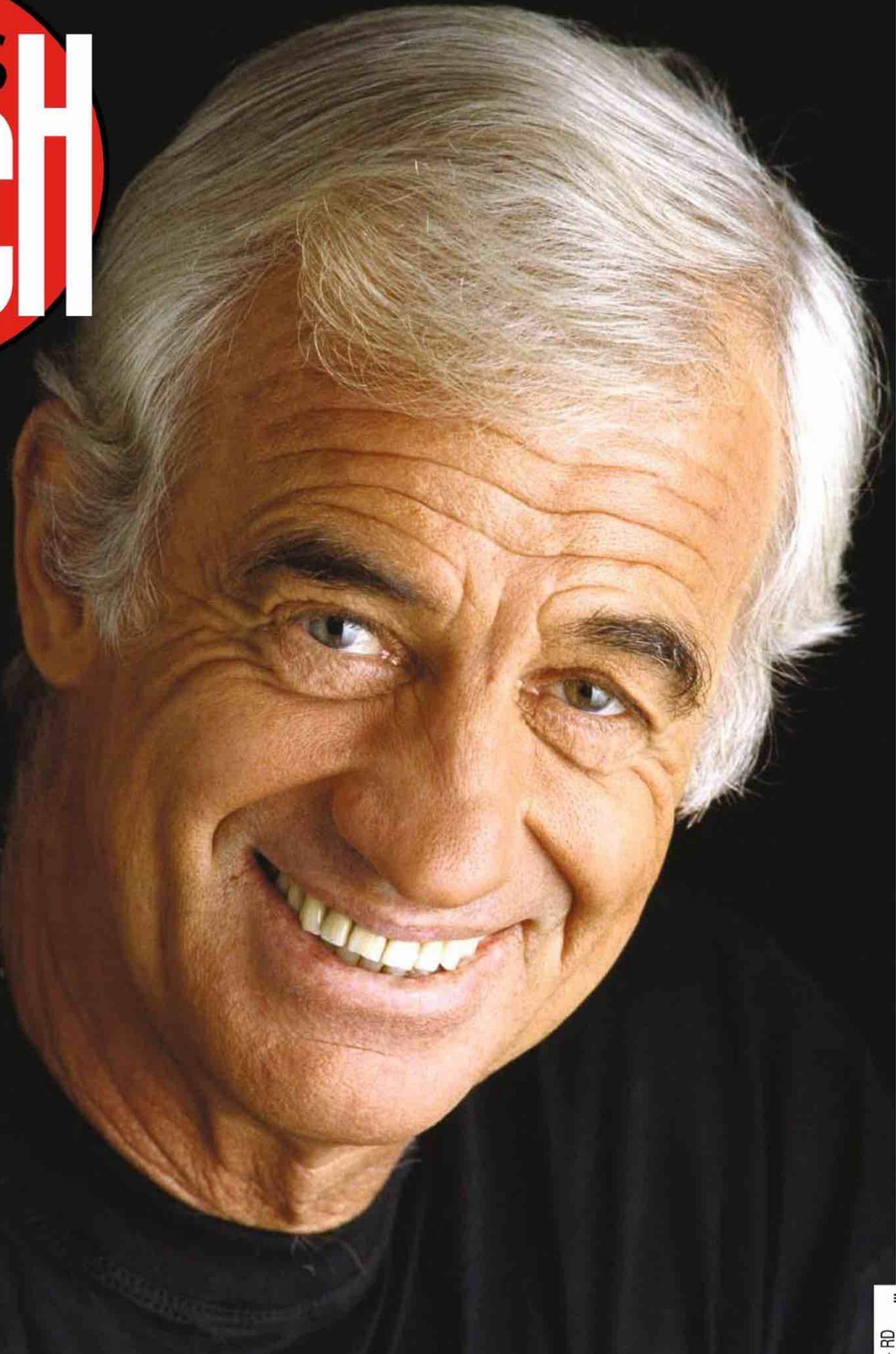


PARIS MATCH



« MON PÈRE, CE HÉROS »

Par Paul Belmondo

INÉDIT L'ALBUM DE SES DERNIÈRES VACANCES

Par Carlos Sotto Mayor

EXCLUSIF « ADIEU, MON PARIS » SON ULTIME TOUR DE PISTE

Par Christian Brincourt

L'ICÔNE,
LES COPAINS,
LE CLAN

DELON,
LE RIVAL IDÉAL

LES FEMMES
DE SA VIE
PHOTOS

ÉTERNEL BELMONDO

M 01066 - 23H - F: 7,50 € - RD



ENJOY FRENCH TIME*

FABRIQUÉ EN FRANCE



*L'instant français

307F988
AUTOMATIC
Étanche 30 m
tout acier
199€

332C439
IMPACT
Étanche 50 m
tout acier
259€
Liste des distributeurs sur
www.pierre-lannier.com



PIERRE LANNIER
PARIS

HORS-SÉRIE | COLLECTION "À LA UNE"

PRÉSIDENT D'HONNEUR

Daniel Filipacchi.

DIRECTEUR GÉNÉRAL DE LA RÉDACTION

Patrick Mahé.

DIRECTRICE DE LA RÉDACTION

Caroline Mangez.

DIRECTEUR DE LA RÉDACTION

Olivier Royant. †

DIRECTEUR ADJOINT DE LA RÉDACTION

Guillaume Clavières (directeur photo)

DIRECTEUR ARTISTIQUE

Michel Maïquez.

CONSEILLER PHOTO

Marc Brincourt.

RÉDACTRICE EN CHEF TECHNIQUE

Tania Gaster.

COORDINATION ÉDITORIALE

Fabienne Longeville.

ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO

Anne Baron (révision), Christian Brincourt, Marc Brincourt, Jean-Pierre Bouxou, Emmanuel Caron (SR), Jean Cau, Guillaume Hanoteau, Ghislain Loustalot, Pascal Meynadier, Carlos Sotto Mayor, Ghislain de Violet.

ARCHIVES PHOTO

Françoise Ansart, Pascal Beno, Claude Barthe, Nadine Molino.

DOCUMENTATION

Françoise Perrin-Houdon.

FABRICATION

Philippe Redon, Nicolas Bourel.

VENTES

Laura Félix-Faure. Tél. : 01 87 15 56 76.

Sandrine Pangrazzi. Tél. : 01 87 15 56 78.

CONCEPTION GRAPHIQUE

Grizzly Editorial Design

IMPRESSION Roto France Impression,

Lognes (77) et Malesherbes (45).

Achevé d'imprimer en décembre 2021. Papier provenant majoritairement de France. 0 % de fibres recyclées, papier certifié PEFC. Eutrophisation: Ptot 0,010 kg/T.

PARIS MATCH est édité par Lagardère

Media News, société par actions simplifiée unipersonnelle (Sasu) au capital de 2005 000 €, siège social : 2, rue des Cévennes, 75015 Paris. RCS Paris 834 289 373. Associé : Hachette Filipacchi Presse.

PRÉSIDENTE

Constance Benqué.

DIRECTRICE DE LA PUBLICATION

Constance Benqué.

Les indications de marques et les adresses qui figurent dans les pages rédactionnelles de ce numéro sont données à titre d'information sans aucun but publicitaire. Les prix peuvent être soumis à de légères variations. Les documents reçus ne sont pas rendus et leur envoi implique l'accord de l'auteur pour leur libre publication. La reproduction des textes, dessins, photographies publiés dans ce numéro est la propriété exclusive de Paris Match, qui se réserve tous droits de reproduction et de traduction dans le monde entier.

Numéro de commission paritaire : 0917 C 82071. ISSN 0397-1635.

Dépôt légal : décembre 2021 / © LMN 2021.

LAGARDÈRE PUBLICITÉ
2 rue des Cévennes, 75015 Paris.

Présidente : Marie Renoir-Couteau.

Directrice déléguée Pôle Presse :

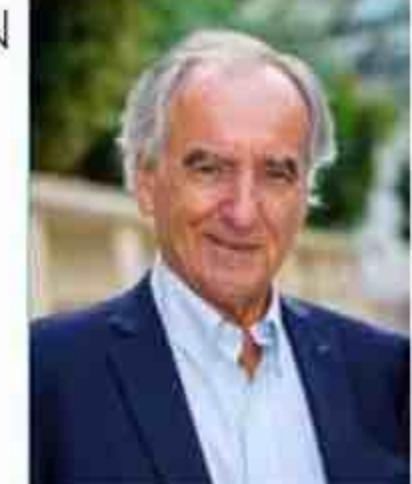
Fabienne Blot.

Directrice de la publicité : Dorota Gaillot.
Assistante : Aurélie Marreau.

Tél. : 01 87 15 4920.

ÉDITORIAL

PAR PATRICK MAHÉ DIRECTEUR GÉNÉRAL DE LA RÉDACTION



Belmondo, SOS « héritier »...

« ELLES N'ONT PAS DE PRIX LES TRAVERSÉES DU MIROIR QUE NOUS AVONS ACCOMPLIES SUR VOS PAS. JUSQU'AU MOT “FIN” », écrit Yann Queffélec, Prix Goncourt, en décryptant un « simple et secret Bébel » (*). L'éloge intime, choisi parmi cent autres, nous renvoie au « vivre pour le meilleur » si souvent brossé – en ami de Jean-Paul – par Jean Cau (autre Prix Goncourt) dans Paris Match, naguère. « Dommage que ça finisse, les belles histoires, [car] il n'est bonne compagnie qui ne se quitte », conclut « Queff », en ultime clin d'œil. L'auteur ne se rassasie pas du « gâteau des années 1960 » ni de « la cerise sur le gâteau » des années 1970 où l'avenir battait son plein.

CES ANNÉES 1960 AVAIENT RÉVÉLÉ LE JEUNE PREMIER D'« À BOUT DE SOUFFLE ». Avec Jean Seberg en fausse ingénue, le comédien à gueule cabossée (la loi du ring), au jeu désinvolte et félin, s'imposait en icône de la nouvelle vague. Sous une gouaille de titi déluré perçait le diminutif familier : Bébel, donc. Il était né au cinéma sous la baguette vénérée de Jean-Luc Godard, pape d'un style déstructuré. Guillaume Hanoteau, à l'humour malicieux, lui offre aussitôt son premier grand portrait dans Paris Match (pages 24 à 26).

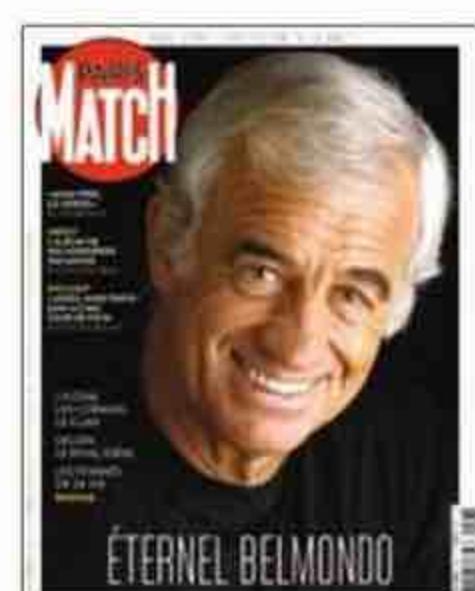
IL COLLECTIONNERA PLUS D'UNE TRENTAINE DE COUVERTURES de notre magazine et deux numéros hors-série. Projeté bien avant l'« À dieu » solennel aux Invalides, nous avions esquisonné celui-ci lors d'un déjeuner à l'Alma, tandis que « De Gaulle et Nous » sortait à peine en kiosque ; Christian Brincourt, l'un des derniers piliers de sa vie, lui en commentait les pages qu'il feuilleta, non sans appétit, sous l'œil gourmand de Carlos Sotto Mayor, la chanteuse rock qui avait partagé sept ans de sa vie.

AVEC « PEUR SUR LA VILLE », LE NOM DE BELMONDO ÉCRASE L'AFFICHE. Il devient un label, une marque. Dans « Un singe en hiver » (film culte), aussi fringant soit-il en toréant les voitures, le nom de Gabin, ceux de Verneuil, à la réalisation, et de Michel Audiard, fin dialoguiste, devançait le sien. Godard, qui veillait au grain, fera de lui Pierrot le fou (nouveau triomphe). Il tourne avec De Sica, Truffaut, Melville, Malle, aligne les partenaires féminines (Sophia Loren, Catherine Deneuve, Gina Lollobrigida). Certaines feront un bout de chemin avec lui dans la vraie vie (Ursula Andress, Laura Antonelli). Des titres burlesques – « L'as des as », « L'homme de Rio », « Le magnifique » – colleront à la peau de cet enfant gâté (et casse-cou). Mais c'est avec « Peur sur la ville » donc, (signé Verneuil) que le nom de Belmondo – inscrit en majesté – éclipse Bébelet même Jean-Paul. Pour de bon.

SANS DOUTE, TENAIT-IL SA REVANCHE ÉCLATANTE DE « BORSALINO ». En 1970, Alain Delon (en tant que producteur) occupait le haut de l'affiche. Jean-Paul croisa le fer dans Match contre lui. Le grand « Je t'aime, moi non plus » des monstres sacrés connaissait un spectaculaire clap de début. La paix des braves se signera dans notre magazine, encore, notamment quand les caciques du Festival de Cannes, soufflant alors ses 50 bougies en 1997, les bouderont sur la Croisette. Ah, cette séance photo riche d'humour, inspirée de la « jumpologie » signée de Philip Halsman ! Vite, pages 54 et 55.

POUR NOS 70 ANS, C'EST EN BRAS DE CHEMISE, IMPROVISANT UN VRAI-FAUX BRAS DE FER qu'ils souligneront leur loyauté commune à notre titre. On vous le disait : avec eux et notamment Jean-Paul, fils modèle, amant désiré, ami fidèle, pas question d'écrire le mot « Fin ». Philippe Labro, qui lui fit tourner « L'héritier » n'est pas près de lui en trouver un... ■

(*): « Le Télégramme », 17 septembre 2021.



En couverture, sous l'objectif de Richard Melloul. L'acteur avait alors 59 ans.

CRÉDITS PHOTOS P.3: P. Petit. P. 4: F. Gragnon. P. 6 et 7: B. Auger. P. 8 et 9: F. Pages. P. 10 et 11: A. Lefebvre. P. 12 et 13: E. George/Sygma via Getty Images. P. 14 et 15: Apic/Getty Images. P. 16 et 17: Ph. Le Tellier, M. Simon. P. 18 et 19: F. Gragnon, Ch. Brincourt. P. 20 et 21: M. Simon, J. Garofalo. P. 22 et 23: Studio Lipniski/Roger-Viollet. P. 24 et 25: R. Vital. P. 26 et 27: A. Adler/Roger-Viollet. P. 28 et 29: J.-C. Deutsch. P. 30 et 31: B. Auger. P. 32 et 33: A. Sartres, Gamma-Rapho via Getty Images, Corbis via Getty Images, C. Azoulay, M. Let Tac, G. Schachmes. P. 34 et 35: Sipa, B. Charlton/Getty Images. P. 36 et 37: B. Auger. P. 38 et 39: M. Litran, B. Auger. P. 40 et 41: C. Azoulay, P. 42 et 43: C. Azoulay, Ch. Brincourt. P. 44: V. Krassilnikova. P. 46 et 47: Bestimage, F. G. Durand/Getty Images, DR. P. 48 et 49: M. Marizy. P. 50 et 51: J.-P. Bonnotte/Gamma-Rapho. P. 52 et 53: DR. P. 54 et 55: M. Marizy. P. 56 à 59: V. Krassilnikova. P. 60 et 61: V. Krassilnikova, I. Deutsch. P. 62 et 63: P. Habans, F. Gragnon, F. Pages. P. 66 à 69: C. Azoulay. P. 70 et 71: Coll. Privée. P. 72 et 73: J.-C. Deutsch, DR. P. 74 à 77: C. Sotto Mayor. P. 78 et 79: Ch. Brincourt. P. 80 et 81: A. Adler/Roger-Viollet, C. Azoulay, M. Ginfray/Gamma-Rapho, Ch. Brincourt. P. 82 et 83: A. Adler/Roger-Viollet, Ch. Brincourt. P. 84 et 85: BHVP/Roger-Viollet, Ch. Brincourt. P. 86 et 87: Ch. Brincourt. P. 88 et 89: F. Pages, Coll. Privée. P. 90 et 91: P. Habans, Coll. Privée. P. 92 et 93: O. Borde/Bestimage, Börde-Jacovides-Moreau/Bestimage. P. 94 et 95: C. Moreau/Bestimage. P. 96 et 97: Chesnot/Getty Images. P. 98: Ch. Brincourt.



petitfrance.org



SOMMAIRE

ÉTERNEL	6
UN FILS MODÈLE	14
JEAN-PAUL BELMONDO : « J'AI VOULU QUE MON PÈRE, GRAND SCULPTEUR, PASSE À LA POSTÉRITÉ »	19
<i>Interview de Ghislain Loustalot</i>	
DES DÉBUTS FRACASSANTS	20
TROGNE EN COIN DE RUE ET DÉGAINE DE PIED-NICKELÉ, IL EST L'ANTI-JEUNE PREMIER	24
<i>Par Guillaume Hanoteau</i>	
LE PROFESSIONNEL	28
FRANÇOIS TRUFFAUT : LE MEILLEUR ACTEUR... LE MEILLEUR ET LE PLUS COMPLET	48
<i>Par Jean-Pierre Bouyxou</i>	
UNE RIVALITÉ DE CINÉMA	48
« COMMENT J'AI RÉGLÉ AU MILLIMÈTRE LE COMBAT BELMONDO-DELON DANS "BORSALINO" »	50
<i>Par Jean Cau</i>	
LEUR PIED DE NEZ AUX 50 ANS DU FESTIVAL DE CANNES	55
<i>Par Patrick Mahé</i>	
ILS SE CHAMBRENT : « T'AS PLUS DE CHEVEUX BLANCS, DIS DONC. -BEN TOI AUSSI, NON? »	60
<i>Par Ghislain Loustalot</i>	
SON CARRÉ DE CŒUR	62
URSULA ANDRESS : « ON S'EST AIMÉS ET BAGARRÉS COMME DES FOUS »	69
<i>Par Pascal Meynadier</i>	
BRONZÉ, LA CASQUETTE À L'ENVERS, RAJEUNI DE DIX ANS, LE MAGNIFIQUE HURLE : « JE SUIS LE ROI »	76
<i>Par Carlos Sotto Mayor</i>	
LE BATTANT	78
« ADIEU, MON PARIS »	83
<i>Par Christian Brincourt</i>	
SON CLAN	86
PAUL BELMONDO : « IL REFUSAIT DE TOURNER EN ÉTÉ POUR RESTER AVEC NOUS »	96
<i>Interview de Ghislain Loustalot</i>	
CAVALCADE	98
SES COUVERTURES ET DEUX IMAGES CHOCS	
<i>Par Marc Brincourt</i>	

*Sur le tournage de
« Moderato cantabile » (1960),
à Blaye, en Gironde.
Il a 27 ans et cette année sera
celle de la révélation.*

SAINT-JEAN CAP-FERRAT



Saint-Jean-Cap-Ferrat, un havre de paix sur la Côte d'Azur

La presqu'île de Saint-Jean-Cap-Ferrat est une invitation au voyage et au dépaysement. Avec ses dix kilomètres de sentiers pédestres, ses plages et ses eaux cristallines, c'est une parenthèse nature sur le littoral azuréen. Prisée pour sa tranquillité, sa beauté et son cadre exceptionnel, elle demeure une destination incontournable sur la Côte d'Azur.

De nombreuses personnalités ont fait la réputation de Saint-Jean-Cap-Ferrat, Jean-Paul Belmondo était un hôte régulier des lieux.



ÉTERNEL

Il incarnait «une certaine idée de la France», comme l'aurait sans doute salué le général de Gaulle (qu'il admirait). Jean-Paul Belmondo, c'était l'art vécu du bien vivre ensemble. Petit-fils d'immigrés italiens très épris des siens, fier de son père, le sculpteur, il aimait la joie de vivre, l'amitié sans faille, la rigolade partagée et les jolies femmes. En sportif naturel, il endossa bien des rôles à sa démesure, allant jusqu'à frôler la mort en place et lieu de cascadeurs professionnels. Le public l'admirait dans tous les tableaux: des plus prestigieux au théâtre («Kean», «Cyrano de Bergerac») aux comédies burlesques et aux films d'aventures. Il aimait son authenticité, sa décontraction contagieuse et son courage face à la (longue) maladie. Ce qui, au terme de 60 ans d'une carrière aux cent personnages et d'une vie sans débauche, mais non sans aimable tapage, le rend «immortel».





1977. Il n'a pas encore une bague à chaque doigt mais déjà soixante films au compteur. Cette année-là, Jean-Paul est à l'affiche de « L'animal », la comédie policière de Claude Zidi.

Photo BENJAMIN AUGER

**PLUS VITE, PLUS LOIN,
PLUS FORT.
IL EST INARRÉTABLE**

Lancé à 200 kilomètres à l'heure sur les chemins de la liberté, l'acteur est au volant de son bolide, une Ferrari 250 GT. La photo, prise de l'avion de Paris Match, fera la couverture du magazine le 6 octobre 1962. La première d'une longue série.

Photo FRANÇOIS PAGÈS





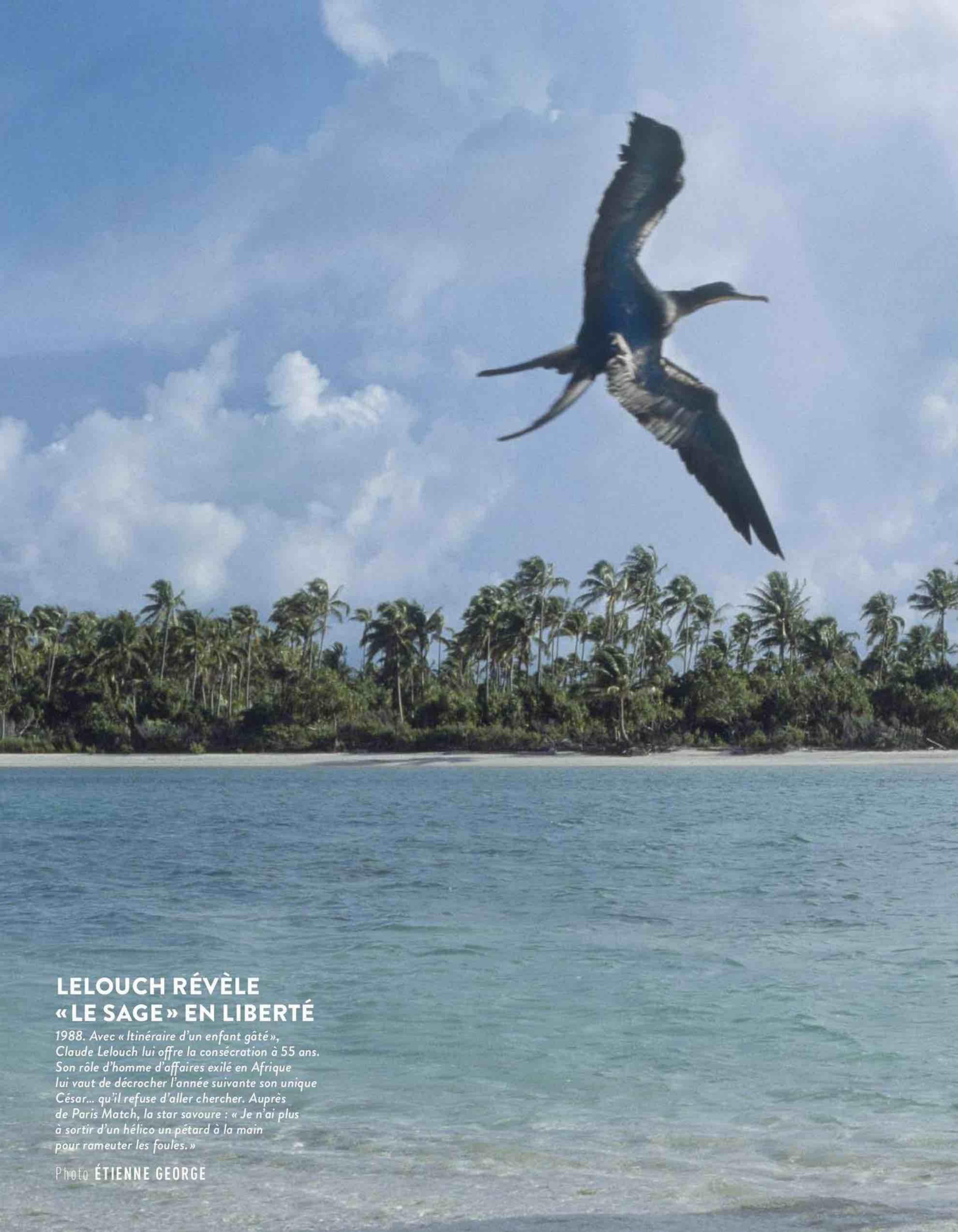
VERNEUIL ET VENTURA LE PROPULSENT DANS LA COUR DES GRANDS

1964. La bande de « Cent mille dollars au soleil » bronze (en cravate) en marge du 17^e Festival de Cannes.
Le réalisateur Henri Verneuil (fumant la pipe) et sa femme, Françoise, Lino et Odette Ventura, Jean-Paul et Élodie Belmondo, Reginald Kernan et l'actrice Andréa Parisy veillent sur la sieste de Michel Audiard, qui fait la planche.

Photo ANDRÉ LEFEBVRE



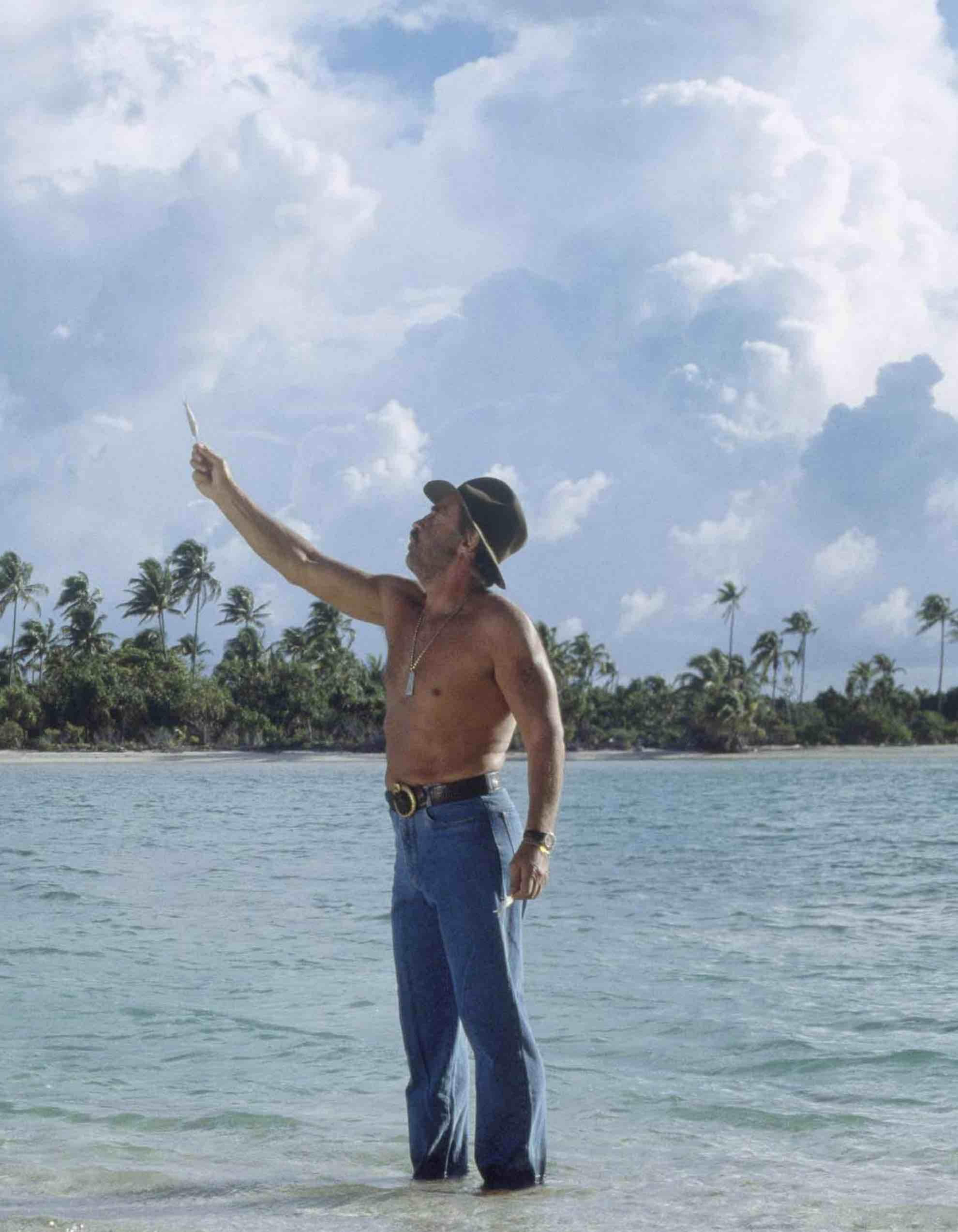




LELOUCH RÉVÈLE « LE SAGE » EN LIBERTÉ

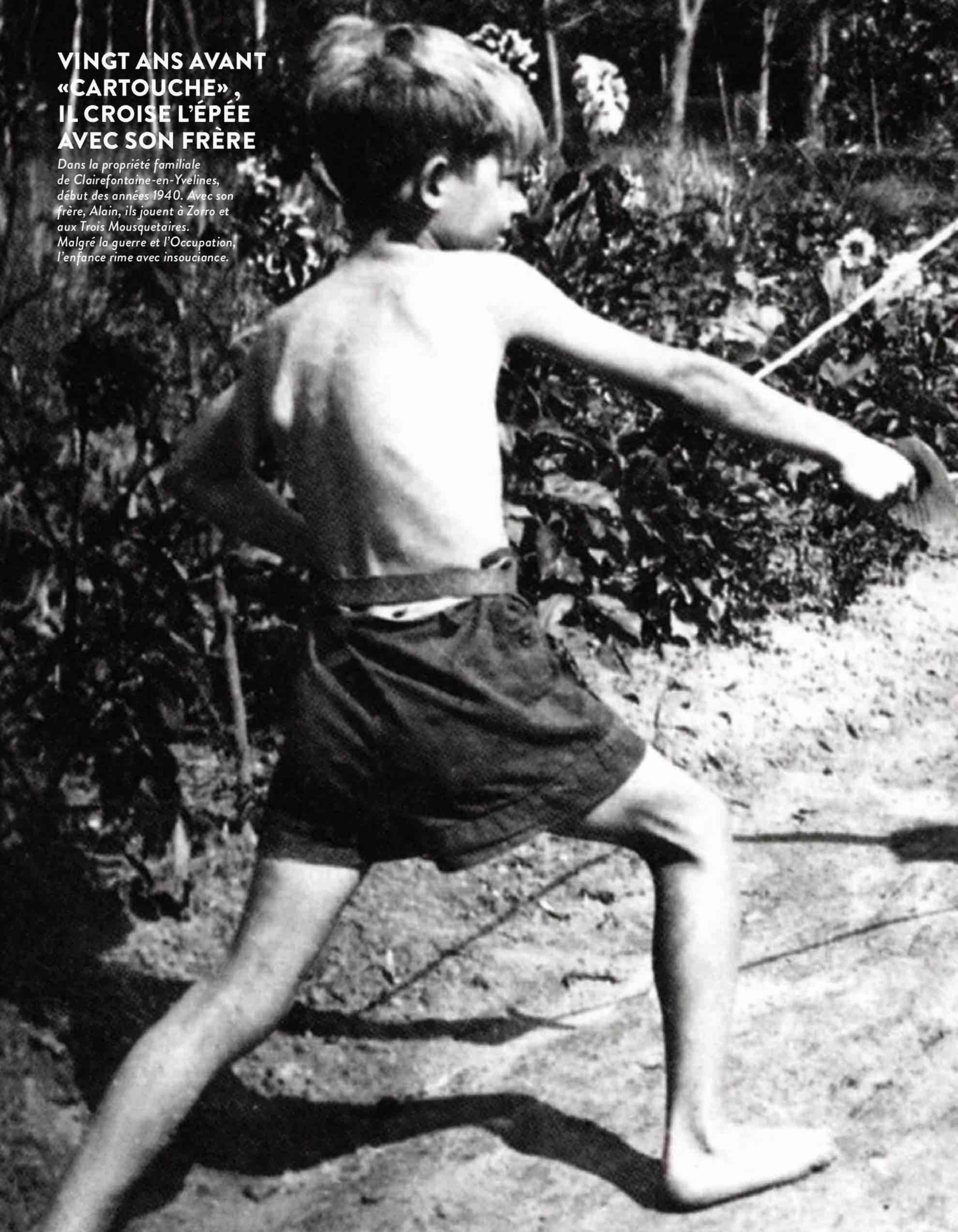
1988. Avec « Itinéraire d'un enfant gâté », Claude Lelouch lui offre la consécration à 55 ans. Son rôle d'homme d'affaires exilé en Afrique lui vaut de décrocher l'année suivante son unique César... qu'il refuse d'aller chercher. Auprès de Paris Match, la star savoure : « Je n'ai plus à sortir d'un hélico un pétard à la main pour rameuter les foules. »

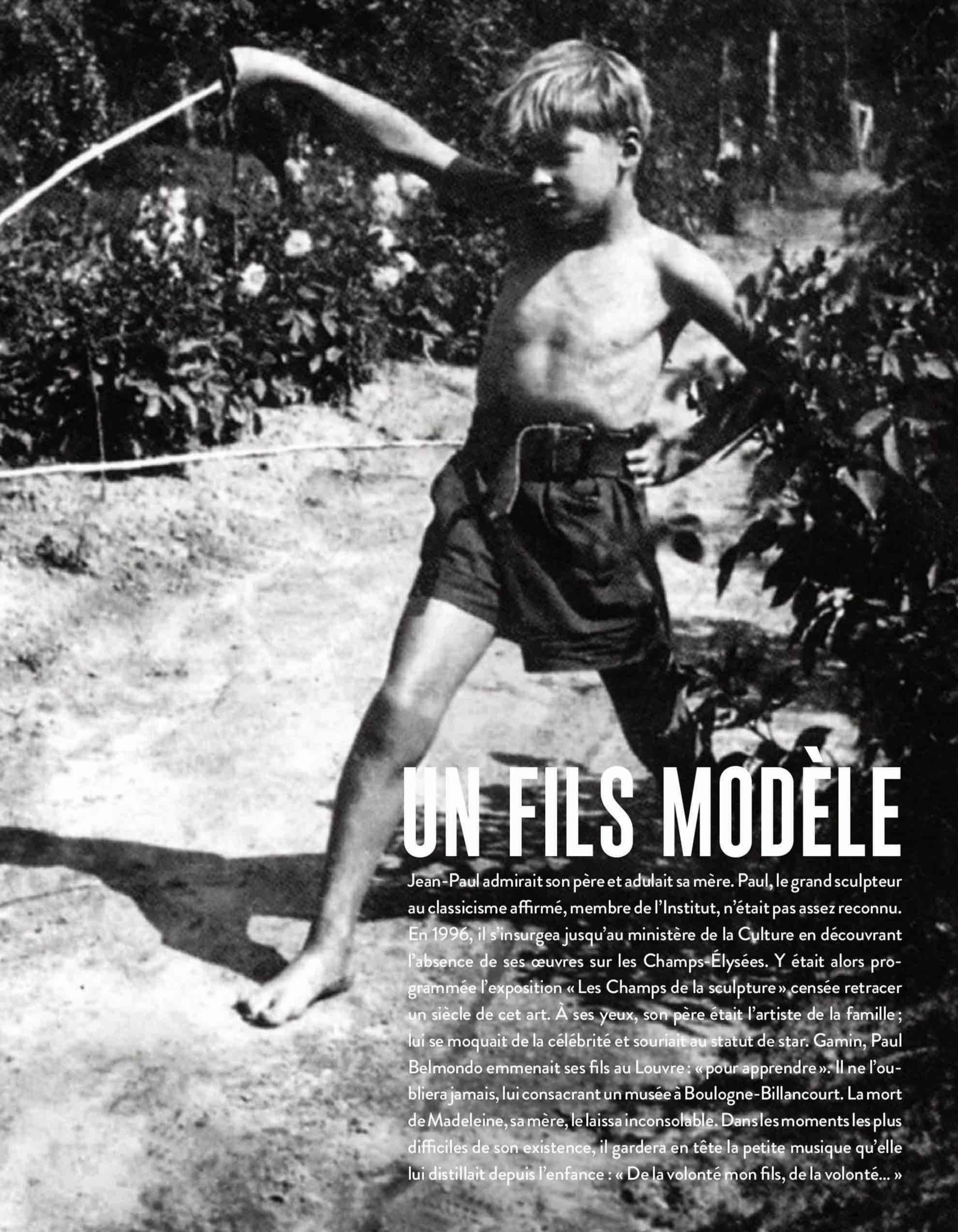
Photo ÉTIENNE GEORGE



**VINGT ANS AVANT
«CARTOUCHE»,
IL CROISE L'ÉPÉE
AVEC SON FRÈRE**

Dans la propriété familiale de Clairefontaine-en-Yvelines, début des années 1940. Avec son frère, Alain, ils jouent à Zorro et aux Trois Mousquetaires. Malgré la guerre et l'Occupation, l'enfance rime avec insouciance.



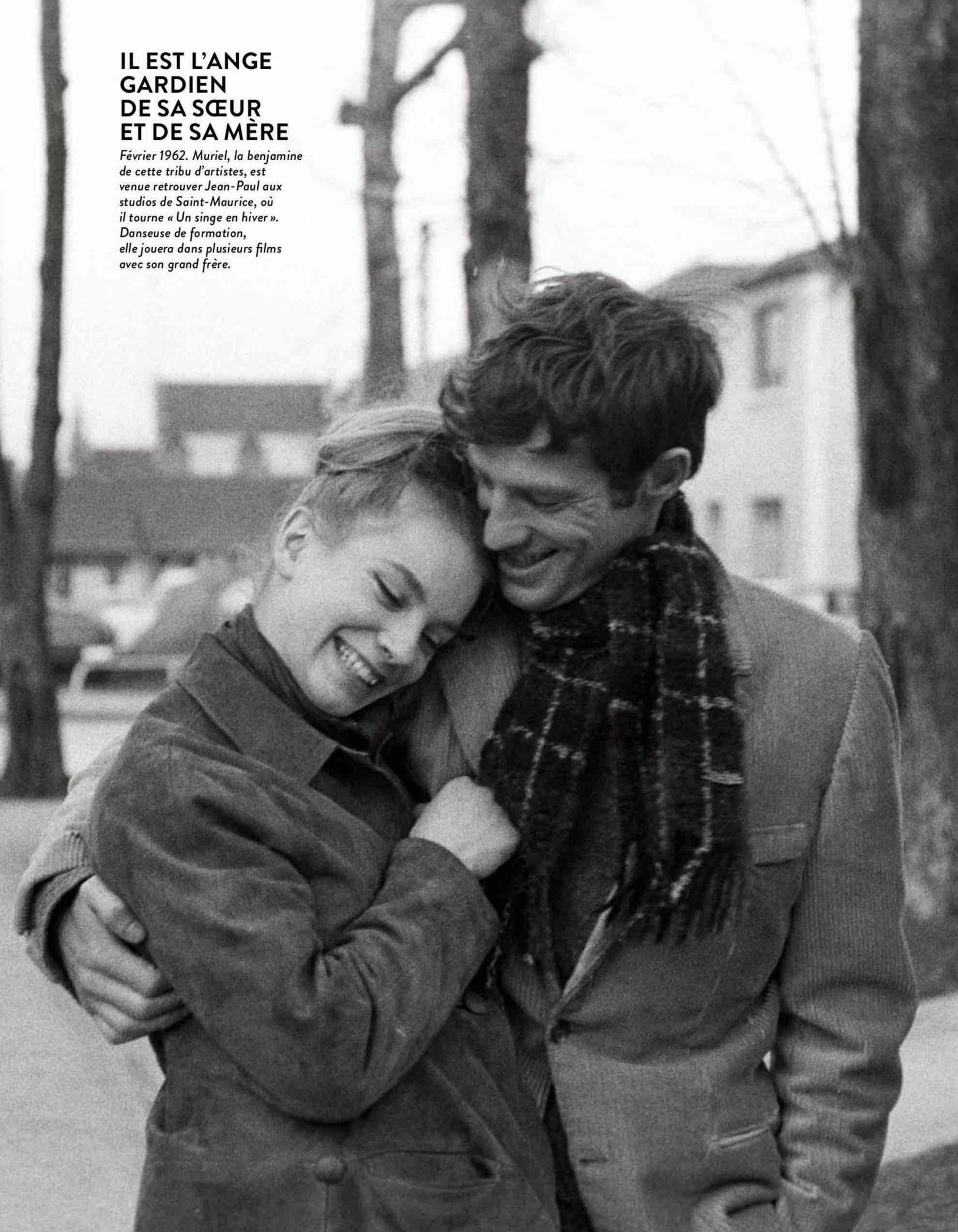


UN FILS MODÈLE

Jean-Paul admirait son père et adulait sa mère. Paul, le grand sculpteur au classicisme affirmé, membre de l’Institut, n’était pas assez reconnu. En 1996, il s’insurgea jusqu’au ministère de la Culture en découvrant l’absence de ses œuvres sur les Champs-Élysées. Y était alors programmée l’exposition « Les Champs de la sculpture » censée retracer un siècle de cet art. À ses yeux, son père était l’artiste de la famille ; lui se moquait de la célébrité et souriait au statut de star. Gamin, Paul Belmondo emmenait ses fils au Louvre : « pour apprendre ». Il ne l’oublierait jamais, lui consacrant un musée à Boulogne-Billancourt. La mort de Madeleine, sa mère, le laissa inconsolable. Dans les moments les plus difficiles de son existence, il gardera en tête la petite musique qu’elle lui distillait depuis l’enfance : « De la volonté mon fils, de la volonté... »

**IL EST L'ANGE
GARDIEN
DE SA SŒUR
ET DE SA MÈRE**

Février 1962. Muriel, la benjamine de cette tribu d'artistes, est venue retrouver Jean-Paul aux studios de Saint-Maurice, où il tourne « Un singe en hiver ». Danseuse de formation, elle jouera dans plusieurs films avec son grand frère.



*Vacances à Mougins avec sa mère,
Madeleine, en août 1988. D'elle, il dit :
« C'est un genre de Bayard en jupons,
une amazone magnifique. » Chaque soir,
il fait la lecture à l'artiste-peintre
devenue aveugle.*





C'ÉTAIT EN MARS 2010 AU DOMICILE DE JEAN-PAUL BELMONDO. PAUL, LE FILS, ÉTAIT COMPLICE D'UNE INTERVIEW POUR L'OUVERTURE DU MUSÉE À LA GLOIRE DE PAUL, LE PÈRE. MORCEAUX CHOISIS

« J'ai voulu que mon père, grand sculpteur, passe à la postérité »

Propos recueillis par **GHISLAIN LOUSTALOT**

Paul Belmondo. À quel âge as-tu compris que ton père était un grand artiste ?

Jean-Paul Belmondo. Je n'ai pas le souvenir d'avoir pensé autre chose de lui. Il a commencé à sculpter à 13 ans, alors imaginez quel talent il avait quand j'ai eu l'âge de raison.

Quand il t'a demandé de poser, enfant, pour deux bustes sublimes, as-tu eu l'impression de faire quelque chose d'important ?

J'avais 5 ans. Pour moi, il s'agissait d'un amusement. Il me gratifiait d'une petite sucette comme récompense. Je ne me rendais pas encore compte. J'avais plutôt envie d'aller faire du patin.

Papy, je m'en souviens, dessinait partout, même sur les nappes, au restaurant. As-tu les mêmes souvenirs ?

Il a passé l'essentiel de son existence à cela... Nous partions souvent à Corberon, à côté de Provins, où papa avait une maison. Nous y avons disputé de nombreuses parties de tennis avec lui. C'était formidable. Et puis, très vite, sa passion reprenait le dessus. Il s'en allait dans la campagne pour croquer des paysages. À Paris, il se levait à 7 heures et partait pour son atelier avenue Denfert-Rochereau, où son premier geste était de poser une pomme épluchée sur le poêle Godin pour qu'elle embaume l'atmosphère. Il travaillait là douze heures de suite, chaque jour. Il ne rentrait qu'à 20 heures pour dîner.

Aimaient-ils, enfant, le regarder dessiner ou sculpter ?

Mon frère, Alain, et moi allions souvent le voir dans son atelier, lorsque nous étions petits. J'ai découvert, en le regardant exercer son art, une chose qui a été fondamentale dans mon métier d'acteur : il était doué, certes, mais il travaillait, travaillait sans cesse. Un an avant sa mort – il avait 82 ans, moi presque 48, je l'ai accompagné un dimanche après-midi au Louvre où nous étions déjà allés des centaines de fois et je lui ai dit : "Mais papa, pourquoi venons-nous encore ici ?" Et il m'a répondu : "Pour apprendre, mon petit." Il se nourrissait toujours des grands maîtres qui l'avaient précédé, tel Ingres, et il ne se lassait jamais de prendre des leçons. Il a dévoré le dictionnaire jusqu'à la fin de sa vie. Il avait soif de mots nouveaux et de connaissance. Je ne l'ai jamais vu rêver. Il était constamment en train de se construire ou de produire.

L'installation de ses sculptures "Jeannette" et "Apollon" aux Tuileries a-t-elle été pour

toi une première forme de reconnaissance ?

Lorsque papa est mort, en 1982, le ministre de la Culture de l'époque, Jack Lang, n'a pas dit un mot sur sa disparition, sur son œuvre. Cela a été un choc terrible pour moi. Je l'ai rencontré, furieux... Il m'a promis de faire un geste. Il s'est donc rattrapé avec l'installation aux Tuileries.

Ton frère, Alain, ta sœur, Muriel, et toi vous êtes beaucoup battus pour qu'on reconnaisse papy et l'étendue de son œuvre. Le musée Paul-Belmondo a ouvert ses portes dans le parc Edmond-de-Rothschild, à Boulogne-Billancourt, en 2010. Était-ce un aboutissement ?

Pour un sculpteur il est extraordinairement compliqué d'être reconnu. Ce musée magnifique, comme ceux consacrés à Rodin et à Maillol, permettra au plus grand nombre de juger et d'apprécier le talent de mon père, qui était un maître. Nous avions envie qu'il passe à la postérité et nous avons tout fait pour cela. Mais, honnêtement, je dois avouer qu'il n'aurait pas forcément aimé cette idée de musée. Il était trop humble, trop réservé pour cela. À ses yeux, un ouvrier était aussi important que lui.

Une exposition qui lui avait été consacrée était baptisée "La sculpture sereine".

Grand-père était-il serein ?

Il pouvait se mettre en colère contre lui-même, s'angoisser, briser un buste en mille morceaux, mais il n'a jamais élevé la voix sur nous. Et je sais qu'il lui est arrivé de se faire du mauvais sang pour ses enfants.

Y a-t-il des œuvres que tu ne te lasseras pas de regarder ?

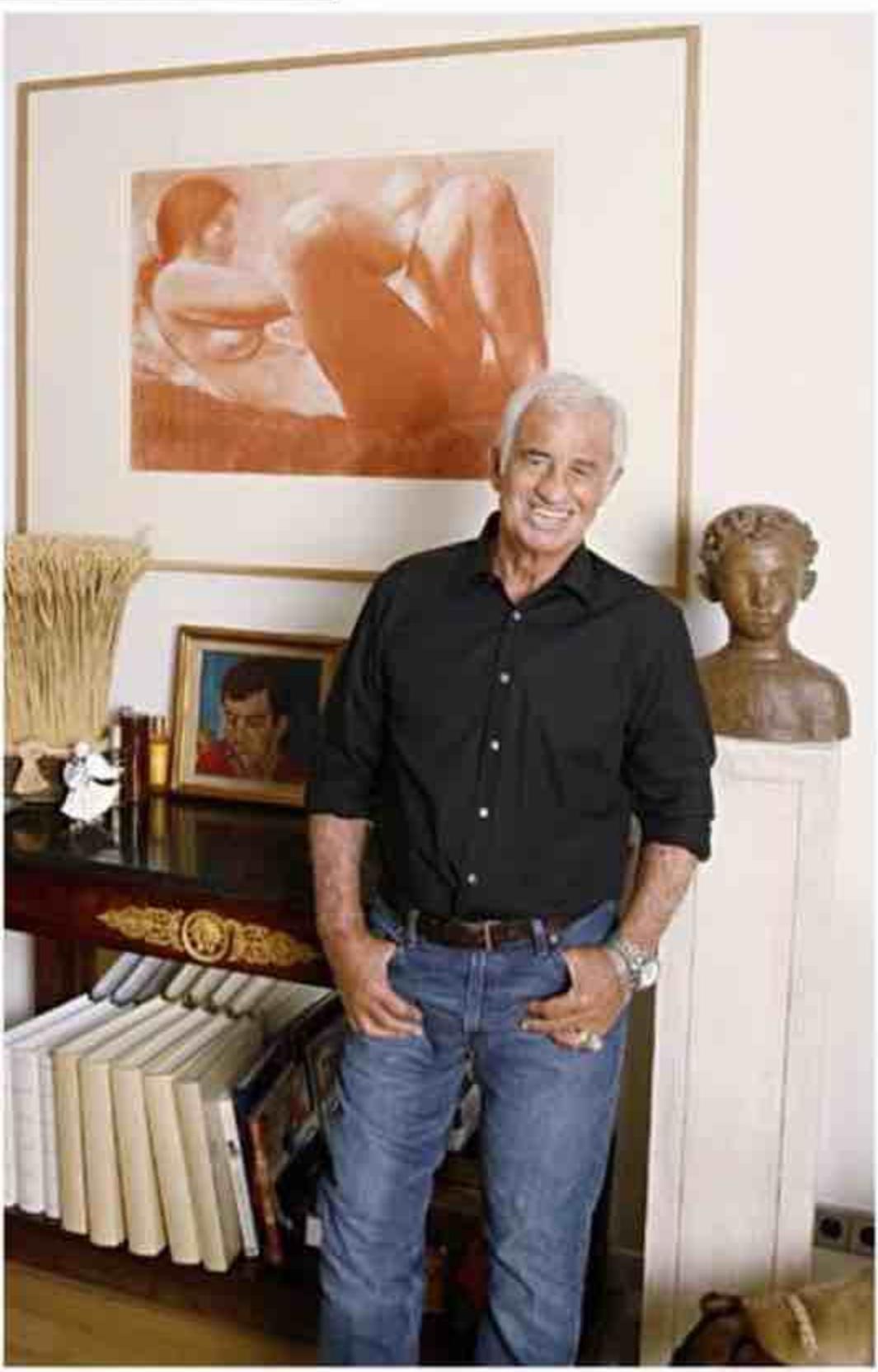
En face de mon lit, j'ai une grande sanguine d'une femme nue que je ne céderais pour rien au monde. Comme moi, il adorait les femmes, il les dessinait beaucoup mais avec infiniment de pudeur.

Des sculptures d'un père ou des films d'un fils, que restera-t-il au bout du compte ?

Seul son travail comptera. Dans dix ans, dans cent ans il restera. Nous, acteurs, commettons des œuvres fugaces. Notre art est mineur. Un jour, du temps de De Gaulle, j'ai été invité à l'Élysée où mon père m'a accompagné. J'avais déjà une filmographie fournie, j'étais très connu. Le président s'est rué sur mon père et lui a dit : "Ah ! Maître, j'admire votre travail depuis toujours." Puis il s'est retourné vers moi et a ajouté : "Et vous, ça commence." ■

1960. Dans l'atelier de son père, Paul, avenue Denfert-Rochereau. La même année, le sculpteur intègre l'Institut de France.

Dans son appartement parisien, en 2006. Derrière lui, la fameuse sanguine qu'il ne céderait « pour rien au monde ». À sa gauche, le buste de garçonnet le représentant enfant.



1953. Premiers pas sur les planches au côté de Caroline Clerc. Il joue alors sous le pseudo de Jean-Paul Belmond.



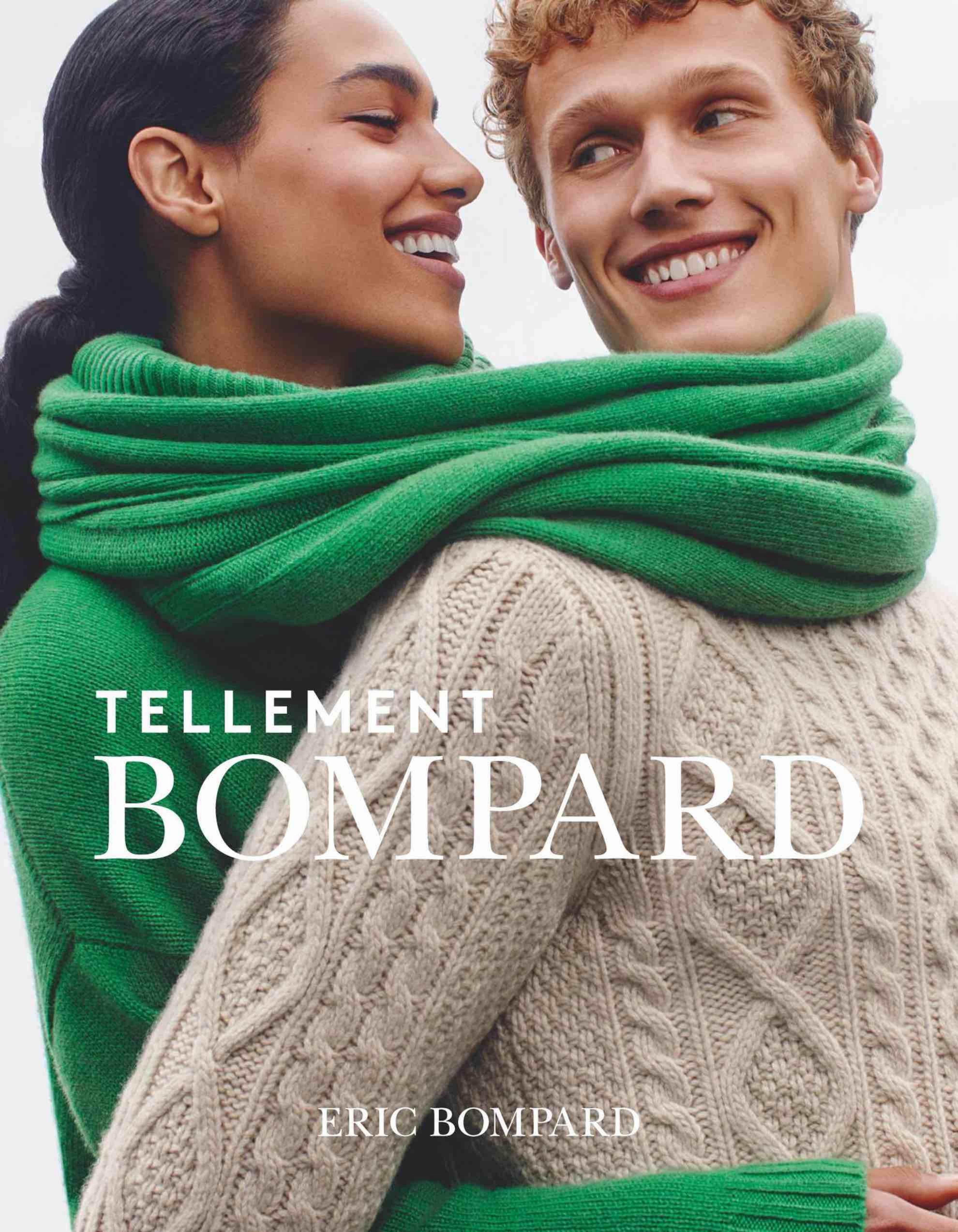
À l'orée des années 1950, alors porté par la force de l'âge, il se rêvait dans des rôles majeurs du théâtre classique, des drames, des tragédies. Ses débuts prirent un autre tour... Les caciques du Conservatoire ne voyaient en lui qu'un bouffon aux allures de boxeur amateur. Le grand Pierre Dux, acteur, n'appréciait guère le bon copain indiscipliné qui faisait mouche sur les apprentis comédiens. Jean-Paul défie le jury lors de l'examen de sortie. Il choisit une pièce de Feydeau, «Amour et piano», qui brocarde l'institution. Et le voilà taxé de frondeur avec pour tout bagage un deuxième accessit. La suite est connue. Le public, acquis à sa cause, siffle le jury. Jean-Paul en rajoute en adressant un bras d'honneur aux censeurs. Il est porté en triomphe! L'antichambre de la gloire.

DES DÉBUTS FRACASSANTS

A black and white photograph capturing a moment of triumph and celebration. A man in a dark suit and tie stands in the center, looking up with a joyful expression. He is being hoisted into the air by four other young men, who are all smiling broadly. The man being lifted is wearing a light-colored sweater over a collared shirt. The background is a plain, light-colored wall, suggesting an indoor setting like a theater. The overall mood is one of excitement and achievement.

**LE JURY
LE BOUDE,
LES COPAINS
LUI FONT UN
TRIOMPHE**

*1956. Au concours
de sortie du Conservatoire,
au théâtre de l'Odéon.*



TELLEMENT BOMPARD

ERIC BOMPARD

A black and white photograph capturing a group of young people, identified as the "bande du conservatoire," gathered around a round table in a Parisian cafe. On the left, Jean-Paul Belmondo is seated, wearing dark sunglasses and a dark suit, looking towards the camera. Next to him is a woman with short dark hair, wearing a textured jacket. To her right is a man with light-colored hair, wearing a light-colored blazer over a white shirt. Further right is another man with dark hair, wearing a dark turtleneck sweater. The table is set with glasses, a bottle, and a small vase. In the background, the interior of the cafe is visible with shelves of books or records, and through the window, a street scene with a van and a person on a scooter can be seen.

SA BANDE DU CONSERVATOIRE PERPÉTUE L'ESPRIT POTACHE

1954. Attablés autour de Jean-Paul Belmondo à un café de l'Odéon, Jean-Pierre Marielle, Françoise Fabian et Pierre Vernier. Manquent à l'appel d'autres joyeux drilles, comme Claude Rich, Jean Rochefort ou Bruno Cremer.

TROGNE EN COIN DE RUE ET DÉGAINE DE PIED-NICKELÉ, IL EST L'ANTI-JEUNE PREMIER

Par GUILLAUME HANOTEAU

Sur la table, un crayon était posé de travers. D'une main ennuyée, l'enfant le remit droit. Alors, le monsieur en blouse blanche, qui guettait le geste, couvrit d'une écriture fine les deux grandes pages blanches qui se trouvaient devant lui. Puis, il plaça à nouveau le crayon de travers. De la même main ennuyée, l'enfant le remit droit. Le monsieur recommença à écrire que l'enfant bâillait en se grattant le nez. Ce n'était pas un cauchemar. Moins encore les images d'un film surréaliste. C'était un test. Et le lendemain, M. Belmondo père recevait les résultats de l'épreuve. Son fils, Jean-Paul, paresseux, insatiable, toujours distrait, perpétuellement agité, était aussi peu doué pour l'effort intellectuel que pour le travail manuel. M. Belmondo n'eut même pas un geste d'impatience. Les bulletins trimestriels, les lettres de consigne, les avis de renvoi l'avaient habitué à ce genre de surprise. Sculpteur en renom, ancien élève de Despiau, M. Belmondo devait se résigner. Il ne ferait jamais rien de son fils, si ce n'est un boxeur professionnel.

Eh bien ! M. Belmondo se trompait. Quinze années se sont écoulées et son fils n'est pas devenu un vaurien, mais est en passe d'être une des plus grandes vedettes du cinéma français. Ce n'est pas la perfection de ses traits qui l'a conduit là. Jean-Paul Belmondo est laid. Il y a quelques années, on l'aurait même trouvé affreux. Ses cheveux seraient une tignasse, son visage une « trogne en coin de rue », sa silhouette, une « dégaine de Pieds Nickelés ». Aujourd'hui, lorsqu'une fille le croise dans la rue, elle rougit en le reconnaissant. Des milliers de garçons rêvent de lui ressembler et, à défaut de sa « sale gueule », ils imitent le moindre de ses tics. À cause de lui, le pyjama se porte largement ouvert sur une médaille pendant au bout d'une chaîne. Grâce à lui, le chapeau n'est plus ridicule, à condition d'être rejeté sur le sommet du crâne.

Un film, un seul, « À bout de souffle », a suffi à Jean-Paul Belmondo pour démoder James Dean et pour imposer le type d'un nouveau

séducteur : l'insupportable, que les femmes ont à la fois envie de gifler et de sauver. Gloire des plus rares. Depuis la guerre, seuls deux Américains l'ont obtenue : Marlon Brando et James Dean. Gloire qu'aucune publicité ne saurait octroyer. Seule une connivence secrète entre l'acteur et une partie de la jeunesse peut l'expliquer.

L'enseignement de Mlle Perdrix, professeur de 8^e à l'École alsacienne, allait de sa chaire jusqu'au sixième rang. Au-delà, commençait un monde dans lequel elle n'avait plus accès : le monde des cancres. Dans cet univers constellé de taches d'encre et de graffitis absurdes, régnait Jean-Paul Belmondo. Le jour de la rentrée, Mlle Perdrix l'interroge. Il répond le plus gravement du monde. La classe éclate de rire. Et le voilà rangé d'emblée parmi les vauriens. Était-ce sa faute si son menton en galochette et sa bouche en tirelire convenaient mal au sérieux exigé par la règle des participes ou la définition du plus grand commun dénominateur ? Soyons justes. Disons que Jean-Paul s'accorda de cette injustice et qu'il ne tarda pas à se complaire dans l'état nouveau qui était le sien.

On confond volontiers le cancre et le paresseux. Grossière erreur. Bien loin de souffrir d'aboulie, le cancre pécherait plutôt par excès de vitalité. Parfois, Mme Belmondo découvrait une escapade de son fils. Elle n'en parlait pas à son mari mais elle grondait Jean-Paul. Celui-ci pleurait, promettait de s'amender, jurait qu'il allait devenir un bon élève. Et il était sincère. Hélas ! C'était compter sans cette fatalité qui pèse sur les cancres comme sur les princes de la tragédie grecque. Au sortir de l'école, un camarade disait à Belmondo : « Tu viens au Luco ? » Il n'y a rien de mal à traverser un jardin public. Il le suivait. Mais devant une statue, le camarade s'écriait : « Chiche que tu ne grimpes pas sur son dos ! »

Dire cela à un Belmondo, à un Belmondo dont les aïeux étaient siciliens, à un Belmondo qui cent fois déjà avait prouvé qu'il ne reculait jamais ! Le temps de poser son cartable et Jean-Paul escaladait le socle, s'agrippait le long de Catherine de Médicis et se retrouvait juché sur les épaules de cette reine. Alors tout s'enchaînait. Un promeneur donnait

l'alarme. Dix gardiens barraient les allées. Il fallait courir, feinter, sauter les grilles, traverser les pelouses, se sauver enfin sous le regard indigné des bonnes d'enfant et des mères de famille et sous les menaces des deux brisquards essoufflés.

«Petit voyou, tu finiras au bagne !

– M'man, j'veais au cinéma.»

Une grimace pour arracher un sourire à sa mère et Jean-Paul, un Jean-Paul qui a grandi, un Jean-Paul en col roulé, âgé de 16 ans déjà, est sur le palier. Le corps en travers, afin de pouvoir franchir quatre marches à la fois, il dévale l'escalier. Sur le trottoir, il savoure, entremêlées, cette impression de liberté et cette sensation d'un monde clos, d'un monde protégé que seul procure parfois un mensonge savamment organisé. Dans la rue, il court en faisant danser ses épaules. Il saute dans un métro, descend en marche, fait semblant de tomber, histoire d'effrayer les autres voyageurs, et le voilà dans un gymnase derrière la porte Saint-Martin. Cette salle basse encombrée d'agress et de sacs de sable est un des hauts lieux de la boxe parisienne. Ses murs qui abritent l'Avia Club ont vu défiler des milliers de boxeurs, tant professionnels qu'amateurs. Jean-Paul vient trois fois par semaine, en cachette de ses parents, s'y entraîner. Mais aujourd'hui, l'heure est solennelle. Le novice Jean-Paul Belmondo, poids léger pesant 62 kilos et mesurant 1,80 mètre, va boxer pour la première fois en public avec une équipe de l'Avia. Cet honneur, Jean-Paul le doit à une droite très sèche et à un bon jeu de jambes. Il en est d'autant plus flatté que ses succès scolaires ont été fort rares.

Mis à la porte de l'École alsacienne, il a tenté en vain d'entrer à Louis-le-Grand, à Henri-IV, à Montaigne et il a dû échouer dans une boîte à bachot du XVI^e arrondissement, le cours Pascal. Là, on ne l'a pas renvoyé et M. Belmondo père a pu croire un instant que son fils avait enfin renoncé à ses détestables habitudes jusqu'au jour où il apprit que si Pascal gardait Jean-Paul, malgré ses impertinences, ses trafics de chewing-gum, ses batailles au bois de Boulogne contre les élèves de Janson-de-Sailly, c'était parce que, remarquable goal, il était indispensable à l'équipe de football.

Mais le moment n'est plus aux souvenirs. Un car transporte l'équipe de l'Avia vers le lointain Vitry. «Tu parles d'un vestiaire !» Le fait est que le local, avec ses murs noirâtres et dans un coin sa vieille chaudière rouillée, ressemblerait plutôt à une cave. En guise de table de massage, deux bancs d'école. En guise de douches, une cuvette émaillée remplie d'eau. Jean-Paul se met en tenue. Point de ces robes de chambre bariolées comme on en voit au Palais des Sports, mais un peignoir en tissu éponge blanc qu'il a dérobé à la salle de bains familiale. Seule note de fantaisie, pour l'attacher, autour de la taille, une ficelle rouge. Parfois, un grondement du métropolitain fait trembler les fondements de l'antique bâtisse. Là-haut, le public trépigne et le plafond s'écaille sur la tête des futurs boxeurs. Jean-Paul, pour se

réchauffer, lance des coups de poing dans le vide. Pour se donner du courage, il imite un basset qui a la queue prise dans la porte d'un ascenseur. Mais cette fois, personne ne rit.

Enfin, c'est son tour. Il s'est promis d'entrer dans la salle comme les champions, en dansant une sorte de gigue alanguie. Devant une glace, dans sa chambre, il a longuement étudié son «cinéma». Eh bien ! Je t'en fiche, ses jambes sont beaucoup trop lourdes, tout à coup, pour qu'on puisse les gigoter. Il a juste la force de marcher entre les travées des spectateurs. Alors qu'il n'a pas encore reçu un coup, il est déjà dans le brouillard. On le hisse sur le ring. On lui met dans la bouche un protège-dents, le protège-dents collectif de l'Avia, celui qui a servi à tous ses camarades se battant avant lui. On le pousse face à son adversaire. Soudain Belmondo a tout oublié ce qu'on lui avait enseigné à la salle. Aucun de ses directs ou de ses swings ne parvient à atteindre celui qui est devant lui. Et pourtant Jean-Paul éprouve une bizarre impression, agréable plutôt, l'ivresse de se sentir fixé par un public, public partial qui le siffle, qui le hue, qui le traite de «sauterelle», d'«araignée», de «grande saucisse», qui lui conseille de prendre un fusil pour en finir plus vite ou de terminer le match à la belote, mais un public tout de même...



1958. Dans la pièce comique «Oscar», de Claude Magnier, il donne la réplique à Jacqueline Huet. Dans le public du théâtre de l'Athénée, le futur cinéaste Philippe de Broca est ébloui par sa performance. Ils tourneront six films ensemble.

qui possédait à Clichy une petite affaire de «joints découpés». «Jean-Paul commencera par ficeler les paquets, mais dans six mois je lui promets une superbe situation.» Six mois plus tard, Jean-Paul continuait à ficeler des paquets, mal d'ailleurs, le boxeur est maladroit de ses mains. Ce fut alors qu'il crut avoir enfin découvert sa voie. Despiau, Vlaminck, Othon Friesz l'aimaient bien, de son côté il adorait les ateliers. Il serait peintre. Ou sculpteur à la rigueur. Il n'était pas encore bien fixé. Mais artiste à coup sûr. Son père aurait dû être ravi. Il ne l'était pas, parce qu'il savait. Il savait que son fils était nul en dessin, qu'il n'avait aucun don pour la peinture et que sa maladresse naturelle lui interdisait à jamais le maniement des ciseaux à sculpter. «Tu ne seras jamais bon qu'à être boxeur !» Même pas. Les coups lui avaient fait comprendre que le métier de boxeur n'était pas pour quelqu'un qui n'avait pas faim. Non pas les coups qu'il avait reçus – au cours d'un combat, il n'avait jamais mis un genou à terre –, mais les coups qu'il avait dû donner sur des adversaires résignés. Car ce cynique, cette brute qui prétendait ne rien respecter, prenait grand soin à dissimuler un cœur excellent.

Suite p. 26

Et voilà comment Jean-Paul Belmondo était venu dans la loge d'André Brunot. «Dites-moi quelques vers.» La stupéfaction se peignit sur son visage. Des vers, mais il n'en avait jamais appris un seul! «Vous savez bien une fable?» Tant bien que mal, Belmondo se mit à annoncer «Le savetier et le financier», souvenir lointain de l'École alsacienne. Et le lendemain, M. Belmondo père recevait une lettre qui ne pouvait plus le surprendre. Dans cette missive, André Brunot lui apprenait que son fils n'avait devant lui manifesté aucune disposition pour l'art dramatique.

Cet échec ne devait pas décourager Jean-Paul qui se présentait chez un autre professeur, Raymond Girard. Cette fois, il avait fait un effort. Il avait appris une scène du «Cid» et ce fut devant un Raymond Girard ébahie qu'il joua les deux rôles, celui de Diègue et celui du Comte, en changeant de voix. «Venez demain à mon cours.» Jean-Paul crut qu'il rêvait. Enfin un succès! «Je serai tragédien?» Il se voyait déjà en Hippolyte acclamé. D'une phrase, Raymond Girard brisa son enthousiasme : «Vous jouerez les valets de comédie.»

Parfois, au Conservatoire, les professeurs se réunissaient afin de discuter du «cas Belmondo». Les uns penchaient pour la folie, les autres pour l'imbécillité. Un jour, Pierre Dux, effrayé par son manque de culture, lui avait demandé s'il lui arrivait de lire. Il avait pris son air le plus stupide et avait répondu : «Oui... "L'Équipe"?» Une autre fois, on l'avait surpris jouant au rugby avec le sac de Mme Dussane. L'excellent Paul Abram, alors directeur du Conservatoire, soupira : «L'âge ingrat...» Un tollé salua cette indulgence. «Comment pouvez-vous défendre un garnement qui pousse le cynisme jusqu'à vous tutoyer parfois?» Un perfide murmure : «Quand il a bu. Parce qu'il boit.»

Eh oui! Belmondo boit. Chaque matin, déjeunant avec son ami Marielle à la cantine de l'Opéra, il siffle les quarts de rouge que les petits rats ont dédaignés. Puis, les deux garçons, dans l'euphorie de ce vin dérobé, s'en vont vers le Conservatoire. Que faire pour célébrer cet état de grâce, si ce n'est étonner? Un café. On y entre. Marielle reste digne mais Belmondo est soudain secoué de tics horribles. Un gérant se précipite, les bras en croix, prêt à les repousser. Marielle proteste. Il est valet de chambre et son maître est grand d'Espagne. Ils se plaindront à feu le roi Alphonse XIII. Quelques instants plus tard, Belmondo, une fleur à la boutonnière, pérore au second balcon de la petite salle du Conservatoire. Sur scène, Marielle crie : «Chiche que tu ne sautes pas!» «Chiche» est un mot que Jean-Paul n'a jamais pu entendre sans commettre sur-le-champ une sottise. Il plonge. Il s'agrippe au rideau. Il tombe au beau milieu du plateau avec entre les mains le rideau, le beau rideau rouge déchiré qui l'a suivi dans sa chute.

Si Belmondo surprit le Conservatoire, il stupéfia la maison de Molière. Élève, il fut engagé comme «stagiaire» par la Comédie-Française qui se proposait de lui confier les emplois d'«utilité». Ses nobles couloirs, où les bustes des anciens sociétaires dardent leur regard mort mais chargé de reproches sur chaque nouvel arrivant, s'attendaient à recevoir un jeune homme respectueux et bien élevé. Ce fut un individu aux cheveux trop longs, vêtu d'un pantalon de velours et d'un pull-over à col roulé qu'ils accueillirent. Dans chaque encoignure on chuchota. «Mais ce n'est pas un comédien, c'est un idiot de village. Regardez-moi cette tignasse qui lui mange la moitié du front.»

Julien Bertheau qui montait «Fantasio» de Musset lui confia néanmoins un rôle, celui du fossoyeur. Il devait dire à Bertheau : «Nous enterrons Saint-Jean. [...] Sa place est vacante, vous pouvez la prendre, si vous voulez.» Lors de la première répétition, Belmondo, l'air hébété, le regard morne, débita son texte d'un seul trait. Bertheau lui dit sèchement : «Un comédien, Monsieur, prend des temps.» Jean-Paul se souvint de ce conseil. Le soir de la générale, on le vit, noir croque-mort, s'écrier : «Nous enterrons Saint-Jean. [...] Sa place est vacante, vous pouvez la prendre...» Puis il sortit. On crut qu'il était parti, mais sa tête cocasse apparut un instant entre deux portants, juste le temps de dire : «... Si vous voulez.» La salle tout entière éclata de rire.

Aux confins de Saint-Germain-des-Prés, dans un Paris encore balzacien, aux rues étroites et aux hautes façades penchées, se trouvait une terre un petit restaurant de nuit. Tenu par un comédien, Leduc, il s'appelle L'Échaudé. C'est là où, passé minuit, se retrouvent les jeunes acteurs, les futurs metteurs en scène et les joueurs de jazz, sous le signe des lampes Lucifer et des cycles Phébus, marques célèbres en 1900, dont les affiches recouvrent les murs. Belmondo lui aussi y venait, le visage souvent balafré de sparadrap, vestige d'une «java» de rue ou d'une «toise» de café. Son échec du Conservatoire ne lui avait pas nui, bien au contraire. Georges Vitalic, qui, dans le fameux jury, avait été un de ses rares défenseurs, l'avait engagé pour jouer «La mégère apprivoisée» aux côtés de Suzanne Flon et de Pierre Brasseur. Le succès ne l'avait pas changé. Il avait toujours ses petits yeux enfouis, sa bouche qui faisait le tour de son visage, sa gouaille, sa façon de se moquer de tout.

Parfois, un garçon mal rasé, le regard caché par des lunettes noires, venait s'asseoir à sa table; Jean-Paul ne l'aimait pas. Sa figure ne lui revenait pas. «Ce gars-là vendrait de l'eau bénite falsifiée que cela ne m'étonnerait pas», avait-il coutume de dire. En vérité, Jean-Luc Godard écrivait dans «Les Cahiers du cinéma», mais ses ambitions étaient ailleurs. Il rêvait de faire un film. Il en parlait à Belmondo qui n'écoutait pas. Mais Godard était tenace. Belmondo tournait «Sois belle et tais-toi» avec Marc Allégret lorsqu'il vit arriver au studio le critique aux lunettes fumées. Il avait enfin trouvé les quelques centaines de milliers de francs qui allaient lui permettre de faire un court-métrage. Un seul décor : sa propre chambre, rue de Rennes. Deux acteurs : Anne Colette et Jean-Paul Belmondo, s'il acceptait. Seulement voilà, Belmondo refusa, il refusa même d'une façon assez grossière. Mais, nous l'avons dit, Godard n'était pas susceptible. Il insista. Il revint à la charge. Et, un jour, Jean-Paul se retrouva dans une chambre minuscule de la rue de Rennes avec, devant lui, un caméraman juché sur un lavabo.

Jamais achevé, ce court-métrage devait cependant tenir sa place dans le destin de Jean-Paul. Grâce à lui, Belmondo apprit à mieux connaître Godard. Grâce à lui, Godard songea à Belmondo lorsqu'il décida de tourner «À bout de souffle». Chaque matin, on se réunissait dans un café du quai. On discutait. Puis Godard s'assoyait dans un coin et écrivait la scène que Belmondo et Jean Seberg allaient jouer quelques instants plus tard. Cette méthode révolutionnaire a donné à «À bout de souffle» son style, la liberté de ses images, le naturel de ses dialogues décousus, insolites, absurdes comme nos bavardages de chaque jour. Elle a permis aussi de piquer ça et là dans les séquences des détails empruntés à la vie de Belmondo : son amour des chapeaux, son goût pour la boxe, ce nom de Lazlo qu'il portait déjà dans «A double tour», de Chabrol. La scène une fois improvisée, on montait dans la chambre d'hôtel et la caméra se mettait en marche. Le héros est un tricheur odieux. Et pourtant, malgré le cynisme des répliques, malgré l'audace des situations, Jean-Paul Belmondo est parvenu à gagner la sympathie des plus hostiles. Pourquoi? Parce que, par-delà ces répliques, par-delà ces situations, on perçoit le charme du vrai Belmondo, de ce cancre, de cet escaladeur de statues, de ce déchirleur de rideau chez qui les révoltes n'étaient peut-être que les mouvements d'un cœur trop sensible.

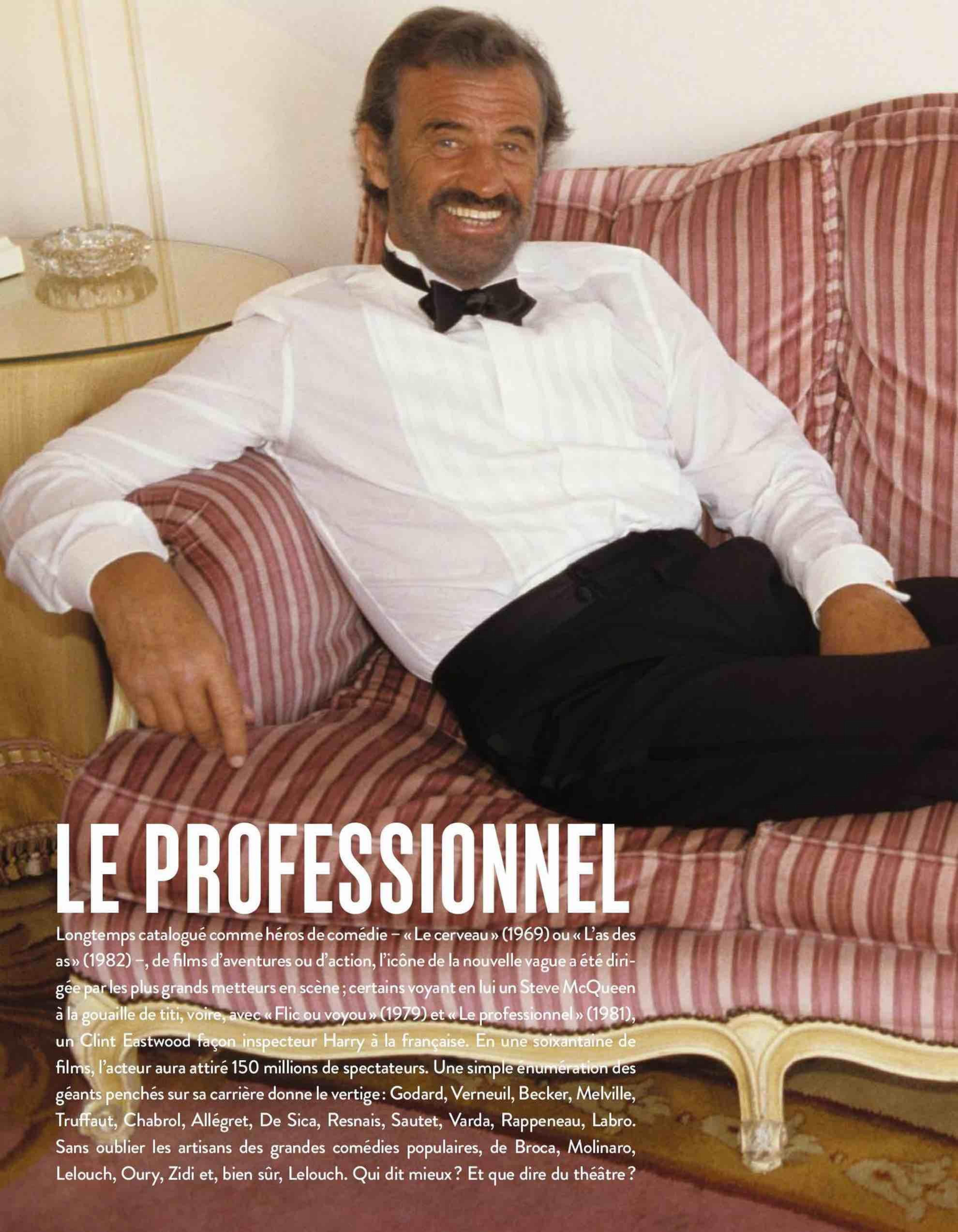
L'insupportable s'est assagi. L'appartement où il vit avec sa femme et ses deux enfants, dans l'immeuble où s'est écoulée son enfance, derrière le cimetière Montparnasse, est couvert de housses en Cellophane. Il ne se bat plus. Il ne se déguise plus. Il ne feint plus le bégaiement ou l'imbécillité congénitale. Dans «Moderato Cantabile», il joue déjà un autre personnage. Demain, il s'en ira en Italie tourner sous la direction d'Alberto Lattuada et de Vittorio De Sica. Le succès l'attend.

Mais, pour bien des femmes, Jean-Paul Belmondo restera toujours le Belmondo d'«À bout de souffle», ce chien perdu qu'on aimerait ramener sur le chemin malgré les risques ou à cause des risques de se perdre soi-même. ■ Guillaume Hanoteau

GODARD FAIT DE LUI L'EMBLÈME DE LA NOUVELLE VAGUE

Septembre 1959. Avec le réalisateur suisse et Jean Seberg, sa partenaire sur le tournage d'«À bout de souffle». Jean-Paul le confessa plus tard: «Je ne pouvais soupçonner que nous étions en train de tourner un chef-d'œuvre.»





LE PROFESSIONNEL

Longtemps catalogué comme héros de comédie – « Le cerveau » (1969) ou « L'as des as » (1982) –, de films d'aventures ou d'action, l'icône de la nouvelle vague a été dirigée par les plus grands metteurs en scène ; certains voyant en lui un Steve McQueen à la gouaille de titi, voire, avec « Flic ou voyou » (1979) et « Le professionnel » (1981), un Clint Eastwood façon inspecteur Harry à la française. En une soixantaine de films, l'acteur aura attiré 150 millions de spectateurs. Une simple énumération des géants penchés sur sa carrière donne le vertige : Godard, Verneuil, Becker, Melville, Truffaut, Chabrol, Allégret, De Sica, Resnais, Sautet, Varda, Rappeneau, Labro. Sans oublier les artisans des grandes comédies populaires, de Broca, Molinaro, Lelouch, Oury, Zidi et, bien sûr, Lelouch. Qui dit mieux ? Et que dire du théâtre ?



**IL TRAVERSE LA VIE
ET SA CARRIÈRE EN TOUTE
DÉCONTRACTION**

*Mai 1988. L'enfant gâté de Lelouch a gardé sa barbe de pirate pour le 41^e Festival de Cannes.
Il est venu soutenir « Chocolat » de Claire Denis qu'il produit avec Alain Belmondo, son frère.*

Photo JEAN-CLAUDE DEUTSCH

LA STAR AUX 130 MILLIONS DE SPECTATEURS

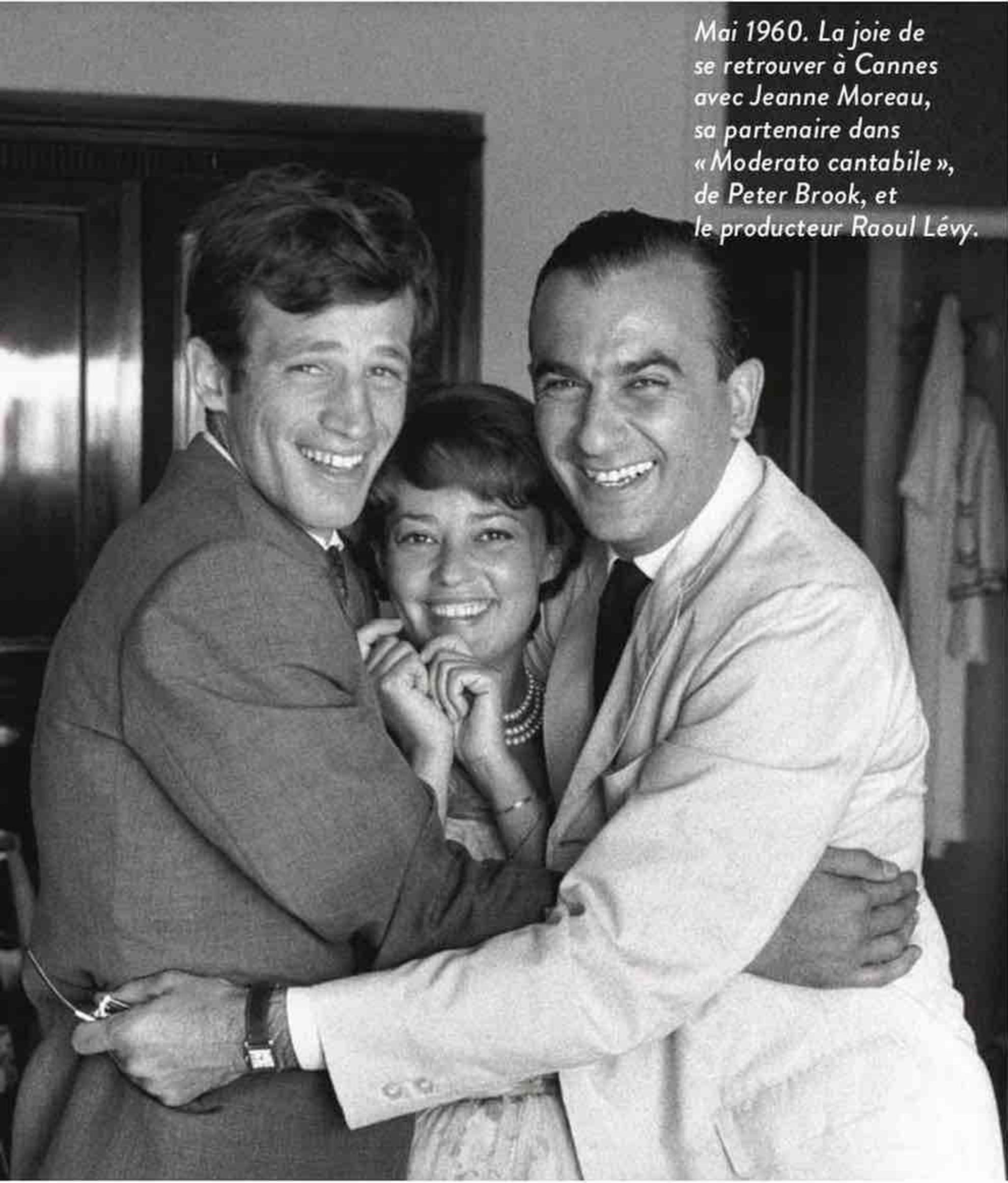
En 1977, pour ses vingt ans de cinéma, la bête de l'écran pose en smoking sur une montagne de bobines des films qu'il a tournés. À 44 ans, il boucle son soixantième, «L'animal», de Claude Zidi.

Photo BENJAMIN AUGER

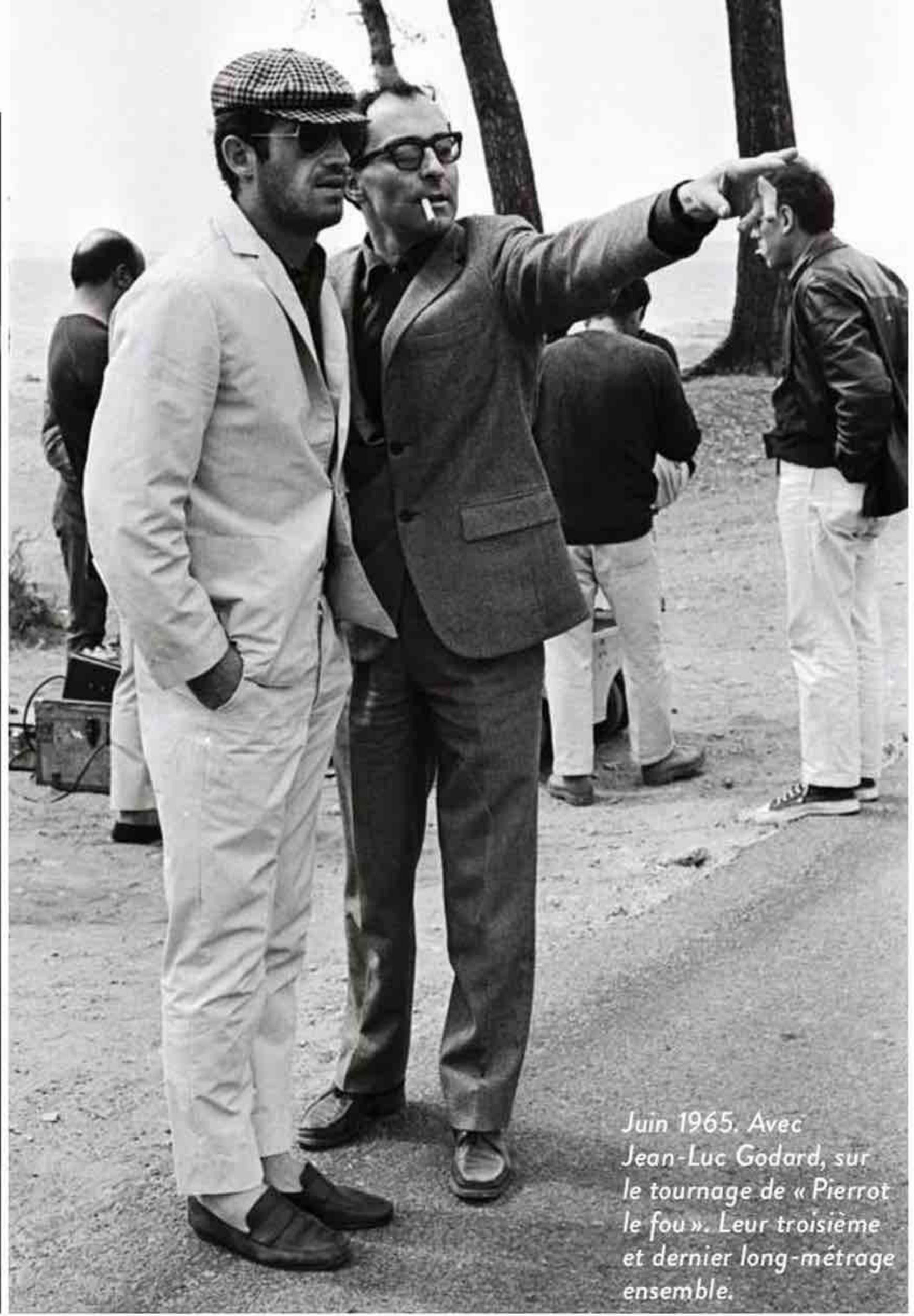


MONSIEUR CINÉMA





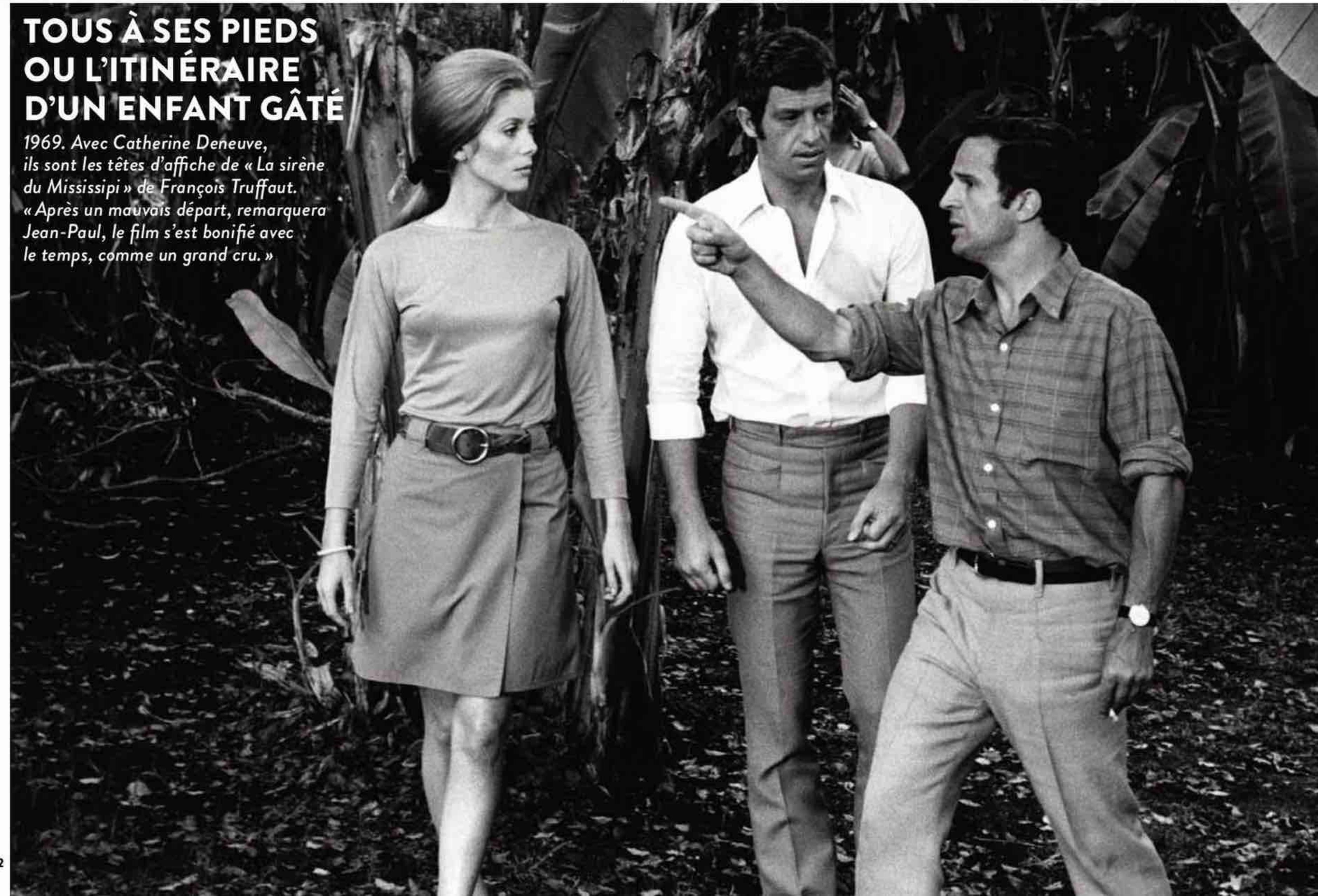
Mai 1960. La joie de se retrouver à Cannes avec Jeanne Moreau, sa partenaire dans «Moderato cantabile», de Peter Brook, et le producteur Raoul Lévy.



Juin 1965. Avec Jean-Luc Godard, sur le tournage de « Pierrot le fou ». Leur troisième et dernier long-métrage ensemble.

TOUS À SES PIEDS OU L'ITINÉRAIRE D'UN ENFANT GÂTÉ

1969. Avec Catherine Deneuve, ils sont les têtes d'affiche de « La sirène du Mississippi » de François Truffaut. « Après un mauvais départ, remarquera Jean-Paul, le film s'est bonifié avec le temps, comme un grand cru. »



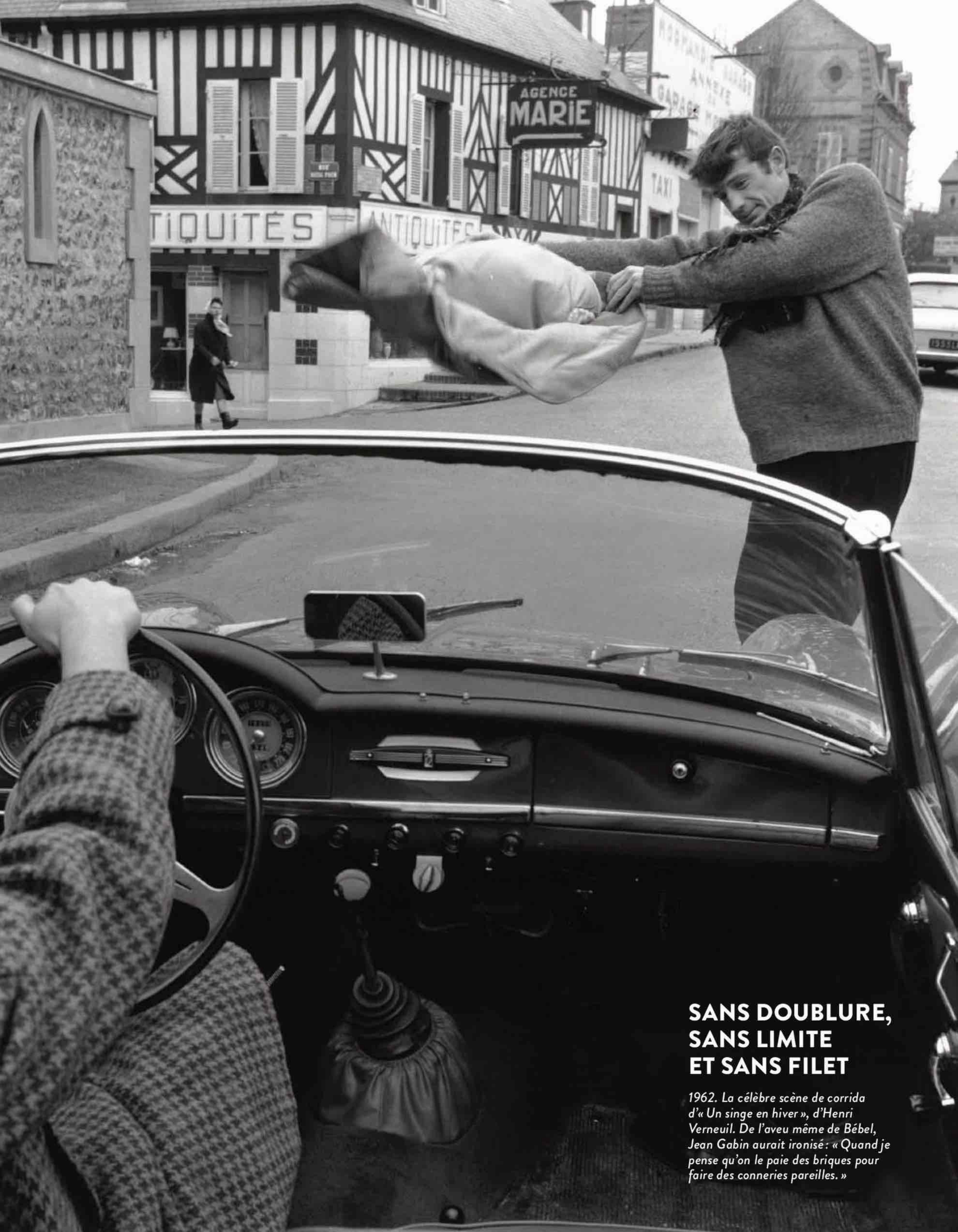
1978. Sur le plateau de « Flic ou voyou », de Georges Lautner, Michel Audiard, le génial dialoguiste, encourage son copain Bébel comme sur un ring.



Août 1968. Sublime brochette sur le pont du paquebot « France », pour le tournage du film « Le cerveau » : Jean-Paul, David Niven, Bourvil et Gérard Oury, le réalisateur.



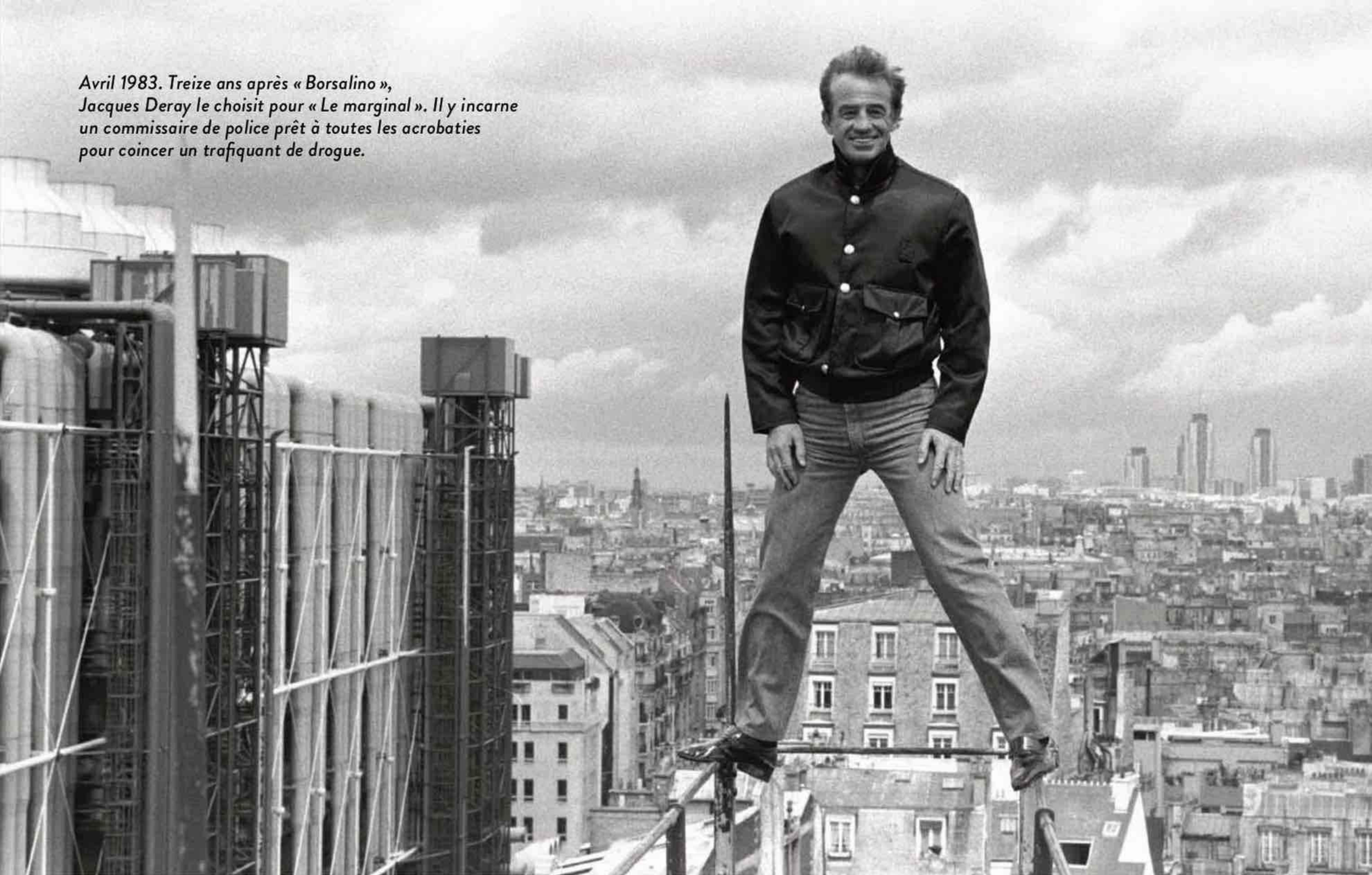
1980. Sur le Grand Canal, à Venise, entre Georges Lautner et la costumière Paulette Breil. Leur « Guignolo » enregistrera près de trois millions d'entrées.



SANS DOUBLURE, SANS LIMITÉ ET SANS FILET

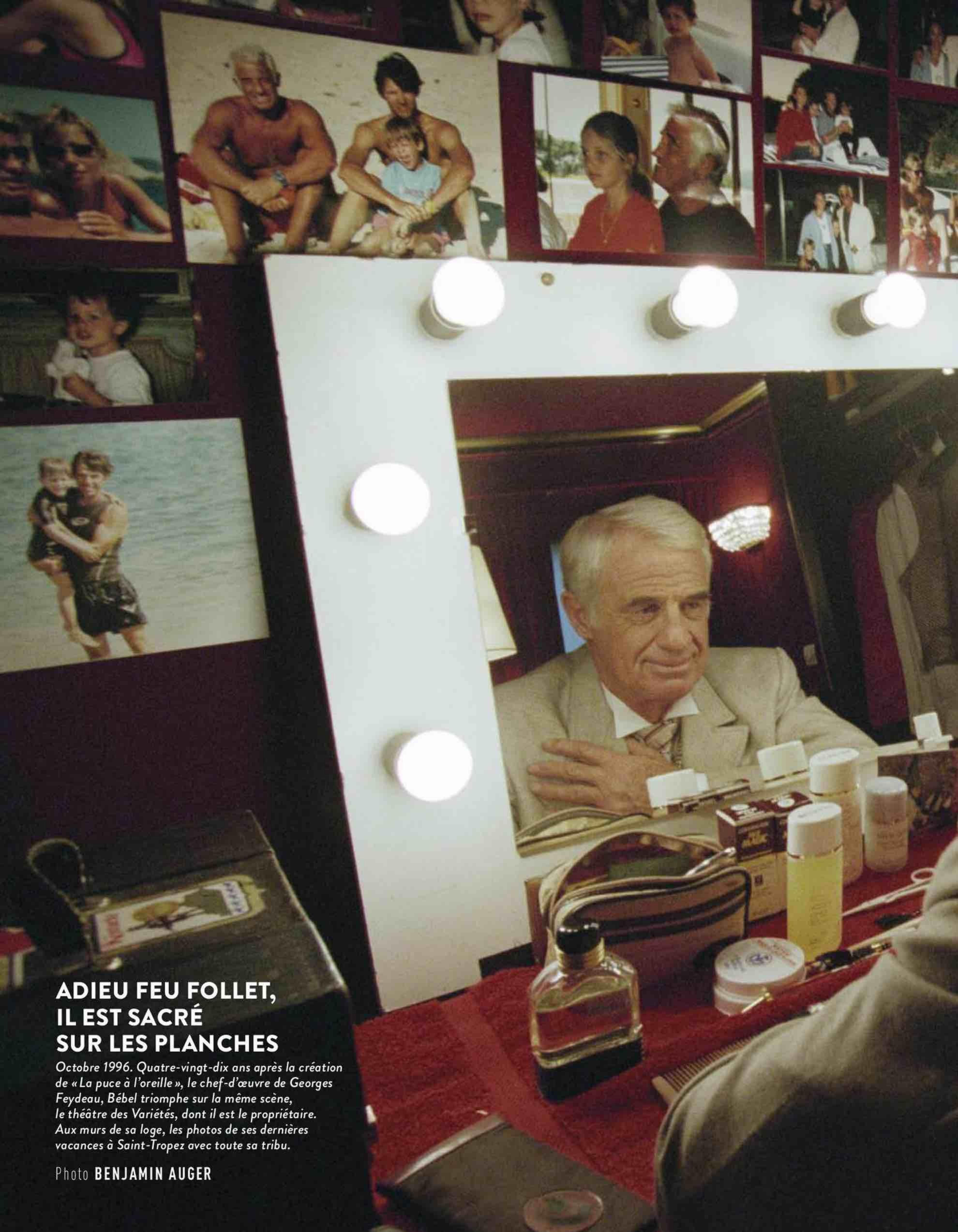
1962. La célèbre scène de corrida d'« Un singe en hiver », d'Henri Verneuil. De l'aveu même de Bébel, Jean Gabin aurait ironisé : « Quand je pense qu'on le paie des briques pour faire des conneries pareilles. »

Avril 1983. Treize ans après « Borsalino »,
Jacques Deray le choisit pour « Le marginal ». Il y incarne
un commissaire de police prêt à toutes les acrobaties
pour coincer un traquant de drogue.



1982. Toujours aussi tête brûlée, il enchaîne les cascades
de haut vol dans « L'as des as », de Gérard Oury. Avec
5,5 millions de spectateurs, le film écrase le box-office.





ADIEU FEU FOLLET, IL EST SACRÉ SUR LES PLANCHES

Octobre 1996. Quatre-vingt-dix ans après la création de « La puce à l'oreille », le chef-d'œuvre de Georges Feydeau, Bébel triomphe sur la même scène, le théâtre des Variétés, dont il est le propriétaire. Aux murs de sa loge, les photos de ses dernières vacances à Saint-Tropez avec toute sa tribu.

Photo BENJAMIN AUGER

LE THÉÂTRE LE FAIT ROI





Janvier 1990. Pour incarner
Cyrano de Bergerac au théâtre
Marigny, sous la direction
de Robert Hossein, il a recours
à son maquilleur au cinéma,
Charly Koubesserian.
Il lui faut une heure pour
fixer le fameux nez en latex.

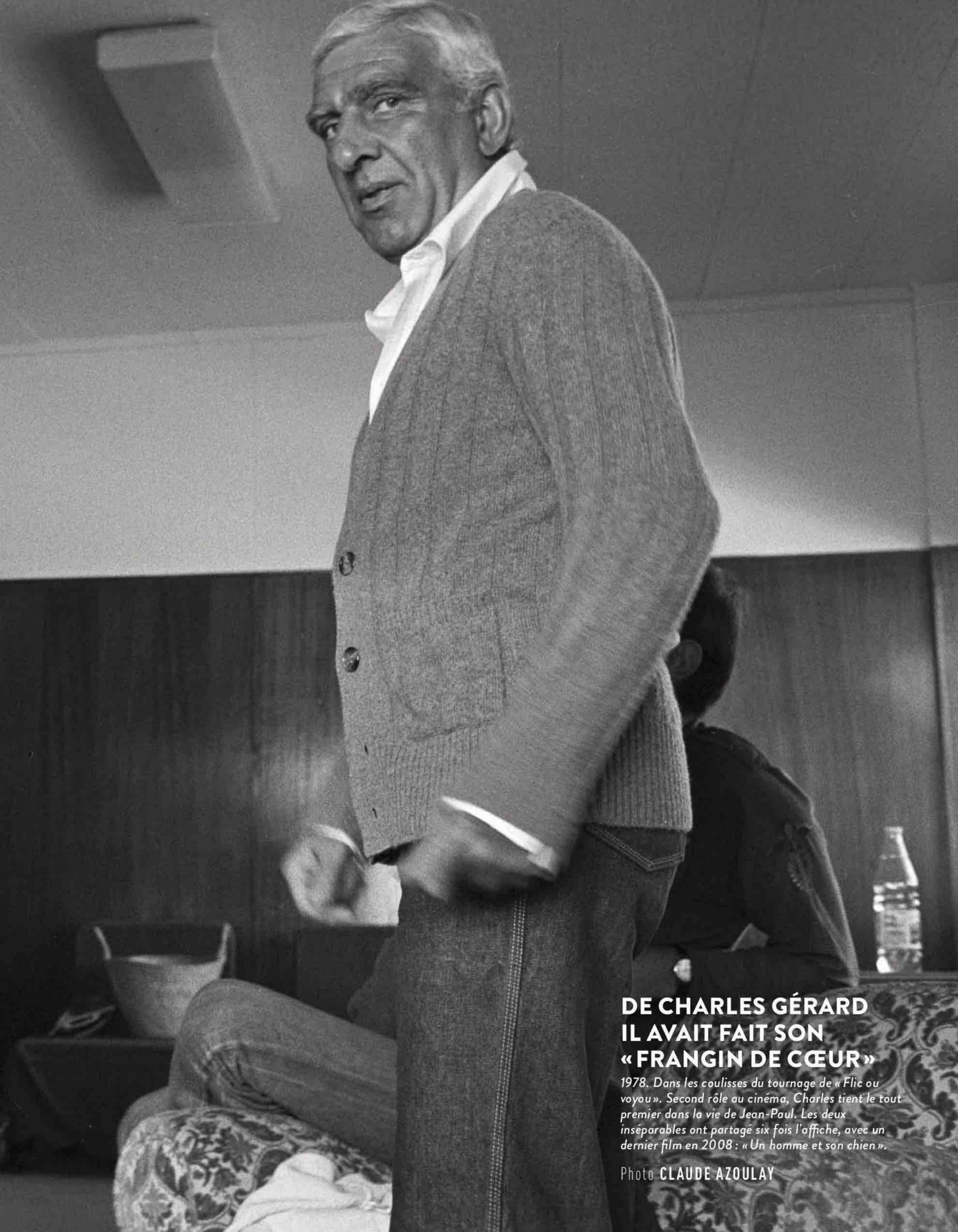
CYRANO , BOULEVARD DU CRIME, DES RÔLES ÉCRITS À SA MESURE

Septembre 1998. « Dans Frédéric ou le boulevard du crime », la pièce d'Eric-Emmanuel Schmitt donnée au théâtre Marigny, il tient le rôle de Frédéric Lemaître, comédien vedette du XIX^e siècle. De ce dernier, Victor Hugo écrivait des lignes qui semblent avoir été pensées pour Jean-Paul : « Il est redoutable et doux, il est enfant et il est homme ; il charme et il épouvante. »



LE CULTE DE L'AMITIÉ





**DE CHARLES GÉRARD
IL AVAIT FAIT SON
« FRANGIN DE CŒUR »**

1978. Dans les coulisses du tournage de « Flic ou voyou ». Second rôle au cinéma, Charles tient le tout premier dans la vie de Jean-Paul. Les deux inséparables ont partagé six fois l'affiche, avec un dernier film en 2008 : « Un homme et son chien ».

Photo CLAUDE AZOULAY



RIRE ENSEMBLE, LE MENU DE SON QUOTIDIEN

1981. À la « cantine » avec Johnny Hallyday et l'équipe du « Professionnel », de Lautner. Les deux icônes se connaissent depuis leurs jeunes années et partagent un goût prononcé pour la fête. « Johnny et moi, nous avons mis Paris à feu et à sang », s'amusera Bébel.



2009. Vacances à Saint-Paul-de-Vence avec Georges Lautner. « Il était un immense pro, mais avant tout un ami », dira Jean-Paul à sa mort, en 2013.



2016. Avec Jean Rochefort et Jean-Pierre Marielle, les deux complices de l'époque du Conservatoire.



2016. Autre membre éminent de la fratrie du Conservatoire, Pierre Vernier, à qui Jean-Paul a tenu à remettre la médaille de chevalier de l'ordre du Mérite, dans son appartement parisien.



2018. Pour son 85^e anniversaire, Guy Bedos est aux premières loges. Ils se sont rencontrés en 1951, alors que Guy était élève de la rue Blanche.



À CANNES, L'HOMMAGE ÉMU DE ROBERT DE NIRO

17 mai 2012. À l'Hôtel du Cap-Eden-Roc, en marge du Festival de Cannes, Paris Match a organisé un déjeuner en l'honneur de « L'as des as ». Invité surprise, l'acteur américain remercie Jean-Paul Belmondo : « "À bout de souffle" a déterminé ma carrière. »

Photo VLADA KRASSILNIKOVA

FRANÇOIS TRUFFAUT « LE MEILLEUR ACTEUR... LE MEILLEUR ET LE PLUS COMPLET »

Par JEAN-PIERRE BOUYXOU

Apriori, c'est pour une question d'argent qu'il a accepté le rôle principal d'«À bout de souffle». Son agent de l'époque, l'ex-actrice Blanche Montel, a réussi à lui obtenir 40 millions d'anciens francs pour un mois de tournage. Un cachet royal, très supérieur à celui qu'on lui proposait pour jouer dans «Boulevard», le prochain film de Julien Duvivier, où il sera remplacé par Pierre Mondy. «Vous faites la plus grosse erreur de votre vie professionnelle», lui a pourtant prédit Mme Montel. Tout en redoutant qu'elle ait raison, Jean-Paul Belmondo n'arrive pas à regretter son choix. Comme Marielle, Rochefort et toute sa bande de potes, sa vraie passion est le théâtre. «Je considérais les films que je tournais comme de simples accidents dans ma carrière», avouera-t-il. Alors, que lui importe de faire celui-là plutôt qu'un autre? Au moins, avec le réalisateur d'«À bout de souffle», il est assuré de ne pas s'ennuyer.

Jusqu'à présent, fors un début de notoriété, le cinéma ne lui a guère apporté de satisfactions. «Les copains du dimanche», son premier long-métrage, tourné en 1956 juste après sa sortie du Conservatoire, alors qu'il n'avait que 23 ans, n'a même pas trouvé de distributeur. Il n'a tenu que d'insipides rôles secondaires dans les suivants, y compris «Sois belle et tais-toi», une comédie policière où il donnait la réplique à un autre débutant, un certain Alain Delon. Marcel Carné, qui cherchait «une belle tête de voyou» pour «Les tricheurs», lui a préféré Laurent Terzieff, auquel il trouvait «plus de mystère». La mésaventure va se renouveler avec Henri-Georges Clouzot, qui l'écartera au profit de Sami Frey comme partenaire de Brigitte Bardot dans «La vérité». Et Clouzot, contrairement à Carné, ne lui confiera même pas un petit rôle de consolation dans son film...

Pourtant, de jeunes cinéastes s'intéressent à lui. Un nommé Jean-Luc Godard l'a, un jour, abordé rue Saint-Benoît pour lui proposer d'interpréter un court-métrage, «Charlotte et son jules».

Drôle de type, ce Godard. Clope vissée au bec, caché derrière des lunettes noires, il est aussi taiseux et introverti que Jean-Paul est volubile, jovial, toujours partant pour faire la fête. L'acteur l'a d'abord pris pour un homosexuel qui le draguait. Il allait décliner son offre mais Élodie, sa femme, l'a convaincu d'accepter: «Qu'est-ce que tu en as à foutre? Si c'est un pédé, tu lui fiches ton poing sur la figure, et c'est tout!» Le film a été tourné en trois ou quatre heures, dans une chambre d'hôtel. Quoique persuadé d'avoir affaire à un doux cinglé, Jean-Paul s'est bien amusé: pour la première fois, un réalisateur l'a laissé aborder un rôle comme il en avait envie. Tout s'est passé dans l'improvisation la plus totale, sans prise de son. Immédiatement après le tournage, il a dû partir effectuer son service militaire en Algérie, et c'est le cinéaste lui-même qui s'est chargé de doubler sa voix à la postsynchronisation. «Quand je ferai un grand film, a-t-il promis, je te prendrai.» Jean-Paul a acquiescé sans y croire.

Godard a tenu parole. Dès que Jean-Paul Belmondo est rentré d'Algérie, déjà prêt à donner son accord pour le projet de Duvivier, il lui a téléphoné: il va incessamment commencer «À bout de souffle», son premier long-métrage, et tient plus que jamais à ce qu'il en soit le héros. Devant le montant du cachet, Jean-Paul ne peut que s'incliner. Il signera son contrat le 16 août 1959, la veille du premier jour de tournage.

Dans l'intervalle, il a le temps de faire un autre film: «À double tour», de Claude Chabrol. Jean-Claude Brialy est en effet malade, et Chabrol exige que ce soit lui qui le remplace au débotté. «En fait, dira le metteur en scène, c'était le meilleur choix possible. Il a été bien mieux que Brialy ne l'aurait été. Jean-Paul était moins classique et, bizarrement, plus ambigu.» Pour Belmondo, quelques semaines avant les prises de vue d'«À bout de souffle» (dont Chabrol sera officiellement le conseiller technique), cette prestation imprévue est un adoubement. À 26 ans, il s'éloigne du théâtre pour beaucoup plus *Suite p. 46*

longtemps qu'il ne l'imagine sans doute. Mais, fût-ce à son insu, il entre dans une famille dont il restera, aux yeux des historiens et des cinéphiles, une des figures archétypales : la nouvelle vague.

Le tournage d'« À bout de souffle » est épique. Godard, qui improvise son scénario au jour le jour, laisse la bride sur le cou à ses comédiens, auxquels il lit leurs répliques à mesure qu'il les écrit. Quand il ne se sent pas inspiré, il plante là son équipe et va au cinéma. « Godard a été un moment unique parce que, à aucun instant, je ne me suis senti enfermé par la caméra, par la technique, par les problèmes matériels. [...] J'étais libre de faire, de dire, d'aller où je voulais. Incroyable ! J'attends encore que cela m'arrive de nouveau », témoignera Jean-Paul, dix-huit ans plus tard, dans Paris Match... Sur le coup, ces méthodes le déconcertent : « C'était formidable mais nous pensions tous que ce n'était pas du "vrai" cinéma, que le film ne pourrait jamais être présenté au public. »

Ce qu'il ne devine pas, c'est que sa gouaille de titi parigot, sa spontanéité et sa décontraction forment un mélange détonnant, magique, avec l'apparent dilettantisme de Godard. Après « À bout de souffle », c'est la jeunesse tout entière, sa désinvolture insolente et son charme irrésistible qu'il incarnera aux yeux du public.

Œuvre emblématique de la nouvelle vague, « À bout de souffle » attirera plus de 2 millions de spectateurs en France, et son retentissement mondial sera immense. Qu'on apprécie ou non le film, force est de reconnaître qu'il marque une rupture quasi définitive avec un certain cinéma traditionnel. Dans l'histoire du cinéma, il y a un avant et un après « À bout de souffle », et Jean-Paul Belmondo y est pour beaucoup. Désormais, il est une star.

AU DÉBUT DES ANNÉES 1980, IL EST L'ACTEUR FRANÇAIS LE MIEUX PAYÉ

Dès lors, les tournages vont s'enchaîner à un rythme fou. Ses cachets décollent, il deviendra bientôt l'acteur français le mieux payé. Au début des années 1980, il « vaut » 6 millions de francs (plus de 900 000 euros) par film, plus un intéressement aux recettes. Mais c'est, pour les producteurs, un investissement rentable : la présence de son nom à un générique est gage de succès. « Bébel », comme on le surnomme familièrement à présent, travaille avec presque tous les réalisateurs de quelque envergure, alternant sans complexes films d'auteur et films populaires. Avec Godard, il fait « Une femme est une femme » et « Pierrot le fou », un nouveau triomphe – « le seul film que je sauverais si j'étais obligé de brûler le négatif de tous les autres », déclare-t-il. Avec François Truffaut, « La sirène du Mississippi ». Avec Jean-Pierre Melville, « Léon Morin, prêtre » et « Le Doulos ». Avec Louis Malle, « Le voleur ». Avec Philippe de Broca, « Cartouche », « Les tribulations d'un Chinois en Chine », « Le magnifique », « L'incorrigible ». Avec Claude Lelouch, « Un homme qui me plaît » et « Itinéraire d'un enfant gâté ». Avec Jacques Deray, « Par un beau matin d'été », « Borsalino », « Le marginal » et « Le solitaire ». Avec Georges Lautner, « Flic ou voyou » et « Le professionnel ». Avec Claude Zidi, « L'animal ». Avec Édouard Molinaro, « La chasse à l'homme ». Avec Philippe Labro, « L'héritier » et « L'alpagueur ».

C'est toutefois un spécialiste de la comédie burlesque, Gérard Oury, qui le dirige dans les deux plus éclatants succès de sa carrière, « Le cerveau » (5 547 305 entrées en 1969) et « L'as des as » (5 452 598 entrées en 1982). Pendant la première moitié des années 1960, il mène de surcroît une riche carrière parallèle en Italie, où le dirigeant Vittorio De Sica (« La Ciociara »), Alberto Lattuada (« La novice »), Mauro Bolognini



Mai 2011. Au bras de Barbara Gandolfi, sa compagne, il reçoit des mains de Gilles Jacob, président du Festival de Cannes, une Palme d'honneur pour l'ensemble de sa carrière.

(« Le mauvais chemin »), Sergio Corbucci (« Le jour le plus court »), Renato Castellani (« La mer à boire »). Ses partenaires féminines s'appellent Jeanne Moreau, Sophia Loren, Anna Karina, Gina Lollobrigida, Françoise Dorléac, Catherine Deneuve, Jean Seberg, Annie Girardot, Marlène Jobert, Jacqueline Bisset, Raquel Welch, Marie-France Pisier. Parfois, il fait avec elles un bout de chemin dans la vraie vie : Ursula Andress, Laura Antonelli...

Quand un sujet le passionne, quand un cinéaste l'impressionne, il n'hésite pas à donner de sa personne pour qu'abouisse un projet. Sans même en toucher mot à Alain Resnais, c'est lui qui, en 1974, permet à ce dernier de réaliser « Stavisky » grâce à Cerito Films, la société de production qu'il a fondée quelques années auparavant, en principe pour financer des films beaucoup plus commerciaux, et qu'il revendra en 1990 à Canal+. Mais ce professionnel rigoureux ne manque pas d'humour, ni de sens de la dérision : il trouve un de ses meilleurs rôles en se parodiant dans « Dragées au poivre », de Jacques Baratier (1963), où il est irrésistible en légionnaire alcoolique, face à Simone Signoret en femme du monde défraîchie.

« DANS UN MÉTIER OU LES GENS SE DÉTESTENT, RAPPELLE LELOUCH, IL NE DIT JAMAIS DE MAL DE PERSONNE »

À en croire la quasi-totalité des témoignages, travailler avec lui est un bonheur – grâce à sa simplicité, sa gentillesse et, surtout, son talent. « Belmondo est le comédien le plus extraordinaire de sa génération, déclare ainsi Melville après le tournage du « Doulos ». Il peut faire rigoureusement n'importe quoi. [...] Je crois que, depuis la mort de Gérard Philipe, c'est la plus grande révélation de notre cinéma. » « Belmondo est le meilleur acteur actuel, renchérit Truffaut. Le meilleur, et le plus complet. » « Sa principale qualité, souligne Lelouch, est de ne pas se prendre au sérieux. Et il a un sens extraordinaire de l'amitié. Dans un métier où les gens se détestent si facilement, il ne dit jamais de mal de personne. »

Marie Laforêt, qui est apparue à ses côtés dans « Flic ou voyou » et « Les Morfalous », discerne pourtant en lui une faille, peut-être une blessure secrète : « Il représente pour moi un



Le 24 février 2017, le voilà salué par l'Académie des César.
Jean Dujardin lui rend un hommage appuyé :
«Jean-Paul Belmondo est le cinéma français à lui tout seul.»



Le 8 novembre 2019, Emmanuel Macron lui épingle les insignes de grand officier de la Légion d'honneur. À ses côtés à l'Élysée : sa fille Stella, Claude Lelouch, Jean Dujardin, Richard Anconina...

mystère. Il a un côté désespéré, comme tous les solitaires. Le fait d'avoir son nom en gros au-dessus des affiches pourrait être une sorte de thérapie, pour remédier à une fragilité. Il est sans doute moins bien dans sa peau que ne le paraît le personnage public.»

Simple et chaleureux (il mange plus volontiers à la table des machinos qu'à celle des vedettes), noceur et facétieux (il ne recule devant rien pour jouer des farces pendables à ses compagnons de tournage), il est aussi capable de piquer d'impressionnantes colères. Sur le plateau de son troisième et dernier film avec Melville, «L'aîné des Ferchaux», en 1962, il ne supporte pas les humiliations que le cinéaste impose à son partenaire, le vétéran Charles Vanel ; il finira par le souffleter devant toute l'équipe médusée, en envoyant valdinguer ses lunettes et son célèbre Stetson. Puis il quittera les lieux en entraînant Vanel, laissant Melville se débrouiller pour terminer le film sans eux...

Quelques-unes de ses brouilles sont célèbres. Celle qui l'oppose à Delon, pour un problème de préséance sur l'affiche de «Borsalino», en 1970, passera par toutes les bouderies et tous les rabibochages pour aboutir enfin, en 1998, sur le tournage de

«1 chance sur 2», à une réconciliation réelle. Quant à son différend avec Godard, personne n'y comprend rien. Godard prétend qu'il lui a proposé d'incarner le gangster Jacques Mesrine, vers 1978, à l'époque où l'ennemi public n° 1 était en cavale : «Il a refusé parce qu'il avait peur. Je crois d'ailleurs qu'il avait encore plus peur de moi que de Mesrine...» Belmondo objecte que c'était lui, et pas Godard, qui avait acheté les droits du livre autobiographique de Mesrine, «L'instinct de mort». Il avait d'ailleurs correspondu avec Mesrine quand celui-ci était en prison, et avait obtenu son accord pour tenir son rôle. S'il a finalement renoncé au film, dit-il, c'est parce qu'il n'était pas sûr que le public aurait accepté de le voir en tueur...

«POUR L'INTELLIGENTIA, JE N'ÉTAIS PLUS UN COMÉDIEN, JUSTE UN CASCADEUR»

Il est vrai que l'image de Jean-Paul Belmondo a beaucoup évolué depuis ses débuts. Ce n'est plus seulement un acteur, plus seulement une star. Bébel est un personnage à part entière, auquel le public exige qu'il soit fidèle. Amusant ou tragique, voyou ou justicier, peu importe pourvu qu'il soit sympathique. «L'homme de Rio», en 1964, lui a apporté une aura d'aventurier casse-cou dont il n'a plus la possibilité, ni l'envie, de se défaire.

Il n'est pas indifférent que le cinéaste avec lequel il a le plus travaillé (huit films entre 1960 et 1986) soit un technicien de la vieille école, Henri Verneuil. C'est lui qui, exaucant un de ses vœux les plus chers, l'a fait tourner avec Jean Gabin, en 1962, dans «Un singe en hiver». Lui, aussi, qui, en 1974, dans «Peur sur la ville», lui a fait accomplir ses cascades les plus spectaculaires... «Pour l'intelligentsia parisienne, j'étais devenu un cascadeur, je ne savais plus jouer la comédie», raconte Jean-Paul avec un brin d'amertume. Le public, lui, en redemande. Il sait que Belmondo ne triche pas. Claude Zidi raconte le tournage de «L'animal», en 1977 : «Dans la fameuse séquence où il devait tomber à plusieurs reprises d'un escalier que l'on avait caoutchouté mais qui faisait bien 20 mètres de haut, il s'est fait une entorse terrible. Sur le coup, il s'est mis à hurler. Mais comme il restait une prise, il a appelé un médecin, demandant à ce qu'on lui administre une piqûre. Stoïque, il a remonté l'escalier et l'a dégringolé, sans broncher... avant d'être immobilisé deux semaines !»

Tout lasse le public à la longue y compris les pirouettes à haut risque. Le caractère répétitif des rôles de Jean-Paul est de plus en plus critiqué. «Les Morfalous», en 1984, perd 1 million de spectateurs par rapport aux chiffres d'entrées habituels. L'année suivante, l'acteur se blesse pendant le tournage d'un film d'Alexandre Arcady «Hold-up». Un avertissement qu'il a tort d'ignorer, en 1987, en misant de nouveau sur un film d'action, «Le solitaire», qui sera un sévère échec commercial. «Avec «Le solitaire», j'ai fait le polar de trop, reconnaîtra-t-il. J'en avais marre, et le public aussi.» Le titre du film qu'il tourne en 1988 avec Lelouch, «Itinéraire d'un enfant gâté», sonne comme un bilan.

La maladie, la lassitude, la vieillesse et les vicissitudes de l'existence, mais aussi le retour – triomphal – au théâtre pèsent lourd, très lourd, sur la dernière partie de sa carrière cinématographique. Neuf films seulement, entre 1992 et 2009. Le tout dernier, «Un homme et son chien», de Francis Huster, n'a guère dépassé 200 000 entrées. Une misère, à l'aune des records anciens. Mais Belmondo s'en fout. Depuis longtemps, il n'a plus rien à prouver. Et ce qui lui reste à faire est bien plus passionnant que d'exercer encore et toujours son art de comédien : vivre, tout simplement. ■ Jean-Pierre Bouyxou



**UNE RIVALITÉ
DE CINÉMA**



ILS ALTERNENT FÂCHERIES SPECTACULAIRES ET RÉCONCILIATIONS SECÈTES

1998. Burlesque face-à-face à l'occasion de la sortie de la comédie « Une chance sur deux », de Patrice Leconte, qui a reformé le duo mythique vingt-huit ans après « Borsalino ».

Photo MICHEL MARIZY

Alors, Jean-Paul Belmondo meurt dans les bras d'Alain Delon... sous les caméras de Jacques Deray. Pas facile, au départ, de convaincre les deux fauves de se mesurer dans « Borsalino ». L'un et l'autre sont sur leurs gardes : qui aura le beau rôle ? Jean Cau arbitrera le duel à distance. Il règle un synopsis à l'image d'un combat de boxe. L'idée : équilibrer les rounds entre les acteurs. À l'arrivée, Delon l'emportera en tant que producteur, car il signe le film en haut de l'affiche. Jean-Paul remporte le procès, mais n'en fait pas une montagne. Beaux joueurs, l'un et l'autre, ils préfèrent se souvenir de leur jeunesse quand ils se croisaient dans les bars de Saint-Germain-des-Prés. Il y a de la place pour deux. L'un avait tourné « L'aîné des Ferchaux », rôle promis à l'autre ; le second « Monsieur Klein », auquel le premier avait renoncé. En tout, ils joueront quatre fois ensemble. Jusqu'au bout, ils seront de tous nos rendez-vous. La preuve, pages suivantes...

"BORSALINO". LES DEUX STARS DU CINÉMA FRANÇAIS TRIOMPHENT EN 1970. MAIS LES RÉUNIR N'A PAS ÉTÉ SIMPLE

« Comment j'ai réglé au millimètre le combat Delon-Belmondo dans le film »

Par JEAN CAU

Iorsque Jacques Deray, à Marseille et en 1969, lança : « Moteur ! », certainement une fierté fut lui dilater la poitrine en même temps qu'une légère angoisse lui serrait le cœur. En effet, ce jour de septembre, il donnait le premier tour de

manivelle d'un film pesant des centaines de millions de francs, anciens, mais millions. Il allait devoir diriger, en mano a mano, les deux plus grandes stars, Delon et Belmondo, de l'époque et faire cohabiter, dompteur maître de ses nerfs, un tigre et un lion dans la même cage. Plus 120 comédiens. Plus 600 figurants. Autre miracle à accomplir : ressusciter une morte, la Marseille des années 1930, avec ses rues chaudes, son quartier du Panier, ses voyous gominés et son Vieux Port, une Marseille resurgie des images d'Épinal, de la légende.

Donc, un jour, Delon, qui déjà avait courageusement tâté de la production (« Jeff », « L'insoumis »), téléphone à l'auteur de ces lignes. Rendez-vous... J'y vais. « J'ai une surprise... une nouvelle formidable à t'annoncer... – Ah ! » Il me tend un livre. Ce n'est pas « Guerre et paix », « La divine comédie » ou « Les essais » de Montaigne. Ça s'appelle, et des pages en sont froissées, « Bandits de Marseille » de... (j'ai oublié).

« Tu as lu ça ?

– Non...

– Tu as entendu parler de Carbone et Spirito ?

– Oui, les deux truands, rois de Marseille avant la guerre.»

Alors, voilà mon Delon parti, à fond de train, dans l'enthousiasme. Il veut produire et jouer « ça », pas la véritable histoire, évidemment, mais celle de deux voyous, anges noirs mais loyaux, qui décident d'une alliance pour s'emparer de la ville. Ils rallumeront la guerre des gangs, pulvériseront des bandes rivales, racketteront tout et seront les rois. Sans toucher à un





1969 à Marseille, sur le tournage de « Borsalino » de Jacques Deray.

cheveu des honnêtes gens. Au contraire, autour d'eux, ils ne sèmeront que le bien et feront l'objet de la sympathie universelle.

« Et qui seraient les deux types ?

– Belmondo et moi...

– Ah ! Et Jean-Paul est d'accord ?

– Il ne le sait pas...»

Tel est Delon : il achète une charrue et, bourré de confiance et de volonté, il se jure d'avoir les bœufs. Mais il m'explique le rude problème : « Voilà, Jean-Paul va évidemment se méfier quand il apprendra que je veux tourner ce film avec lui. Il est malin, il sait guetter et esquiver – il connaît la boxe – et il se demandera, d'abord, s'il n'y a pas un piège puisque, non seulement je jouerai avec lui, mais, parce que j'en serai le producteur. Il va se dire : "Le père Delon n'a pas eu cette idée pour me faire un cadeau." T'as compris ?

– Oui, pas facile.

– Non, pas facile, sauf s'il accroche sur un synopsis et qu'il s'emballe. Après, la pelote se déroulera...

– Et qui l'écrira, ce synopsis que tu vas accrocher au bout de ta ligne ?

– Toi...

– Ah ! bon...»

Delon, Machiavel, m'explique : « Tu y vas carrément. Tu doses au millimètre près pour que les rôles soient égaux. Fais gaffe, il sait lire, compter les lignes, soupeser les bonnes répliques et le dialogue. Tu mets le paquet sur lui. Tu l'avantages, tu n'hésites pas à lui donner, deux fois sur trois, le beau rôle.

Et toi ?

– T'occupes pas trop de moi sur le synopsis, il y aura ensuite le scénario quand il aura signé. Évidemment, tu ne me sacques pas trop parce que, là encore, il se méfierait. Il se dirait : "Le père Delon se sacrifie un peu trop, c'est louche..." Tu équilibres mais, comme dans un combat aux poings, tu lui donnes l'avantage. D'accord ? Fais gaffe aux chutes de scènes...

– J'essaierai...»

J'essayai. Je rédigeai 25 pages, armé de balances ultrasensibles. Je pesai, mesurai, filtrai, truquai le match. Neuf rounds pour Jean-Paul, six pour Alain. J'apportai bientôt la mince brochure à Belmondo, qui tournait un film. Nous déjeunâmes ensemble au restaurant du studio. La brochure était posée sur la table. De temps en temps, Jean-Paul y jetait un coup d'œil comme un chat vers un bol de lait. Du lait ou de la farine délayée dans de l'eau ? Sa méfiance était redoutable et cordiale. « Je suis presque d'accord, mais il faut d'abord que je lise ça, hein ? »

– Oui, oui, bien sûr...

– Il faut pas qu'on se tire la bourre, hein ? Surtout, il faut que les rôles soient égaux, hein ?

– Oui, évidemment. Tu liras. Je crois qu'ils le sont...»

Et, in petto, je pensais : « Comme il a neuf rounds sur quinze, je me pends s'il ne trouve pas l'équilibre parfait. » C'est ce qui arriva. Il signa. Delon bondit de joie. « Maintenant, dit-il, il va s'agir de rééquilibrer les rôles... » Ce qui fut fait par d'autres que moi, mais j'étais assez content : j'avais accroché le ver à l'hameçon et Jean-Paul avait mordu. Jamais il ne s'en repentit. Il fut Capella, Delon fut Siffredi, le film s'appela « Borsalino ». ■





**ILS SE DISPUTENT
LA BÉNÉDICTION
DE GABIN,
« LE PARRAIN »
DU 7^e ART**

1971. Visite amicale de Delon et Gabin à Jean-Paul sur le tournage du « Casse », d'Henri Verneuil. Dix ans plus tôt, Gabin avait adoubé son partenaire d'« Un singe en hiver » : « Môme, t'es mes 20 ans ! »



**FACE AUX
CACIQUES DE
LA CROISSETTE,
DEUX GALOPINS
EN SMOKING**

*En mai 1997. Les deux géants
n'ont pas été invités à Cannes et
choisissent d'en rire.*

Photos **MICHEL MARIZY**



Leur pied-de-nez aux 50 ans du Festival de Cannes

Par PATRICK MAHÉ



américain, Alain Delon et Jean-Paul Belmondo, prennent le Festival à contre-pied. Effet boomerang garanti !

Mai 1997 : en smoking et nœud papillon, ils bondissent à la une de Match, main dans la main, hilares, avec l'insolence de potaches facétieuses. Et, d'un ton sans réplique, s'écrient : « Cannes, on n'en a rien à cirer... »

L'idée vient de Bébel. Ce n'est pas la première fois que « L'as des as » fait un pied de nez aux officiels. En 1956 déjà, lors du concours de sortie du Conservatoire, il est porté en triomphe par ses camarades. Il n'a que 23 ans. Debout, la salle du théâtre de l'Odéon l'ovationne, mais le jury, impassible et distant, ne lui décerne qu'un rappel d'accès. Piqué au vif, Jean-Paul lui adresse un bras d'honneur qui vaut uppercut. Alors, quand, en 1997, il reçoit un carton d'invitation pour Cannes de la part du ministre de la Culture, Philippe Douste-Blazy, mais pas des organisateurs, il remet les gants et défie les pontes de la manifestation.

Un simple appel à Alain Delon, lui aussi « oublié » par les instances dirigeantes de la grande fête du cinéma international, et le scénario est en marche. La réplique est d'autant plus d'actualité que Patrice Leconte les fait jouer ensemble, cette année-là, dans un film intitulé « Une chance sur deux » et dont le tournage vient de commencer. Celui d'un polar « à la carte » : Léo, alias Belmondo, et Julien, alias Delon, taisent de vieilles inimitiés pour voler au secours d'Alice (Vanessa Paradis), petite voleuse de voitures enlevée par la mafia russe... Quoi de mieux que de les réunir à l'affiche pour faire taire ceux qui, dans les dîners en ville, attisent de prétendues rivalités remontant, paraît-il, aux préséances de « Borsalino » !

Flics ou voyous, mais aussi gentils farceurs à l'heure où le Festival fête ses 50 ans... sans eux ! Boudés par les caciques de la Croisette qui déplient le tapis rouge sous les pas du cinéma

américain, Alain Delon et Jean-Paul Belmondo, prennent le Festival à contre-pied. Effet boomerang garanti !

Mai 1997 : en smoking et nœud papillon, ils bondissent à la une de Match, main dans la main, hilares, avec l'insolence de potaches facétieuses. Et, d'un ton sans réplique, s'écrient : « Cannes, on n'en a rien à cirer... »

L'idée vient de Bébel. Ce n'est pas la première fois que « L'as des as » fait un pied de nez aux officiels. En 1956 déjà, lors du concours de sortie du Conservatoire, il est porté en triomphe par ses camarades. Il n'a que 23 ans. Debout, la salle du théâtre de l'Odéon l'ovationne, mais le jury, impassible et distant, ne lui décerne qu'un rappel d'accès. Piqué au vif, Jean-Paul lui adresse un bras d'honneur qui vaut uppercut. Alors, quand, en 1997, il reçoit un carton d'invitation pour Cannes de la part du ministre de la Culture, Philippe Douste-Blazy, mais pas des organisateurs, il remet les gants et défie les pontes de la manifestation.

Un simple appel à Alain Delon, lui aussi « oublié » par les instances dirigeantes de la grande fête du cinéma international, et le scénario est en marche. La réplique est d'autant plus d'actualité que Patrice Leconte les fait jouer ensemble, cette année-là, dans un film intitulé « Une chance sur deux » et dont le tournage vient de commencer. Celui d'un polar « à la carte » : Léo, alias Belmondo, et Julien, alias Delon, taisent de vieilles inimitiés pour voler au secours d'Alice (Vanessa Paradis), petite voleuse de voitures enlevée par la mafia russe... Quoi de mieux que de les réunir à l'affiche pour faire taire ceux qui, dans les dîners en ville, attisent de prétendues rivalités remontant, paraît-il, aux préséances de « Borsalino » !

Michel Marizy est le photographe attitré de Delon depuis des années. Alain l'appelle : « Il y a une photo à faire. J'ai mon idée. N'en parlons pas encore à Jean-Paul. Mettons-la d'abord au point. Qu'en dis-tu ? » L'idée mûrit. Delon les verrait bien sauter ensemble. Marizy gamberge. Il montre quelques exemples au « Battant », esquisses, dessins et photos : « Voilà ce que j'imagine. » Banco.

Sans le savoir, muni d'un simple trampoline de plage, il réinvente l'art de la « jumpologie » cher à Philippe Halsman, réputé pour ses portraits inédits de personnalités et surtout connu pour ses couvertures de « Life », le grand magazine américain. Un jour, à la fin d'une séance officielle en studio, l'idée lui était venue de demander à son modèle de sauter en l'air sous son objectif : « Quand les gens se lâchent, leur attention est focalisée vers le saut. Le masque tombe. Je les shoote au naturel. »

Dans les années 1950, la « planète people » se convertit à sa façon de faire. Marilyn Monroe, Dean Martin et Jerry Lewis ensemble, Audrey Hepburn, Sophia Loren et même Grace Kelly mais aussi... le duc et la duchesse de Windsor ou Richard Nixon ont sauté pour Halsman. Seul François à son palmarès, Bardot exceptée, le comique Fernandel, pionnier du genre avec le peintre Salvador Dalí dès la fin des années 1940.

Et voilà la relève, trois décennies plus tard. La photo est signée Michel Marizy, avec Bertrand Rindoff Petroff, photographe de soirées VIP. Delon et Belmondo endossent l'habit des grands soirs, style Cannes en majesté. Prêts à bondir devant l'objectif, avant de rugir en lions indomptables. C'est dans la boîte. Ce sera demain à la une de Paris Match.

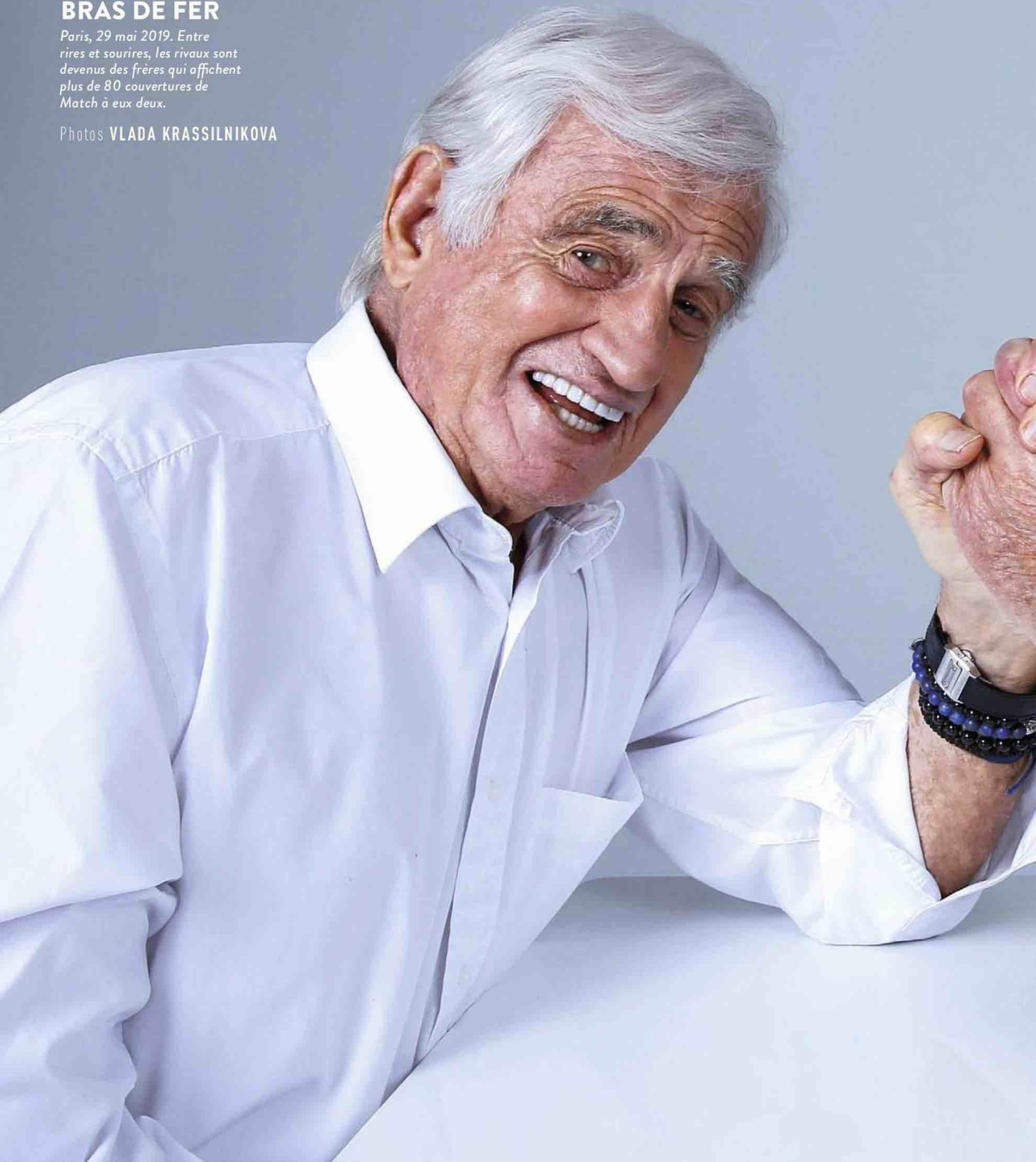
Forcément, le cliché fera sensation. En plus de la cote d'amour du public, les comédiens ont dégainé la carte de l'humour et ainsi mouché les vieilles barbes du Festival. Celles-ci, il est vrai, avaient préféré inviter la vedette d'*« Alerte à Malibu »*, Pamela Anderson, plutôt que les deux plus grandes stars du cinéma français. Non, ça ne tournait pas rond sur la Croisette.

Mais pour Paris Match, quel festival ! ■

**POUR NOTRE
ANNIVERSAIRE,
ILS MIMENT
UN AMICAL
BRAS DE FER**

Paris, 29 mai 2019. Entre rires et sourires, les rivaux sont devenus des frères qui affichent plus de 80 couvertures de Match à eux deux.

Photos VLADA KRASSILNIKOVA



LES 70 ANS DE PARIS MATCH





*Le Magnifique et le Samouraï
et ne s'étaient pas vus depuis
plus un an. Comme de vieux
amis, ils prennent des nouvelles
des petits-enfants et
échangent sur les petites
choses de la vie.*



**CE JOUR-LÀ,
TOUT LES AMUSE.
RIEN NE SEMBLE
LES SÉPARER**

*Deux tempéraments mais une amitié
qui ne s'est jamais démentie malgré
les rides et les accidents de la vie.
Entre eux, la complicité fonctionne
au quart de tour.*



BELMONDO-DELON

Ils se chambrent : « T'as de plus en plus de cheveux blancs, dis donc. — Ben toi aussi, non ? »

Par **GHISLAIN LOUSTALOT**

Ils s'est débarrassé de son blazer bleu marine, a enfilé une chemise blanche Ermengildo Zegna dont il a soigneusement retourné les poignets. Il est prêt, maquillé, coiffé. 14 h 20, mercredi 29 mai 2019, dans le studio photo blanc immaculé, Alain Delon fait les cent pas en attendant Jean-Paul Belmondo. Il ne s'énerve pas, non, il se languit de le voir. Il va, il vient... un fauve avec un cœur de biche. « On a des nouvelles ? Il est où ? » Tellement pressé que son ami arrive. Il crie à la cantonade : « Bon, dans dix minutes, je m'en vais. » Personne n'y croit une seconde. Il en sourit lui-même. Il l'attend et il ne bougera pas. On le questionne pour l'occuper. Il évoque sa Palme d'honneur à Cannes, sa masterclass, son chagrin quand il a revu Annie Girardot dans « Rocco et ses frères ». Il confie qu'on lui a montré ce jour-là d'autres scènes et qu'il ne se reconnaissait pas vraiment. Il a tant tourné. Comme Jean-Paul. Tant de films, de visages croisés et d'aventures vécues. Alain et Jean-Paul. Ils ne se sont pas vus depuis un an et demi. Un bail. « Bon Dieu que j'ai hâte. » Alain ronge son frein comme il peut. Il raconte encore : « Nous nous sommes toujours parlé dans les moments importants de notre vie. Je me souviens de ses mots à la mort de Mireille... » Il évoque une souffrance partagée, mais quelqu'un annonce : « Jean-Paul est à 200 mètres, il est là dans une minute. » On aurait hurlé « Terre ! », c'était pareil.

Une Audi noire se gare dans la cour du studio derrière la Mercedes noire d'Alain, qui ne tient plus et bondit. « Je vais le chercher. » À l'avant de la voiture, il y a Alain Belmondo, le frère aîné, qui a produit trois films de Delon, notamment « La veuve Couderc ». Mais l'acteur se fige devant la portière arrière qui s'ouvre sur son alter ego. « Ah, mon camarade, tu es là ! Bienvenue, c'est l'après-midi des jeunes, tu vois. Mais comment vas-tu ? » Jean-Paul

est aux anges. « Et toi ? Ça me fait plaisir de te voir. » Ils s'étreignent, s'embrassent. Ils crient, s'extasient de ces retrouvailles. Jean-Paul porte un blouson en cuir, mais arbore une étonnante cravate rouge vif. Delon s'inquiète : « Cette cravate, on va la virer, non ? » Jean-Paul rigole, se défait immédiatement de l'accessoire superflu. « Voilà, voilà. Oh je t'ai vu à Cannes, tu étais très bien, vraiment, formidable. » Ils se prennent par le bras, se chambrent : « T'as de plus en plus de cheveux blancs, dis donc. — Ben toi aussi, non ? » Ils se sourient, se serrent l'un contre l'autre. Jean-Paul et Alain. Deux acteurs d'un certain âge qui ont incarné en leur temps deux idéaux masculins, beaux, forts, charismatiques, conquérants, adulés. Les voir là, ensemble, relève de l'événement quasi historique. Le Samouraï et le Magnifique viennent poser pour la postérité. Et le charme opère toujours. Deux seigneurs qui se retrouvent. On en frissonne encore.

Jean-Paul s'assoit : « Je veux bien un peu d'eau. » Alain n'en revient pas : « De l'eau ? Mais quoi, il n'y a pas de champagne ici ? — Ah oui, pourquoi pas du champagne ? » Ils jouent. La complicité fonctionne au quart de tour. Finalement, ils demandent deux cafés. Du sucre pour Alain qui prévient : « Après les cafés, ne faites pas l'addition de nos âges, s'il vous plaît. En tout cas, ne l'écrivez pas. Dites que vous avez 80 couvertures de Paris Match sur un plateau. » On pourrait ajouter : et des acteurs si populaires qu'à eux deux ils ont attiré près de 300 millions de spectateurs. Soixante-deux ans qu'ils se connaissent. Une vie. Leur première rencontre ? Oui, ils s'en souviennent encore. Ils avaient une petite vingtaine d'années chacun, attendaient ensemble devant le bureau de Marc Allégret pour passer les essais de « Sois belle et tais-toi », le premier film dont ils ont partagé l'affiche. Une autre époque. « Bon Dieu, 1957, ça fait tellement de temps. Tu t'imagines. Il y avait Mylène Demongeot et la petite là, dont j'ai oublié le nom, tu vois qui je veux dire ? » Jean-Paul acquiesce

Paris, le mercredi 29 mai 2019, leurs retrouvailles devant le studio photo pour notre numéro anniversaire.





Moment de tendresse pendant la séance photo. L'amitié de deux félins réunis dans la même jubilation des retrouvailles.

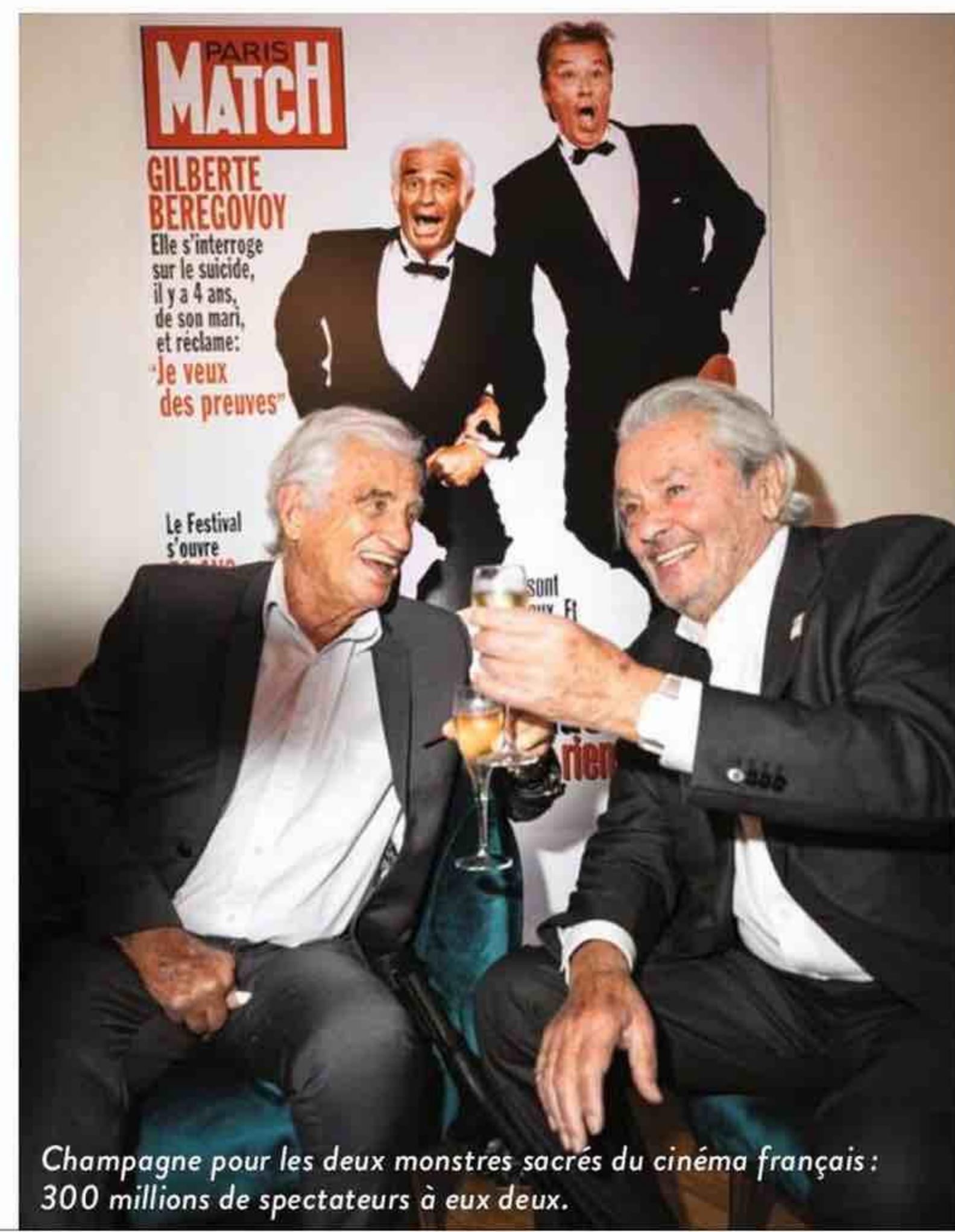
et, à ses yeux qui pétillent, on se dit que la petite devait être bien jolie. Dans son livre « Mille vies valent mieux qu'une », il avait raconté ce premier contact entre deux éducations, deux tempéraments si différents, le taciturne et l'exubérant. Il concluait pourtant : « Alors avait commencé une amitié qui ne s'est jamais tarie. » Ils deviennent stars la même année quand, en mars 1960, sortent simultanément « Plein soleil » et « À bout de souffle ». Et après ? Le marathon, la course en tête, chacun son tour, quelques bouderies jamais graves. Du respect entre géants. Et cette amitié, donc, si particulière.

Un bras de fer pour la sceller, c'est ce qu'on leur a proposé. Ça les amuse. Aujourd'hui, tout les amuse. Ils sont ensemble et seul ce bonheur compte. Fasciné, on les observe, assis face à face, de part et d'autre d'une petite table, mais rien ne semble pouvoir les séparer. « Ah tu es gaucher toi ? Moi pas du tout, ça commence bien. » Delon vient de relancer la compétition. Ils se prennent la main, jettent en même temps un coup d'œil sur leurs poignets respectifs. Belmondo allume la mèche : « C'est quoi, cette montre ? – Une Bulgari. Et toi ? – Cartier Santos, Monsieur. – Pas mal non plus. » Une scène de film. Et l'envie de s'épater l'un l'autre, comme ils l'ont toujours fait. Alain se rapproche : « J'ai l'impression d'être encore trop loin de toi. » Jean-Paul le couve des yeux avec tendresse. Alain tombe dans les filets de ce regard azur où l'on pourrait plonger éternellement et son visage s'épanouit d'un sourire inhabituel, apaisé, radieux. Le temps s'arrête, suspendu dans ce petit mètre qui sépare et relie les deux monstres sacrés, main dans la main, coudes sur la table. Mais Jean-Paul sera toujours Bébel, incorrigible. À peine le bras de fer a-t-il démarré qu'il fait le clown, grimace, simule. Alain joue le jeu. Deux gamins facétieux, celui de Saint-Germain-des-Prés, l'autre de L'Haÿ-les-Roses. Flash-back sous les flashes qui

crépitent. Première pause. Alain renâcle : « Tes bagues m'arrachent la main. » On comprend qu'ils n'ont pas fait que semblant. Ils se sont jaugés un peu, forcément, histoire de voir mano a mano ce qu'il reste de leur puissance passée.

Entre deux bras de fer, la main gauche d'Alain reste posée sur celle de son ainé qu'il caresse. Ils chuchotent, dans leur bulle. Se demandent des nouvelles de la famille, des enfants, des petits-enfants. « Ça leur fait quel âge aux tiens ? Les petites-filles c'est formidable non ? » Il y a Chippie, le chien de Jean-Paul trouvé dans la rue, qui gambade et vient se coller à son maître. « Si j'avais su, je serais venu avec Loubo, mon berger belge. Il aurait été tellement heureux de jouer avec Chippie. Oh ! Paris Match, vous auriez pu me prévenir qu'il venait avec son chien ! » Il éclate de rire, puis se penche, murmure presque à l'oreille de son ami : « Tu sais, Loubo, je ne pourrais pas mourir en le laissant. » Belmondo acquiesce : « Je te comprends. »

Quand on demande à Alain de se placer debout derrière Jean-Paul pour la dernière photo, il obtempère mais se cabre vite. « Debout comme ça ? non ça ne va pas, je suis trop loin de lui, ça n'est pas possible. » Alors il se baisse et vient placer sa tête tout contre celle de son ami. Le moment de tendresse est irréel. Les larmes montent. On lui dit : « Vous deux comme ça, que c'est beau ! » Il répond tout bas : « C'est mon grand frère. » Après une coupe de champagne qu'ils ont fini par obtenir, et une bonne dizaine de photos avec toute l'équipe, ils sortent bras dessus, bras dessous. Alain raccompagne Jean-Paul comme il était venu le chercher. La portière claque. Jean-Paul baisse la vitre électrique. « On s'appelle vite, hein, tu promets ? – Bien sûr, on se téléphone. » Jean-Paul sourit. La vitre remonte. Tandis que la voiture recule et s'éloigne, Alain pointe son index sur son ami puis contre sa poitrine, sans un mot, mais on devine ce que le geste signifie : « Toi et moi... » Et dans son regard qui se voile, on peut lire la suite : « C'est pour toujours. » ■



Champagne pour les deux monstres sacrés du cinéma français : 300 millions de spectateurs à eux deux.



ÉLODIE, URSULA, LAURA, CARLOS...

SON CARRÉ DE CŒUR

De la France joyeuse qu'il a tant aimée, Jean-Paul Belmondo vantait à peu près tout; notamment, ses jolies femmes. Reste son palmarès de séducteur international. Sur le tournage des «Tribulations d'un Chinois en Chine», en 1965, il rencontre Ursula Andress, la première des James Bond girls («James Bond 007 contre Dr No»), et la sirène de «L'idoled'Acapulco» avec Elvis Presley. Leur passion turbulente durera huit ans. Sur le tournage des «Mariés de l'an II», Jean-Paul rencontre la jeune Laura Antonelli. Il emmènera la belle Italienne dans son nid d'amour aux Caraïbes. Il passera près d'un septennat amoureux dans les bras de Carlos Sotto Mayor, mi-rockeuse, mi-chanteuse carioca. Revenue auprès de son «homme de Rio», titre d'une autobiographie aux accents d'amour-amitié, elle passera avec lui l'été 2020 sur la Côte d'Azur. Natty, danseuse parisienne – comme Élodie, sa première femme – lui donnera une fille: Stella, qu'il appelle «mon soleil».



**ÉLODIE,
DANSEUSE ÉTOILE,
LUI DONNERA
TROIS ENFANTS**

À l'été 1964, après le triomphe de « L'homme de Rio », Jean-Paul Belmondo laisse éclater son bonheur auprès de son « épouse-perle », Élodie.

Photo PATRICE HABANS

DANS LES ANNÉES 1960,
IL SAVOURE L'ESPRIT DE FAMILLE

*Dîner aux chandelles avec Élodie à la Farigoulette,
une villa qu'ils ont louée pour les vacances.
Sur la table, un bourgogne, un vin dans lequel l'acteur
a investi une partie de ses premiers cachets.*



Pause tendresse entre deux tournages, dans le deux-pièces familial près de Montparnasse, avec sa femme et sa deuxième fille, Florence, née le 3 juin 1960, sept ans après Patricia.



La famille Belmondo au grand complet en août 1964 : Jean-Paul et Élodie, avec leurs trois enfants, Patricia, 10 ans, avec les deux chiens de la maison, Florence, 4 ans, et le petit dernier, Paul, 15 mois.



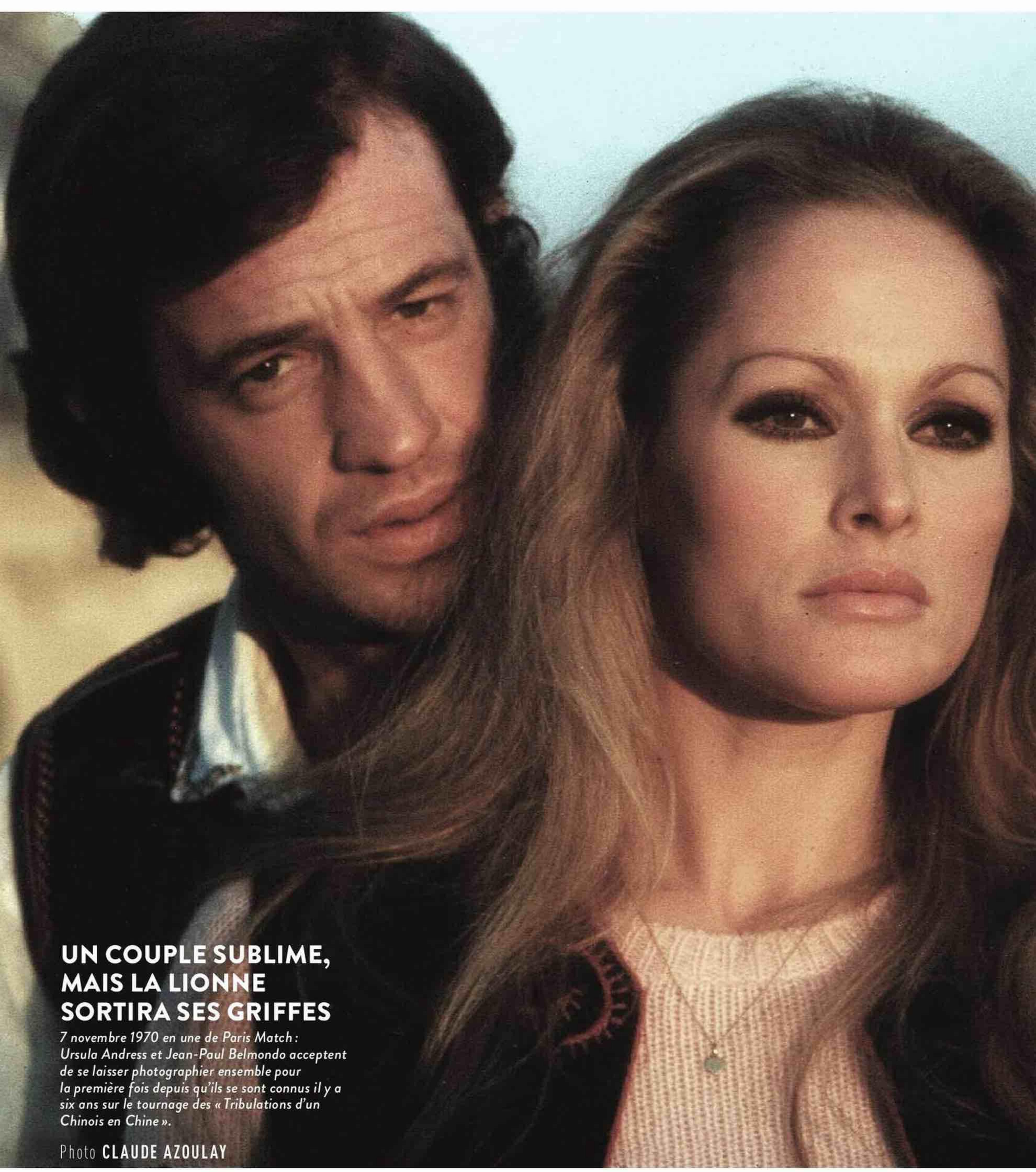
URSULA ANDRESS, LA JAMES BOND GIRL, SÉDUITE PAR L'AS DES AS

En Roumanie, l'actrice suisse s'improvise photographe de plateau des « Mariés de l'an II » de Jean-Paul Rappeneau. Dans ce film, le rôle de Pauline de Guérande est joué par une certaine... Laura Antonelli.

Photo CLAUDE AZOULAY







UN COUPLE SUBLIME, MAIS LA LIONNE SORTIRA SES GRIFFES

7 novembre 1970 en une de *Paris Match* : Ursula Andress et Jean-Paul Belmondo acceptent de se laisser photographier ensemble pour la première fois depuis qu'ils se sont connus il y a six ans sur le tournage des « Tribulations d'un Chinois en Chine ».

Photo CLAUDE AZOULAY



URSULA ANDRESS « On s'est aimés et bagarrés comme des fous »

Par PASCAL MEYNADIER

Ensemble, ils ont vécu huit ans d'amour et de folie. « Une belle histoire avec une tigresse très belle et très jalouse ! » a résumé le Magnifique. « La plus belle fille du monde » et l'ancien boxeur au nez cassé se sont rencontrés en janvier 1965 à Hongkong sur le tournage du film « Les tribulations d'un Chinois en Chine » de Philippe de Broca. Il l'a fait rire ; elle l'a envoûtée. « Je suis tombé amoureux là-bas en Asie », a-t-il constaté dans ses Mémoires, « Mille vies valent mieux qu'une ». En face de cette « âme soeur », une « femme divinement belle et drôle », il n'a pas eu le cœur de résister : « Ce n'est pas une passade, un besoin de nouveauté ou de conquête ; ce n'est pas non plus une trahison de ma femme, avec qui nous nous accordons bien. Même si je suis désolé de causer de la peine à nos trois enfants. » Quand l'amour vient, il emporte tout. « On était jeunes ! On vivait une époque folle s'est souvenu bien plus tard Belmondo, toujours dans Match. Ursula m'a fait découvrir Hollywood, rencontrer Frank Sinatra, Elvis Presley, Kirk Douglas... Je découvrais avec elle un monde de rêve. À cette époque, j'étais très possessif, jaloux... » La Suisse n'est pas en reste. La légende veut que lors d'une scène mémorable, l'actrice ait défenestré son amant qui s'en serait tiré par miracle...

C'est aux bras de la star suisse, rendue universellement célèbre grâce à son rôle dans « James Bond 007 contre Dr No » (1962), que Jean-Paul Belmondo avait croisé Pierre Dux, son ancien professeur au Conservatoire qui lui avait asséné une méchanceté inoubliable lors d'un cours : « Avec la gueule que tu as, jamais tu

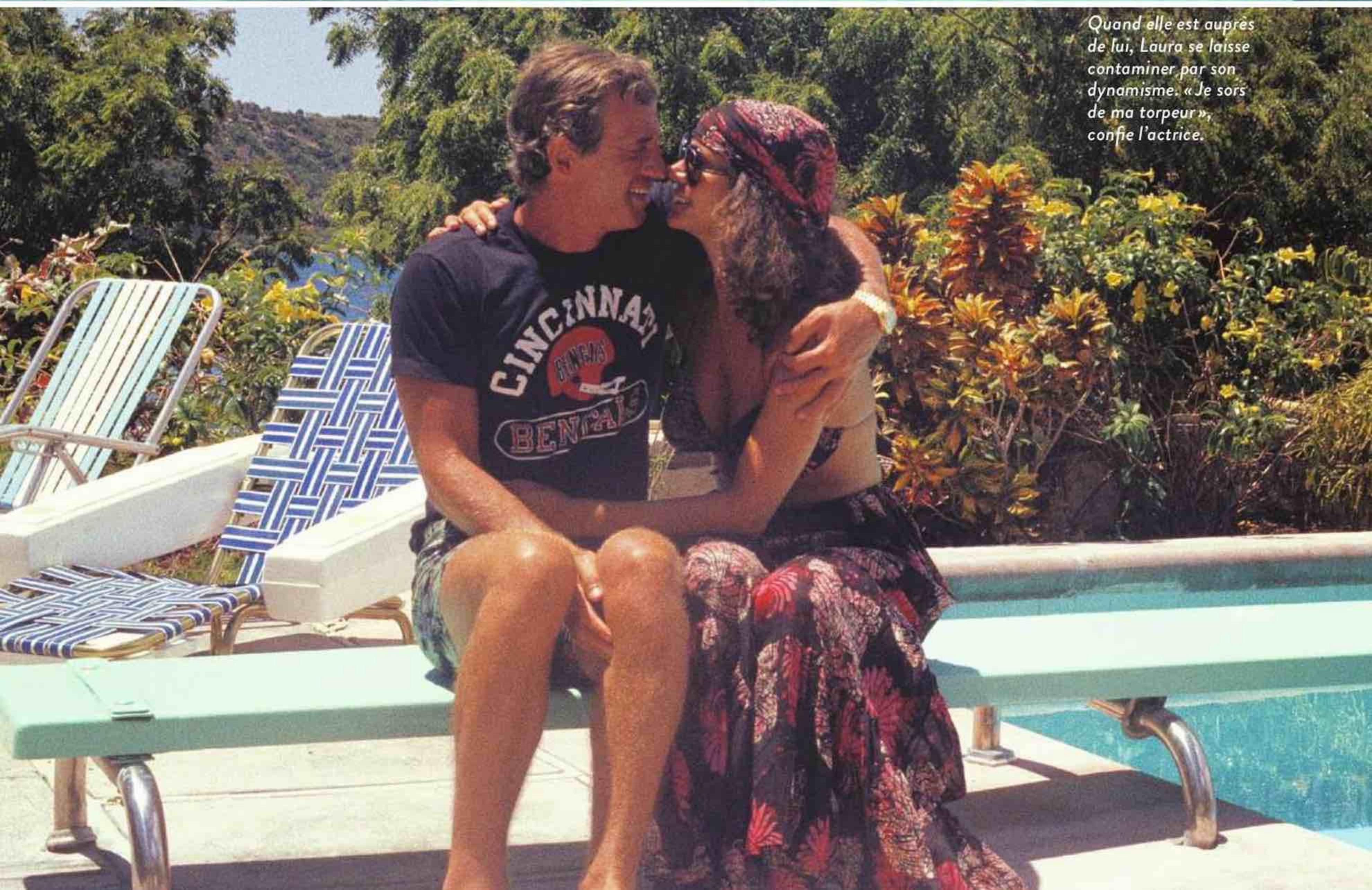
ne pourras tenir une jolie fille dans tes bras au cinéma. » Ce jour-là, sur les Champs-Élysées, il avait présenté, faussement humble, à son ancien professeur Ursula Andress : « On fait ce qu'on peut. » Selon Charles Gérard, l'ami de toujours, Dux s'était excusé avec beaucoup d'humilité, et lui avait même proposé de jouer « Les fourberies de Scapin » à la Comédie-Française, un rôle qu'il a refusé.

Les deux amoureux avaient trouvé une maison au bord de la Marne, sur l'île des Corbeaux, où ils étaient tranquilles. Pendant six ans, ils ont formé le couple le plus secret du monde. Pas de photos, pas d'indiscrétions, malgré les esclandres et les coups de tabac. En octobre 1970, le couple accepte de se laisser photographier, sous l'objectif amical de Claude Azoulay. Les lecteurs de Match découvrent la couverture ébahis : « Ursula-Belmondo, ça fait déjà six ans ! ».

Leur histoire était trop folle pour durer ? « Vivre avec Jean-Paul c'est comme vivre dans l'œil du cyclone », a tenté d'expliquer la James Bond girl. « On s'est aimés et bagarrés comme des fous, mais on a aussi beaucoup ri, » s'est-elle rappelé en 2005. Il grimpait le long des gouttières pour me rejoindre, arrivait à un rendez-vous debout sur le toit d'une Rolls. Un jour, il a même provoqué une inondation dans un hôtel pour que les pompiers défoncent la porte de ma chambre que, ce soir-là, je refusais d'ouvrir ! » Récemment encore, l'actrice n'en démordait pas : « Il n'y a plus d'hommes comme lui. Les vrais hommes, c'est comme les éléphants ou les tigres, une espèce en voie de disparition. Il faut les protéger ! Quand je vois les jeunes d'aujourd'hui, le nez collé sur leur smartphone, je suis effondrée. » ■



Bronzette, farniente et galipettes à Antigua, pendant les vacances de Pâques en 1980 : Jean-Paul Belmondo l'acrobate se fait mousser devant Laura Antonelli, Paul, son fils, et une amie.



Quand elle est auprès de lui, Laura se laisse contaminer par son dynamisme. « Je sors de ma torpeur », confie l'actrice.

EXCLUSIF. QUAND LAURA ANTONELLI ACCLAMAIT SES GUIGNOLADES AUX CARAÏBES

« Je suis Sagittaire, il est Bélier, deux signes de feu, impulsifs et passionnés, a expliqué la belle Italienne. Alors, quand nous nous enflammons, attention ! » L'embrasement eut lieu en 1972 sur le tournage du « Docteur Popaul » et durera huit ans.

ÉTÉ 2020, CARLOS SOTTO MAYOR EST SON DERNIER SOLEIL

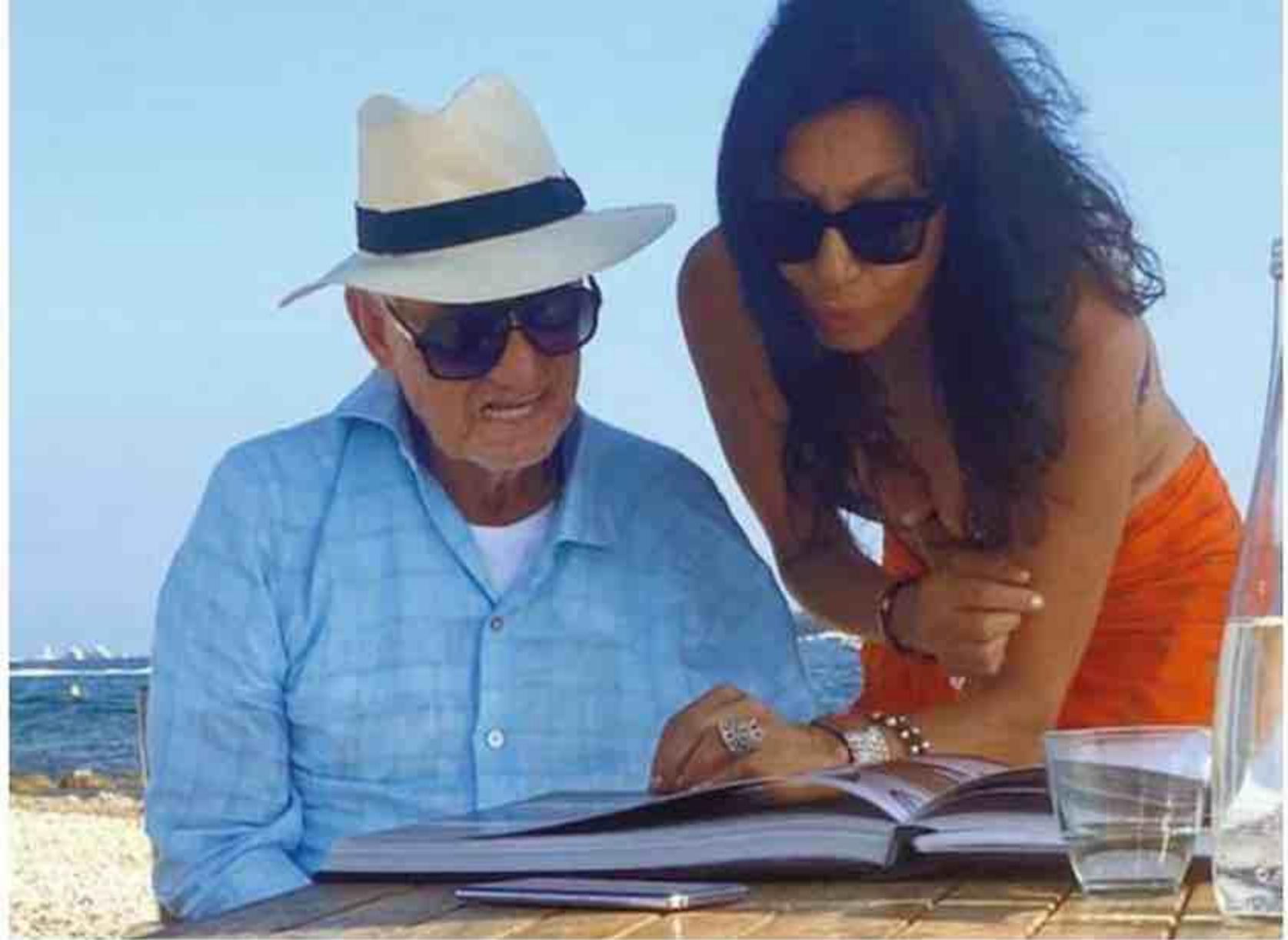
Les deux amants se sont retrouvés sous le soleil de la Côte d'Azur. Ils continuaient à s'appeler parfois, jusqu'à ce que Jean-Paul lui demande de le rejoindre en mars 2020. « Revivre notre histoire quarante plus tard était un cadeau ciel », explique la Brésilienne.



En juin 1986, à l'Atmosphère, club branché parisien, Carlos fête ses 25 ans. Jean-Paul en a alors 52. « Ce n'est pas un homme qui aime papillonner, dit-elle de lui. Lorsqu'il est bien avec une femme, il reste avec elle. »

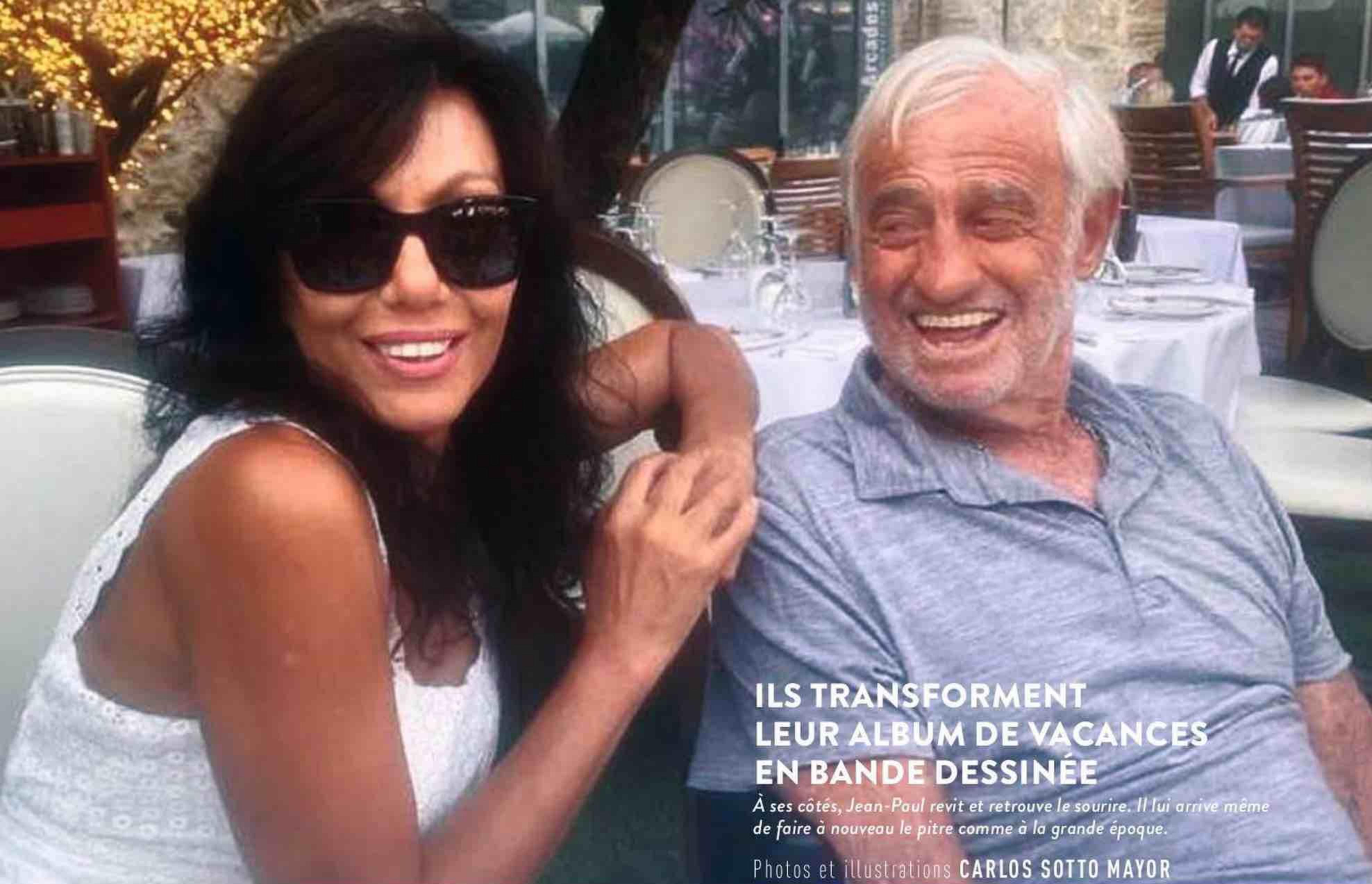






EXCLUSIF. Lors de l'été 2020, passé avec Jean-Paul, entre Cannes, le cap d'Antibes et Juan-les-Pins, Carlos Sotto Mayor l'aide à corriger ses troubles de la parole, à la manière d'une orthophoniste. Elle nourrit aussi deux projets : une autobiographie, déjà esquissée et, surtout, un « scrapbook », livre-album constitué de collages et de diverses innovations créatives. Penché sur un cahier de grand format, Jean-Paul s'y prête alors. Les photos le montrent souriant. En septembre, elle rentre au Portugal. Gilles Lhote l'aide à rédiger « Jean-Paul, mon homme de Rio » (éd. Flammarion). Elle nous confie, ci-dessous, le travail inspiré par ses photographies.





ILS TRANSFORMENT LEUR ALBUM DE VACANCES EN BANDE DESSINÉE

À ses côtés, Jean-Paul revit et retrouve le sourire. Il lui arrive même de faire à nouveau le pitre comme à la grande époque.

Photos et illustrations CARLOS SOTTO MAYOR



BRONZÉ, LA CASQUETTE À L'ENVERS, RAJEUNI DE DIX ANS, LE MAGNIFIQUE HURLE : «JE SUIS LE ROI!»

Par CARLOS SOTTO MAYOR

Fin juillet 2020, la presse s'emballe et s'interroge sur la nature exacte de nos relations. La grande question qui se pose reste évidemment : «Sont-ils amants ?» Une série de photos prises au Studio des Fragrances Galimard de Grasse alimente les rumeurs. Une tempête dans un verre d'eau alors que nous avons simplement décidé de créer notre parfum Marginal, en référence au film de Jacques Deray dans lequel Jean-Paul m'avait confié un rôle. Amusés, nous en avons rajouté...

Dans une Cadillac décapotable rouge conduite par Mike, son chauffeur, nous avons pris la route sur les traces des endroits mythiques de nos années folles. On the road again, la musique à fond, vers Juan-les-Pins, le cap d'Antibes, le légendaire hôtel Eden-Roc. Bronzé, la casquette à l'envers, rajeuni de dix ans, le Magnifique hurle : «Je suis le roi !

Nous dévalisons les boutiques : nouveaux chapeaux (Borsalino bien sûr), lunettes de soleil façon Steve McQueen (un acteur qu'il vénérait), et toute la palette des fringues cool de l'été. Nous faisons une étape sur le ponton du petit port de pêcheurs du cap d'Antibes pour une série de photos à l'ancienne : collés serrés et tout dans la tendresse. Je me souviendrai toujours de son rire et de ses yeux qui s'illuminaiennt quand je lui remémorais nos frasques – inénarrables – de l'époque où nous pouvions tout faire.

Il s'amusait enfin !

Pour mieux comprendre ce road movie «vintage», que j'ai baptisé «Le Magnifique sur la Riviera en Cadillac décapotable rouge», un flash-back est de rigueur...

Lorsque je rejoins Bébel dans sa villa de Cannes, je loge avec mes chats adorés dans un petit bungalow. Stella, la fille de Jean-Paul, et son amie avec qui j'ai voyagé en TGV ont rejoint la maison principale avec le reste de la famille. Le jour de mon arrivée, Jean-Paul, assis au soleil dans son fauteuil roulant, m'accueille d'un sonore :

— Hello, petite !

Dès le lendemain matin, avec le chant des cigales, nous reprenons les cours d'orthophonie. Notre première séance commence rituellement par l'inusable «Je suis le roi», avant de continuer avec les répliques cultes de ses plus grands films.

Cela l'amuse énormément de prononcer la célèbre phrase d'Anna Karina dans «Pierrot le fou» : «Qu'est-ce que je peux faire,

j'sais pas quoi faire.» Un exercice plus compliqué qu'il n'y paraît duquel il se sort très bien. Le but étant de progresser en récitant des phrases de plus en plus longues, nous attaquons «À bout de souffle» : «Si vous n'aimez pas la mer, si vous n'aimez pas la montagne, si vous n'aimez pas la ville, allez vous faire foutre.» Au hit-parade des citations, «Allez vous faire foutre» devient aussi populaire que «Je suis le roi». Pour le fun, je lui propose : «Je suis le roi, allez vous faire foutre», phrase qu'il adopte sur-le-champ.

Comme à Paris pendant le confinement, je fais marcher Jean-Paul matin et soir à la fraîche. Je bouscule aussi le protocole en lui faisant profiter de la piscine. Toujours vif, dupe de rien, il capte et analyse chaque scène, chaque comportement, chaque phrase. Pour lui faire revivre le temps de sa splendeur, je lui soumets l'idée de réaliser un «scrapbook», une sorte d'album photo agrémenté de collages, de dessins, de bonnes adresses, de recettes de plats et de cocktails. Le concept lui plaît et nous travaillons sur le sommaire.

Je réalise chaque jour de nouvelles photos et de nouveaux petits films pour notre projet, qui évolue dans le bon sens. Pourquoi ne pas imaginer un concept book, en y incluant un parfum personnalisé dont nous choisirions ensemble les différentes notes et essences ? Après tout, Grasse, la capitale mondiale des fragrances, n'est qu'à deux pas ! La clope au bec, la chanson de Boris Bergman ayant agréablement surpris Jean-Paul, nous pensons également y inclure de la musique...

«Il devient l'homme de Rio
Pas fini d'ouvrir le rideau
Il sait qu'on l'attend en coulisse
Le marginal et sa complice
Me fait rêver l' prince de l'esbroufe
Je suis toujours à bout de souffle.»

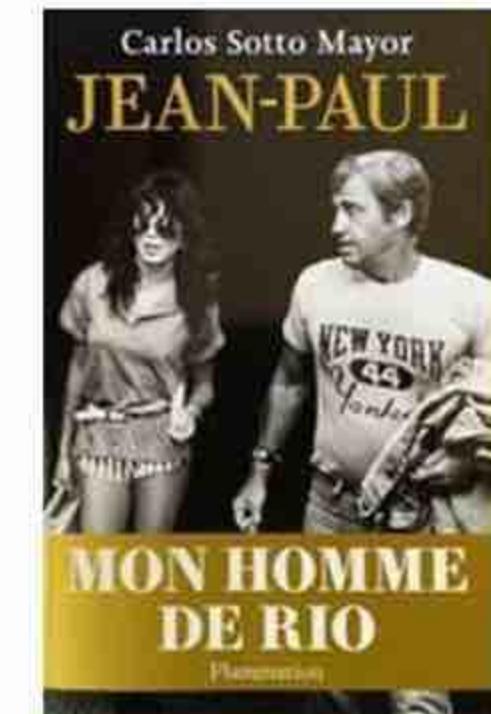
Au bout de deux semaines, la transformation physique de Jean-Paul est saisissante. Il a retrouvé cette «bonne tronche» (comme il dit) de tendre voyou qui n'en a «rien à battre» (encore ses mots). Après quelques semaines de vacances, Alain et Paul rentrent à Paris, nous laissant seuls dans la villa.

Quand les chats ne sont pas là, les souris dansent... et c'est ce que nous avons fait. Les souvenirs lumineux de ces vacances s'enchaînent, l'un des plus émouvants restant l'arrivée à la villa de Victor.



Carlos et Jean-Paul,
dans une Cadillac
rouge décapotable.
« On s'amusait
comme des
gamins », se
souvient-elle.

* Extraits de
« Jean-Paul, mon
homme de Rio », de
Carlos Sotto Mayor,
(éd. Flammarion).



L'osmose entre le patriarche et son petit-fils, qui a choisi de faire le même métier que lui, est palpable. Victor Belmondo a le charme, le visage et la gentillesse de son grand-père. Je me souviens aussi de ce dîner déjanté avec Kody, le comédien belge qui imite Jean-Paul à la perfection. Je revois Antoine Duléry courant nu autour de la piscine, comme un gamin de 10 ans, pour amuser son pote.

Un soir, nous avions regardé ensemble la dernière interview de Jean Gabin et j'ai réussi quelques jours après à lui trouver des lunettes identiques à celles que portait le Pacha. Jean-Paul était ravi. Jour après jour, nous retrouvions nos fous rires et parfois nos crises de jalouse des années 1980. Transporté dans le temps, mon Magnifique devenait de plus en plus beau et drôle.

Pour nous balader confortablement, nous comprenons vite que la petite voiture de location n'est pas pratique pour ranger le fauteuil de Jean-Paul, nous décidons de voir plus grand et surtout plus confortable. Nos recherches nous font rencontrer Mike, un ex-policier fan depuis toujours de Bébel. Ce personnage « bigger than life », propose ses services avec la perle de sa vie, une rutilante Cadillac décapotable rouge. Une aubaine...

C'est ce jour-là que nous est venue l'idée du road movie !

Notre belle balade a démarré par le fameux Studio des Fragrances Galimard, où la presse nous a malheureusement repérés. Cette Cadillac décapotable rouge et le ronflement inimitable de son moteur V8 ont eu un effet « booster » sur Jean-Paul. Au fil de nos promenades, il retrouvait sa superbe nonchalance des années « chrome ». Il ne manquait plus au rebelle que cette clope au bec, qui resterait éternellement sa marque de fabrique...

– Je suis le roi, allez vous faire foutre !

Nous dînions chaque soir dans un restaurant différent. Invariablement, les gens venaient lui prouver leur amour. Pas une seule fois il n'a refusé un selfie ou un autographe.

Souriant, humble, disponible.

La meilleure anecdote reste celle avec Esther et John, un couple d'admirateurs hollandais. La scène se passe au restaurant Le Caveau. À la fin du dîner, Jean-Paul, un peu éméché, déclame : « Je suis le roi », provoquant l'hilarité générale. Un couple s'approche pour faire une

photo. Le courant passe. Bébel leur propose de prendre un verre avec nous, et commence un numéro débridé qui culmine avec l'imitation des personnages de « La cage aux folles ». Les clients lui font une standing ovation. Quel bonheur de le voir recommencer ses pitreries.

Notre dolce vita se poursuit avec des escapades en Italie, à Alassio où nous dînons sous la pleine lune, et des balades dans le vieux village de Mougins que Jean-Paul adore.

Le dernier jour des vacances, quand il a fallu rendre les clés de la villa, Jean-Paul m'a dit :

– Petite, je suis trop bien ici, je ne veux pas rentrer à Paris !

Avec l'autorisation de la famille, j'ai réservé deux chambres au Martinez, l'hôtel préféré de Jean-Paul. La Cadillac rouge décapotable, le Martinez : le Magnifique était de retour dans toute sa splendeur.

À chaque coucher du soleil, nous partions pour de longues promenades le long de la Croisette où ses innombrables admirateurs l'applaudissaient. Les larmes aux yeux, il absorbait tout cet amour, cette formidable énergie.

Je conserverai cette image de lui à jamais.

Celle de son dernier été...

Au revoir mon amour, que les anges t'accompagnent dans ton voyage éternel. Je garde ton sourire et nos souvenirs forts et tendres. Tu m'as tant appris. Aujourd'hui, j'ai la saudade, comme le dit ce mot portugais dont la signification est proche de celle du blues américain. Un état d'âme très particulier que chantait Cesaria Evora. L'écrivain Jim Harrison a su décrire ce que je ressens : « Une personne, un lieu ou un sentiment irrémédiablement perdu ; une ombre intime qui vous accompagne partout et qui peut à tout moment vous déchirer le cœur. »

Oui, j'ai le manque de toi, du saltimbanque toujours en quête d'un nouveau défi délirant. J'entends encore tes mots : « Petite, si tu ne fais pas de folies dans la vie, tu n'avances pas. Il faut surtout, surtout s'amuser, jouer. » Malgré les alertes, je refusais de croire à la fatalité, misant sur ton exceptionnelle force naturelle et cet instinct de vie qui t'animait.

Je te pensais immortel...

Ma vie va être bien triste sans toi, mon homme de Rio !*



LE BATTANT

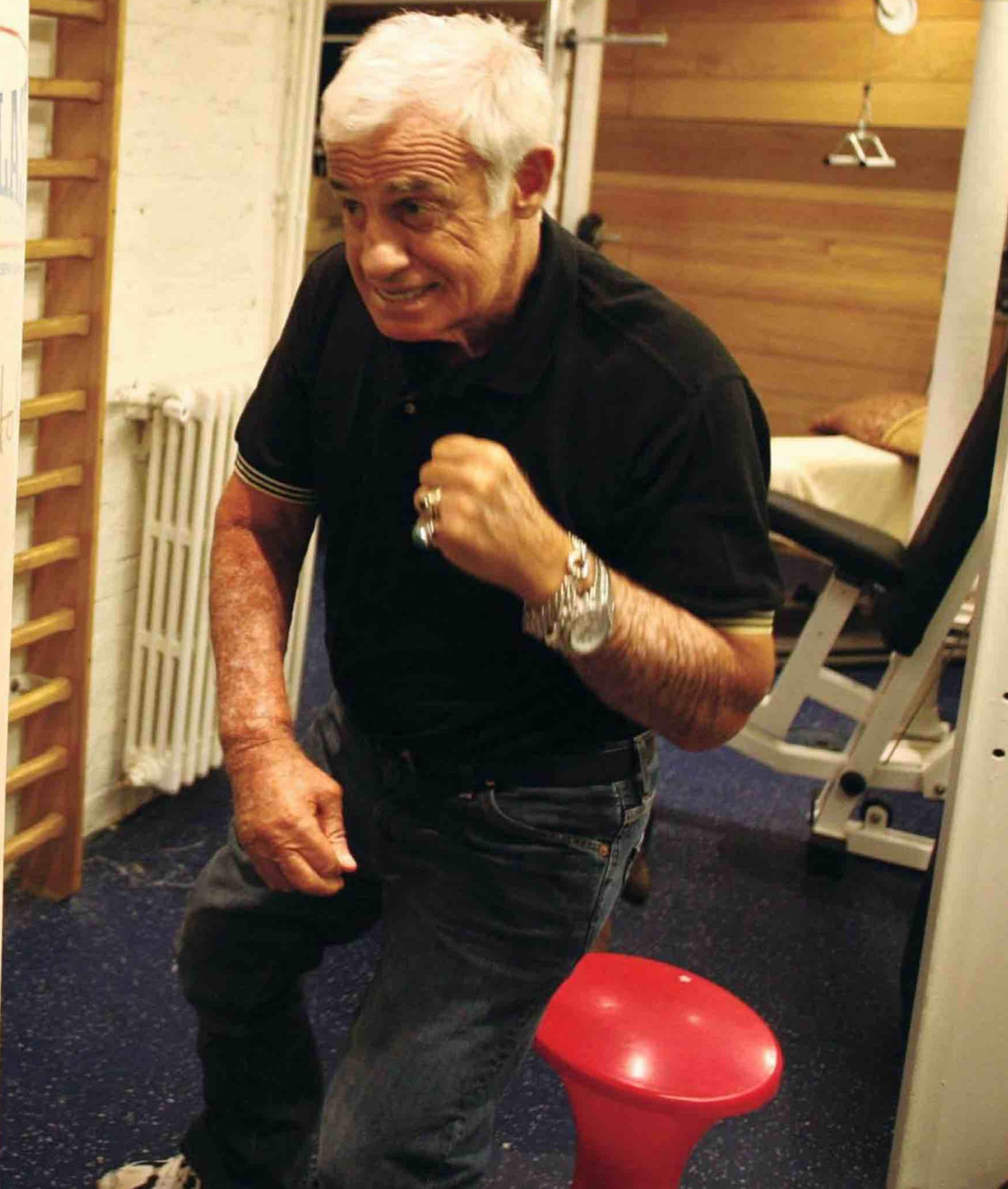
Le sport pour lui, c'était vital. C'était aussi sa vie. Boxeur, gardien de but d'un club aimablement baptisé «Les polymusclés», tennisman amateur, voire culturiste (sans excès), Jean-Paul Belmondo entretenait sa forme et sa force, même quand la maladie le diminua.

C'est en croisant les gants, à l'Avia Club, porte Saint-Martin, qu'il écopa d'une fracture du nez et qu'il rencontra Charles Gérard, autre familier du noble art, dont il fit son meilleur ami «à la vie, à la mort» comme le psalmodie une comptine enfantine. Au bout de son existence, le battant faisait encore des gammes pour corriger ses difficultés à parler. Comme dans une salle de sport, il répétait les mots, s'entraînait, répétait, s'entraînait... Sans relâche.

NE RIEN LÂCHER, JAMAIS, MÊME DIMINUÉ

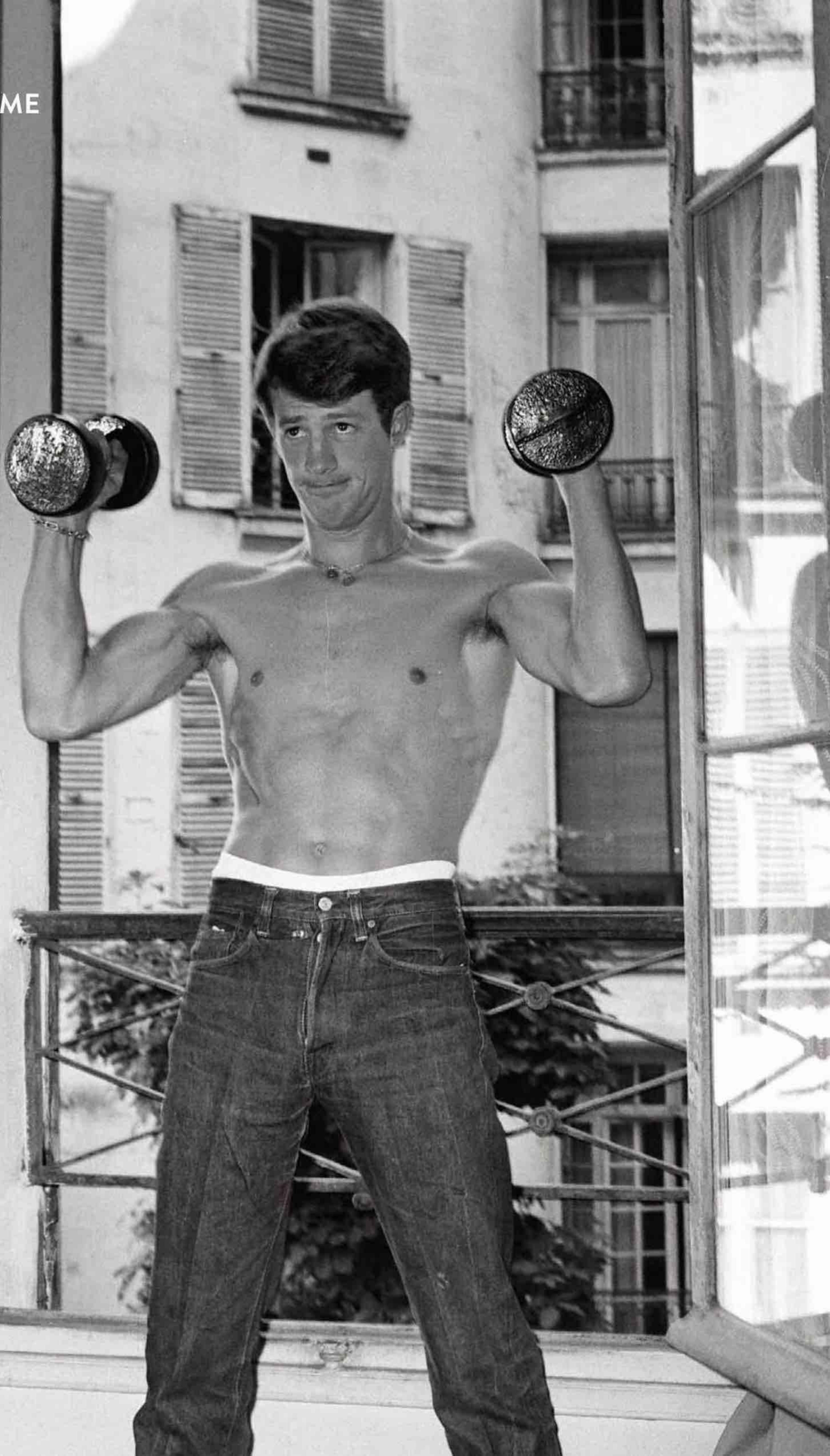
Après une fracture du col du fémur, chez lui, en 2006,
l'acteur s'exerce sur le sac que lui a dédicacé
l'ancien champion du monde de boxe des poids lourds,
l'Américain Evander Holyfield.

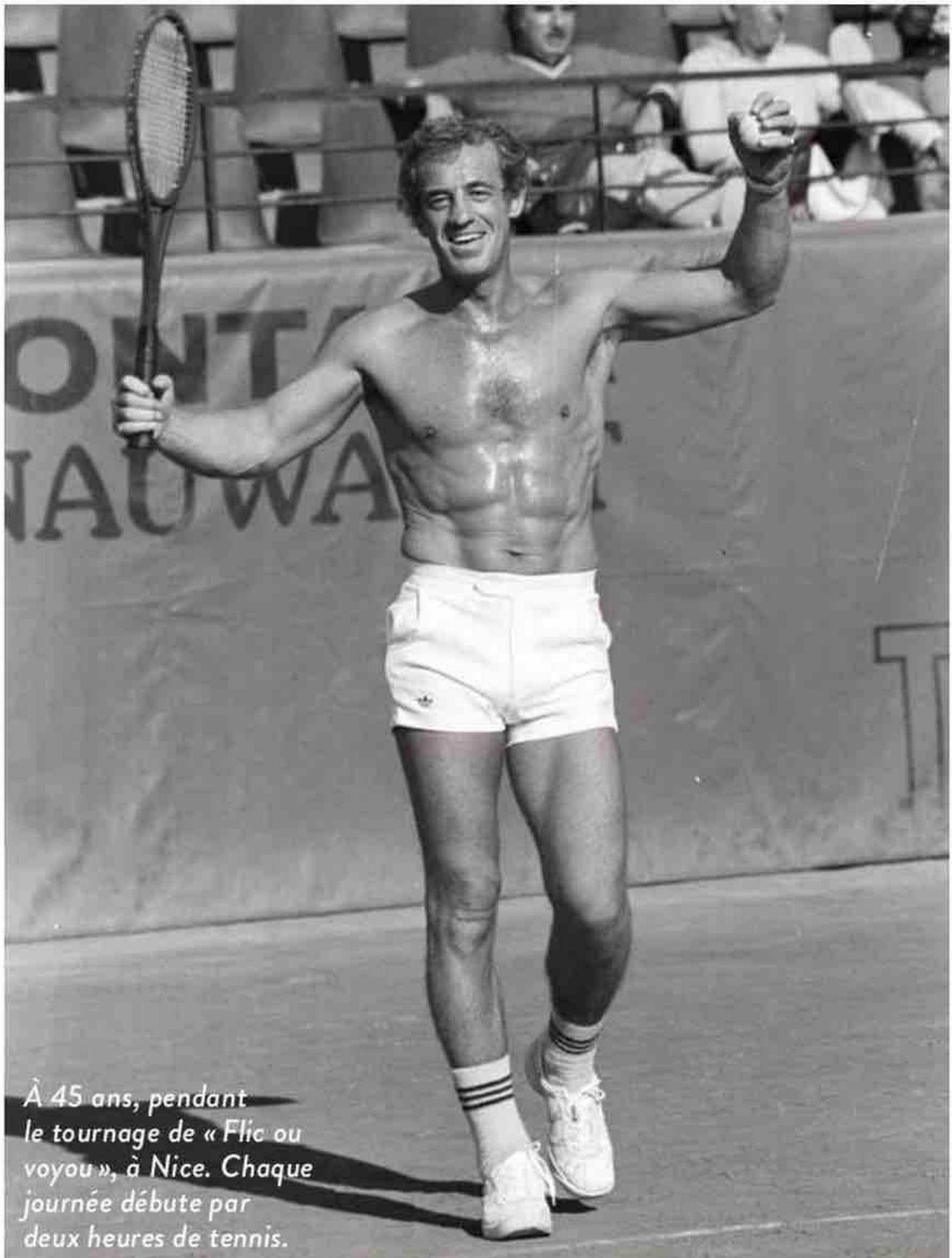
Photo CHRISTIAN BRINCOURT



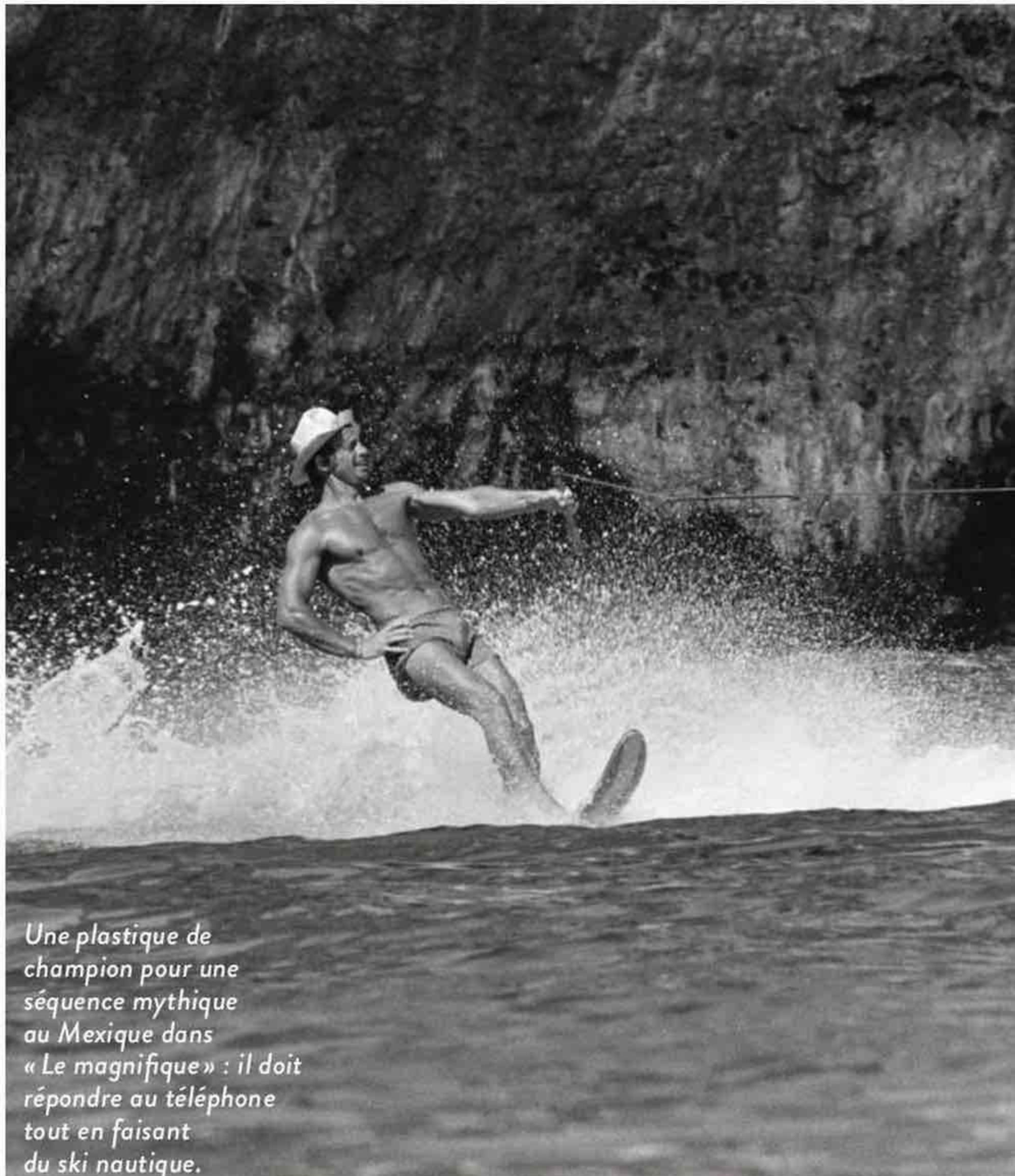
IL ENTRETIENT SON CORPS COMME UN CHAMPION TOUT-TERRAIN

En 1959, la seule discipline qu'il s'impose c'est celle du sport. À la télé, il joue d'Artagnan.

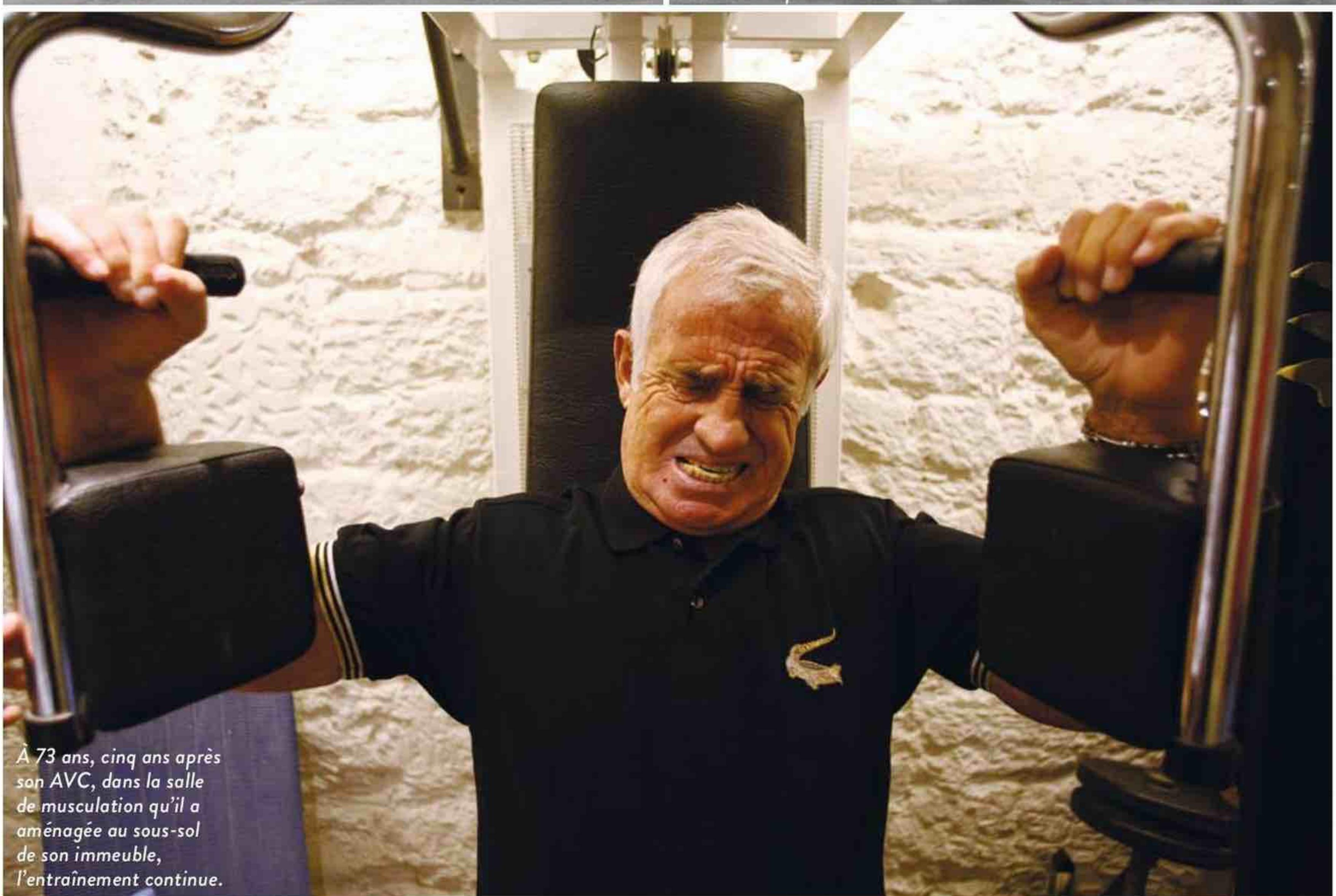




À 45 ans, pendant le tournage de « Flic ou voyou », à Nice. Chaque journée débute par deux heures de tennis.



Une plastique de champion pour une séquence mythique au Mexique dans « Le magnifique » : il doit répondre au téléphone tout en faisant du ski nautique.



À 73 ans, cinq ans après son AVC, dans la salle de musculation qu'il a aménagée au sous-sol de son immeuble, l'entraînement continue.



Dans la capitale désertée,
en juillet 1959 : Jean-Paul
Belmondo, dans son rôle préféré,
le casse-cou de Paris.

EN JANVIER 2021, JEAN-PAUL BELMONDO REPRENAIT SES TRADITIONNELLES PROMENADES PARISIENNES SUSPENDUES PAR LE CONFINEMENT. SOUS LA CONDUITE DE PHILIPPE, SON FIDÈLE CHAUFFEUR-SECRÉTAIRE, J'AI EU LE PRIVILÈGE DE PARTICIPER À CES LONGUES ÉCHAPPÉES CITADINES. POUR JEAN-PAUL, C'ÉTAIT, À CHAQUE FOIS, UN BONHEUR...

« ADIEU, MON PARIS ! »

LE DERNIER TOUR DE PISTE, L'ULTIME TRIBULATION

Par CHRISTIAN BRINCOURT

Le tableau: trois amis au terme d'un déjeuner haut en couleur, entre-coupé de limoncello, de fous rires et de propos plus ou moins sérieux, et nous voilà, à peine avalé un quatrième café, lancés à la rencontre d'un passé encore si proche.

La Brasserie Lipp, où Jean-Paul avait sa table à l'année, a été un de nos camps de base avancés. Jusqu'au bout, son intérêt pour Saint-Germain-des-Prés et le Quartier latin est resté très vif. Ces endroits emblématiques ont profondément marqué son adolescence et, plus tard, ses frasques de jeune homme.

Lorsque la grosse berline remonte la rue Saint-Benoît, passe devant le bar Le Montana, le Club Saint-Germain aujourd'hui disparu, mille images illuminent nos souvenirs. Plus loin, c'est déjà Le Tabou où se produisait Élodie, merveilleuse danseuse de be-bop, qui deviendra l'épouse de Jean-Paul et la mère de trois de ses enfants, là où officiaient Claude Luther et sa clarinette.

D'un coup de volant nous laissons Le Flore et sa terrasse derrière nous. Le silence s'installe: Jean-Paul cherche au fond de sa mémoire ceux qui ont tant compté dans sa jeunesse. Ils s'appelaient Jean Rochefort, Jean-Pierre Marielle, Bruno Cremer, Claude Rich... Élèves au Conservatoire, ils ont tous évolué dans ce quartier. Un peu plus haut, il revoit Guy Bedos arpantant le boulevard Saint-Germain, Claude Brasseur, Michel Beaune, « Pilou » Vernier. « Nous avions 20 ans et nous mangions la vie à pleines dents », savoure Jean-Paul, tout en caressant Chipie, sa chienne blottie contre lui. La ber-

line avance doucement dans la rue des Saints-Pères.

Le circuit de ces balades parisiennes était immuable: des quais du Louvre à la Concorde, jusqu'à la montée vers le Sacré-Cœur et ses marches qui dominent Paris. Assis devant, près de Philippe, Jean-Paul répondait par un sourire, un mot chaleureux, un geste amical aux quidams, aux livreurs de pizzas, aux titis, à la bourgeoise stupéfaite à son volant qui découvrait la figure cabossée de son héros. Tous subjugués de voir « leur » Belmondo, si proche.

Ces longues randonnées au cœur de la cité ont réservé à Jean-Paul bien des surprises liées au passé. Ainsi à l'approche de la porte Saint-Martin, après une exploration minutieuse des lieux, nous eûmes la chance de redécouvrir l'immeuble de l'Avia Club, ce temple du noble art qui se

Sur le boulevard Saint-Germain, à la Brasserie Lipp, le rituel du petit café, à sa table réservée.



cache au coin d'une impasse face à la sortie du théâtre de la Renaissance. Charles Gérard dit Charlot et Jean-Paul, il y a soixante ans. Bouleversés de revoir le ring de leur adolescence, ils se remémoraient, en experts et complices, l'autorité de Pierre Dupain, l'entraîneur phare de la salle de sport. La dernière fois qu'ils y posèrent le pas, ils affichaient plus de 80 ans au compteur... Chaque détail leur apparaît, suscitant des vagues d'émotion. Ici, le vieux poêle brinquebalant, au premier étage, là, des sacs de sable pendus, cible des coups donnés avec fureur... Jean-Paul s'entraînait avec Maurice Auzel, futur champion de France qui deviendra sa doublure lumière et fit l'acteur dans plusieurs de ses films. De son côté, Charlot, pointant l'index, aimait répéter, non sans admiration, que Jean-Paul disputa neuf combats amateurs en poids welters. A son palmarès: quatre victoires, trois défaites et un match nul. Belmondo arrêtera la boxe en septembre 1950 avec un ultime combat à Pantin contre un certain Ben Yaya.

Cette plongée dans leur fureur de vivre, remonte au printemps 2013. Je les revois encore, humer l'odeur de cette salle, et poser pour deux jeunes boxeurs débutants; un simple selfie.

« Pour devenir champion, leur dira Jean-Paul, il faut mourir de faim. On n'a jamais vu un mec devenir un grand boxeur s'il n'a pas eu faim.» Sacro-saint précepte des vieux sages du noble art.

Très émus d'avoir retrouvé le théâtre de leurs combats d'antan, Jean-Paul et Charlot n'auront plus qu'un sujet de discussion au retour: la boxe. Belmondo revit alors sa nuit du 21 septembre *Suite p. 84*



À l'Avia Club, porte de Saint-Martin. D'abord poids léger, puis poids welter, Belmondo a disputé 30 combats. « La boxe m'a appris la gagne et la persévérance. »

1948 où Marcel Cerdan le « bombardier marocain » battit Tony Zale au Roosevelt Stadium, dans le New Jersey, sous les yeux d'Edith Piaf. Ils étaient au zénith de leur hymne à l'amour. « J'avais 15 ans, la télévision n'existe pas. J'ai passé la nuit à écouter la retransmission du match à la radio. Au micro : Pierre Crenesse [il imite sa voix métallique]. À 4 heures du matin, s'emballe Jean-Paul, je m'entends encore hurler et bondir de joie au onzième round : Cerdan est sacré champion du monde ! Quel crocheton du gauche ! » Tout en roulant, nous écoutons, silencieux et fascinés l'inoubliable coup au cœur de l'ado ébloui... pour la vie.

DEVANT L'ÉLYSÉE « DE GAULLE M'AVAIT DIT : “J'ADMIRE VOTRE PÈRE” »

Quelque soixante ans plus tard, après un arrêt à la Brasserie Lipp, nous arpentons le Quartier latin, théâtre des 20 ans de Jean-Paul. En remontant le boulevard Saint-Germain, il s'exclame : « Ce que nous avons pu rire dans ce coin... Tu ne peux pas imaginer les conneries en rafales. Pour faire marrer les copains du Conservatoire, nous n'avions aucune limite. Avec Cremer et Marielle, sous l'œil allumé de Mario David, nous nous lancions dans de fausses bagarres en pleine rue, au milieu de la cir-

culation. Cremer me sautait dessus en vociférant : « Salaud, tu m'as pris ma femme. » Victime d'un faux coup de poing, je tombais à terre, pour mieux me relever d'une pirouette et me défendre avec l'aide de Marielle... Bagarre entièrement bidonnée sous les yeux stupéfaits des passants. De l'autre côté de l'avenue, Vernier, Rochefort, Brasseur et les autres, hurlant de rire, saluaient nos performances ! Nous n'hésitions pas non plus à finir les verres des clients à la terrasse des Deux Magots ou du Flore... Tête desdits clients ! Nous avions 20 ans, nous étions fous. Et heureux. »

En passant devant l'Élysée, Jean-Paul se remémore sa rencontre avec le général de Gaulle en 1967 : « J'ai toujours été profondément français. Cet entretien avec l'homme du 18 Juin restera pour moi une date inoubliable. Comme d'autres artistes et écrivains, j'avais été convié à l'Élysée. Entre autres personnalités, je revois l'élegante silhouette de Romain Gary. J'entends aussi la voix du général me confiant avec conviction : « Croyez, monsieur, que j'ai beaucoup d'admiration pour votre père, le grand sculpteur. Et pour vous, ça commence. » J'avais déjà tourné quinze films ! »

Un demi-siècle plus tard, Jean-Paul sera élevé à la dignité de grand officier de la Légion d'honneur, dans ce même palais de la République. C'était le 8 novembre 2019. Et c'était par Emmanuel Macron.

Au cours de nos déambulations très

imagées, car les souvenirs se bousculaient, j'ai souvent entendu Jean-Paul parler de son père avec admiration. Ainsi, longeant le musée du Louvre, il nous dit : « Je me rappelle les mots de mon père répondant à ma question, sans doute saugrenue pour lui : « Pourquoi te rends-tu au Louvre chaque semaine ? – Mais pour apprendre, mon fils. » »

Les rues de Paris se succèdent. Nous stoppons devant le Théâtre Marigny. C'est ici, pour son retour sur les planches, que Jean-Paul connut ses plus grands triomphes. Avec « Kean », la pièce d'Alexandre Dumas, placée sous la direction de Robert Hossein, il renoua avec le théâtre vingt-six ans après le cinéma.

« Ce n'était pas joué d'avance, convient-il. Le soir de la première [le 7 février 1987], vers 18 heures, un vent de panique, incontrôlable m'a envahi. Je me répétais : « Tu es complètement fou. Tu ne pourras jamais jouer Kean. Sauve-toi. » J'ai sauté dans ma Ferrari... Comme un cinglé, j'ai roulé à 200 kilomètres à l'heure sur l'autoroute de l'Ouest. En un mot, je fuyais tout : la pièce, le public qui m'attendait, ma famille au complet... En parlant à voix haute tout seul, j'ai toutefois réussi à me calmer : « Non, tu ne peux pas leur faire cela. » J'ai fait demi-tour en catastrophe, et signé un retour in extremis au théâtre. Paulette, ma fidèle habilleuse, était verte d'inquiétude. À 21 heures, le rideau se levait et mon trac s'envolait. À l'aide d'une corde,

je sautais du premier balcon pour donner ma première réplique. J'étais redevenu acteur. J'étais devenu Kean. Des années plus tard, revivant ce souvenir étrange, j'écrirai dans mes Mémoires que le fantôme de Pierre Brasseur et celui de Mounet-Sully, mes prestigieux prédecesseurs dans ce rôle, avaient dû veiller sur moi. Je pense que le souvenir de mon père, récemment disparu, a été plus déterminant petit. Après ce triomphe, ma mère m'a offert un bijou en or avec cette phrase gravée tirée de la pièce : "Monsieur, moi je ne descends de personne, je monte" ... Nous avions prévu 200 représentations, nous en ferons 300. Pour la dernière, le 3 janvier 1988, la salle debout chanta : "Ce n'est qu'un au revoir." Un moment mémorable.»

Dès lors, véritable machine à remonter le fil d'une carrière d'exception, Jean-Paul se montre intarissable. Oubliées, ou presque, ses difficultés d'élocution, qui assombriront ses dernières saisons. Sa volonté les transcende.

« Deux ans plus tard, reprend-t-il, toujours sous la direction de Robert Hossein, j'endossais le rôle-titre de "Cyrano de Bergerac", le chef-d'œuvre de Rostand. Imagine un peu : 1700 vers à apprendre par cœur et à déclamer chaque soir. Un pari immense. Nous étions quarante-deux sur scène, dont mes deux amis du Conservatoire, Pilou Vernier et Michel Beaune. Charly, le maquilleur, m'avait fabriqué un nez de onze grammes qui nécessitait une heure de pose avant chaque représentation. J'ai joué Cyrano dans le monde entier. Tout est parti de ce théâtre, là, devant nous. »

RUE CAMPAGNE-PREMIÈRE IL RÉPÈTE LE DERNIER MOT D'« À BOUT DE SOUFFLE »: « DÉGUEULASSE »

Au détour de nos périples motorisés, d'autres lieux sautent à la mémoire de Jean-Paul. Près de la place Clichy, il s'agit en évoquant la salle de jeux Le Multicolore qui évoque des séquences clés du « Marginal ». Plus loin, nous voici déjà rue Campagne-Première. Et quelle rue ! C'est là qu'il s'écroulait, abattu par la police, sous les yeux de Jean Seberg dans le dernier plan d'« À bout de souffle », le film emblématique de la nouvelle vague, signé Jean-Luc Godard et pastiche iconoclaste du film noir hollywoodien. C'est là, gisant sur le trottoir qu'il prononce le dernier mot devenu culte : « Dégueulasse... » Pour nous, il s'amuse à le répéter.

Nous passons bientôt devant les tours de Beaugrenelle. Jean-Paul s'amuse alors

à nous décrire la célèbre scène héliportée de « Peur sur la ville » : « Le GIGN avait prêté son Alouette III. Et c'est moi, au bout du câble, qui avais la caméra à la main pour conduire les raccords des prises de vue au moment de l'attaque finale, quand je neutralise Minos, le tueur de femmes. Ce tournage fut compliqué. La tour devait être déserte. Il est interdit de survoler Paris. L'autorisation n'était pas gagnée. »

STATION BIR-HAKEIM « C'EST LÀ QUE J'AI FAILLI M'ÉCLATER LE CRÂNE »

Enfin, nous atteignons le pont de Grenelle et son métro aérien. Je capte le regard de Jean-Paul, presque un arrêt sur image. Cette scène où Belmondo court sur le toit du métro en marche est devenue une référence de l'art des cascades. « Nous étions en 1975. Après plusieurs essais à petite vitesse où j'étais courbé sur le toit du wagon, la décision fut prise par Verneuil d'augmenter l'allure à 70 km/heure. Nous n'avions droit qu'à une prise. Le vent était notre principal ennemi. L'opération était très risquée. À gauche et à droite, il y avait un vide de 100 mètres au-dessus de la Seine. À l'arrivée vers le tunnel de la station Bir-Hakeim, je devais me jeter à plat ventre ; j'ai bien failli m'éclater le crâne ! Mon bras droit a heurté la ferraille et je me suis sérieusement blessé, sans conséquences graves, heureusement. Le conducteur du métro qui maîtrisait le convoi a accouru vers moi pour me féliciter. Il m'a dit : "Bravo ! Même pour 100 briques je n'aurais jamais fait un truc pareil." Je lui ai répondu : "Moi non plus !" »

Dans le rétroviseur de la berline, il m'arrivait de jeter un coup d'œil sur les deux amis, Jean-Paul et Charlot, côté à côté. Leur longue complicité était palpable. Ils ont tout partagé : les vacances, les films, les coups durs et les fous rires... La mauvaise foi légendaire de Charlot faisait partie de leur amitié. Ils parlaient de tout : foot, actualité... mais jamais politique. Ils multipliaient les gags et partaient dans de grands éclats de rire. La disparition de Charles Gérard, le 19 septembre 2019, laissera un vide insoutenable dans la vie de Jean-Paul. Il était son meilleur ami.

À l'issue de nos tribulations dans Paris, même depuis la disparition de Charlot, la journée se terminait parfois à Boulogne-Billancourt. Là se trouve le musée Paul-Belmondo créé par Jean-Paul avec Alain, son frère, et Muriel, sa sœur, hommage à leur père. Très souvent, j'ai vu Belmondo descendre de voiture pour aller, spontanément, saluer des visiteurs ; un jour, d'anciens

navigants d'Air France, notamment les équipages du Concorde, un autre des bénévoles de l'association Agir, une organisation de retraités attachés à la transmission du savoir auprès de la jeunesse. Ces groupes de 20 à 30 personnes buvaient les paroles de Jean-Paul. Pour eux, il se lançait volontiers dans de généreuses explications autour du travail et de l'œuvre de son père. Il avait à cœur de leur présenter l'atelier de ce dernier, impeccablement reconstitué. Des moments intenses.

À l'issue de nos escapades, nous prenions la direction du bois de Boulogne. Le but : faire courir Chipie, la chienne que lui avait offerte Brigitte Bardot. Dans ces circonstances privilégiées, je l'écoutais me parler des grands anciens : Michel Simon, qu'il savait imiter à la perfection, Robert Le Vigan, Pierre Brasseur et surtout Jules Berry, qui restera pour lui un exemple du jeu d'acteur. Il aimait aussi parler de Gabin qu'il avait découvert adolescent dans « Pépé le Moko » et dont il deviendra l'indissociable partenaire dans « Un singe en hiver », la comédie dramatique d'Henri Verneuil, adaptée du fantasque roman d'Antoine Blondin. Ah, ce duo a cappella sur la fameuse chanson « Nuits de Chine » et le feu d'artifice dantesque sur la plage normande !

Au cours de nos promenades sous les frondaisons du bois, nous évoquerons le père Tritz, jésuite français de Manille qui apporta l'éducation à 75 000 enfants des rues. Jean-Paul avait été bouleversé par le reportage que je lui avais consacré, réalisé pour TF1. Spontanément, il avait adressé un chèque conséquent au prêtre des Philippines. Grâce à cette générosité restée inconnue des médias, il existe aujourd'hui trois écoles à Manille, nommées « Belmondo School ».

Chapeau l'artiste ! ■

Avec Christian Brincourt, ancien grand reporter à TF1, une amitié de vingt ans.





SON CLAN

Le statut de patriarche le réjouissait. « Réunir une si belle famille me comble », confiait-il. De la rue des Saints-Pères, à Paris, de la Côte d'Azur à l'île d'Antigua, son repaire

caraïbe, il accueillait les siens et faisait table d'hôte. Longtemps, Luana, épouse de Paul et cuisinière modèle, concoctait les plats de pâtes aux mille saveurs, dont chacun raffolait. Depuis les années du Conservatoire avec Marielle, Rochefort, Brasseur, il cultivait ses liens d'amitié. Pas facile d'y gagner sa place, mais quand sonnait l'heure, c'était pour toujours.

SA PLUS BELLE RÉUSSITE, L'ESPRIT DE FAMILLE

À Paris, pour ses 83 ans. De g. à dr., au premier rang : les Koubesserian, Charly (coiffeur-maquilleur) et sa femme, Marie-France, Adrien (petit-neveu), Muriel, la patronne du Veramente, Victor, Luana, Giacomo, Me Michel Godest, avocat, Philippe Renou, chauffeur-sécrétaire, et Chipie. Deuxième rang : Alessandro, notre reporter Christian Brincourt, Charles Gérard, Muriel Belmondo et son compagnon, Wilhem, Stella, Jean-Paul, Paul, Alain Belmondo, Annabelle, Audrey et son compagnon Olivier Belmondo, Clara (fille d'Olivier), Cédric Koubesserian.





*Les tribulations
d'un pitre en
vacances sur la
Côte d'Azur. Pour
des rires de ses
filles Patricia et
Florence, il est
prêt à tout.*

Août 1964, devoirs de vacances sous l'œil dubitatif d'un papa gâteau.



LA MÊME AFFECTION POUR TOUTES SES FILLES

Au centre de rééducation de Grandville où il se remet après une fracture du col du fémur en 2006. L'acteur puise sa force dans le regard de Stella, 3 ans, « un merveilleux rayon de soleil dans ma vie ».





*Sur la plage de Beauvallon dans le Var,
une famille comme les autres au milieu des
campeurs. Le petit dernier, Paul, tente de
remettre le masque sur le nez de son père.*

**PAUL ET STELLA, QUARANTE ANS D'ÉCART.
MAIS POUR LUI LES ENFANTS SONT ROIS**

Chez Lipp, pendant le déjeuner du dimanche, Stella, 9 ans, joue l'espiègle avec son père, attendri.





À Boulogne-Billancourt,
au château de Buchillot,
Stella, 16 ans, a trouvé
le meilleur des
accompagnateurs pour
découvrir l'atelier
de sculpteur de son
grand-père, l'artiste
Paul Belmondo.



AU BAL DES DEBS, AVEC NATTY ET STELLA, SON « SOLEIL »

Le 30 novembre 2019, à l'hôtel Shangri-La, à Paris, l'acteur se prépare à jouer les cavaliers au bras d'une débutante, sa fille, Stella. Tout le portrait de sa mère, Natty, ex-danseuse que Jean-Paul a épousée en secondes noces en 2002.

«MON PÈRE CE HÉROS»

Paul et Jean-Paul, en 2014, dans le documentaire «Belmondo par Belmondo» qui retrace la carrière de l'acteur en retournant sur les lieux de tournage de ses plus beaux films. Ici, ils réinterprètent une scène d'«Un singe en hiver».

Photo CYRIL MOREAU





PAUL BELMONDO « IL REFUSAIT DE TOURNER EN ÉTÉ POUR RESTER AVEC NOUS »

Interview **GHISLAIN LOUSTALOT**

Paris Match. Votre père est parti entouré des siens, qu'il adorait. L'imaginez-vous ayant désormais retrouvé quelque part tous ses chers disparus ?

Paul Belmondo. J'y pense souvent. Mon père croyait à une vie après la mort. Je veux y croire aussi. Ça me rassure de me dire qu'il est en compagnie de Gabin, Ventura, Bedos, Brasseur, Marielle, Rochefort, Charles Gérard, qu'ils rigolent et boivent des coups. Je me dis également qu'il a rejoint ma sœur Patricia, son père, sa mère avec laquelle il avait un lien si fort. J'imagine qu'il est heureux. Dans les derniers temps, il n'a jamais évoqué la mort, ne nous a jamais dit : "C'est fini, je vais partir." Même si nous savions, y compris lui, qu'il livrait son dernier combat. Il s'est battu jusqu'au bout et il a pu s'en aller de manière paisible. Avec Alain et Muriel, mon oncle et ma tante, mes sœurs Florence et Stella, Pierre Vernier, le dernier de la bande du Conservatoire, qui venait souvent, nous l'avons accompagné jusqu'au bout. C'était tellement important que nous soyons ensemble avec lui ! Je le remercie de nous l'avoir permis. Et je voudrais ajouter quelque chose qui ne fera peut-être pas plaisir à certains, mais tant pis : j'ai beaucoup pensé à David et à Laura, qui n'ont pas pu vivre ces moments avec Johnny. Ça a dû être affreux.

Votre père tenait une grande place dans votre vie. Comment vivez-vous ces premières semaines sans lui ?

C'est difficile... excusez-moi... l'émotion me submerge... oui, c'est difficile de ne plus le voir ni l'entendre. Je pense aussi à mon oncle et à ma tante, au rituel des repas en famille, si important pour lui et qui a perduré. Son absence et le vide qu'il laisse sont immenses. Heureusement restent les beaux souvenirs !

Le décès de Charles Gérard, son meilleur ami, il y a deux ans, l'avait-il beaucoup affecté ?

Oui, parce qu'ils se voyaient tous les jours depuis une éternité. Mais il ne s'épanchait jamais. Les disparitions d'êtres chers lui faisaient tourner à chaque fois quelques pages du livre de sa vie. Il se doutait bien qu'il allait finir par se fermer.

De l'hommage qui lui a été rendu aux Invalides, on a pu entendre dire qu'il était trop solennel. L'avez-vous vécu ainsi ?

Mon père était fier de porter ses décorations de l'ordre national du Mérite, des Arts et des Lettres ou de la Légion d'honneur. Quand le président et Mme Macron nous ont proposé de lui rendre cet hommage officiel et solennel, cela ne nous a pas choqués. Car il l'aurait apprécié. Il était aussi important pour nous que le public qui l'aimait tant puisse lui rendre ce dernier hommage qui a duré presque toute une nuit.

Était-il à vos yeux un héros quasiment immortel ?

Chaque fois que je passe devant le pont de Bir-Hakeim, je pense à "Peur sur la ville". J'étais sur le tournage et j'ai filmé avec ma petite caméra la scène de cascade sur le métro. Je le revois, souriant, me faire un signe de la main avant de monter sur la rame. Je n'avais aucune conscience qu'il risquait sa vie. Pour moi, c'était normal. Quand on allait chez mes grands-parents, il se pendait dans le vide de la cage d'escalier, au cinquième étage, ou passait d'une fenêtre à l'autre comme lorsqu'il était gamin, juste pour nous faire rire. Il a toujours été un héros. C'était son quotidien.

Vous a-t-il transmis le goût de la vitesse et du risque ?

Je me souviens des innombrables tête-à-queue qu'il faisait pour se garer sur les graviers devant la maison. Il avait même fini par faire cramer sa Mini. Il roulait très vite. Il m'a fait conduire des voitures de sport sur ses genoux dès l'âge de 7 ans. Il m'a élevé dans l'esprit de compétition. J'avais 11 ans quand il m'a emmené au Grand Prix de Monaco, en 1974. Ça a été l'étincelle, d'autant que le compagnon de ma mère, le réalisateur Hugh Hudson, venait de tourner un documentaire sur Fangio qui m'avait fasciné. Je voulais être pilote de course et rien d'autre.

Avez-vous parfois eu peur pour lui ?

Pour une émission de TF1, en 1985 : debout sur le toit d'une voiture en marche, il devait attraper une échelle de corde suspendue à un avion. Le genre de chose impossible qu'il avait pourtant dû réaliser déjà dix fois ! Sauf que ce jour-là, il est tombé sur le dos à plus de 100 km/h et s'est blessé. J'avais une vingtaine d'années et j'ai pris conscience qu'il pouvait lui arriver quelque chose d'irréversible, que la chance pouvait l'abandonner. Je n'avais jamais ressenti ça avant, parce qu'il tournait tout en dérision. Entorses, fractures, rien n'était jamais grave, il fallait en rire et ne jamais se plaindre. Mon père était une force de la nature, un dur au mal. Son seuil de tolérance à la douleur était hors du commun.

Ce courage qui le caractérisait, de qui l'avait-il hérité ?

De sa mère, sûrement. À la fin de sa vie, ma grand-mère ne voyait plus, mais continuait à nous recevoir, à aller écouter son fils au théâtre, à voyager avec lui. J'ai retrouvé cette force de caractère après son AVC. On nous avait dit qu'il ne reparlerait pas, qu'il ne remarcherait jamais. Il ne voulait pas que ces difficultés pèsent sur nous, il souhaitait que la vie continue. Il faisait des efforts surhumains pour cela. Quelle leçon !

Savez-vous pourquoi il vous a baptisé Paul, comme son père ?

C'est une tradition familiale qui remonte à Paolo, mon arrière-grand-père forgeron. Ma mère aurait préféré Alexandre, qui est mon

second prénom. J'aurais aimé perpétuer cette tradition, mais c'était compliqué pour Luana et moi... Vous voyez Victor – qui est devenu comédien – s'appeler Jean-Paul Belmondo ? Ce n'était pas un boulet à son pied mais une chape de béton de 200 kilos ! Peut-être qu'un de mes trois fils pourra perpétuer cette tradition...

Y a-t-il eu, au cours de votre vie, des discussions père-fils importantes ?

La pudeur a toujours été une notion essentielle dans notre famille. La compréhension, l'acceptation des choses ont pu être brisées parfois ; nous avons nos caractères et il nous est arrivé de nous engueuler. J'ai pu signifier à mon père, il y a maintenant vingt ans, ce que je pensais de son remariage. Cela n'a pas été simple. Mais il fallait que je le fasse, je ne voulais pas de non-dits entre nous. Après nous être fâchés très fort, nous avons tourné la page et nous n'en avons plus jamais reparlé.

Vous l'avez souvent accompagné sur ses tournages. Quel grand souvenir en gardez-vous ?

Son truc était de nous faire zapper la rentrée et de nous renvoyer à l'école une semaine plus tard, ce qui faisait hurler ma mère. Mon meilleur souvenir date d'avril 1973. Nous avions passé avec lui trois semaines au Mexique, à Puerto Vallarta, Acapulco et Mexico, sur le tournage du "Magnifique". Le 9, il avait fêté ses 40 ans. Puis, deux semaines plus tard, il avait organisé une autre fête pour mes 10 ans. J'étais assis à table entre lui et Jacqueline Bisset, pour laquelle j'avais un faible au point de devenir écarlate dès qu'elle apparaissait. À un moment, mon père, qui avait bien compris mon trouble, m'a mis la main sur la cuisse et m'a dit : "Fais passer." J'étais tétonisé.

Incarner votre père jeune dans "Itinéraire d'un enfant gâté", cela vous avait-il ému ?

Je ne voulais pas le faire. Je ne souhaitais pas devenir acteur, mais pilote de F1. Mon père et Claude Lelouch m'ont persuadé de les rejoindre à Singapour, et je suis si heureux de les avoir écoutés ! Même si cette scène où il me regarde au lit avec Lio est brève, elle reste gravée dans ma mémoire. Comme nos sorties nocturnes là-bas. Quand mon père décidait de faire la bringue, c'était dingue !

Était-il heureux que vous, puis votre fils Victor, deveniez acteurs ?

Il voulait que je fasse du cinéma, mais j'ai suivi ma passion pour la course. Mon père était très heureux que Victor reprenne le flambeau, qu'il fasse vivre la lignée artistique sans jamais rien lui demander. Il voyait tous ses films, il l'a encouragé.

Vous aviez 3 ans et demi quand il a quitté votre mère, Élodie, pour Ursula Andress. Est-il cependant resté un père présent ?

Après cette séparation, j'ai vécu à Londres avec ma mère jusqu'à mes 11 ans. Nous le rejoignions pour des week-ends et les vacances ; parfois, il venait en Angleterre. Quand il était là, mon père était présent à 100 % pour nous. Il refusait de tourner en été pour rester avec ses enfants. Une anecdote à ce sujet : ma mère avait emménagé dans le Lot, elle a eu un problème avec quelqu'un qui l'importunait vraiment. Mon père a débarqué, a mis deux baffes au mec, et ça a été réglé.

Des vacances au Monte-Carlo Beach, quels souvenirs gardez-vous ?

Je me souviens comme si c'était hier de cette Maserati Ghibli qu'il avait et de l'odeur du cuir mêlée à celle de ses cigares. Au Beach, nous passions nos journées à faire des parties de baby-foot et de volley-ball, à nager, à aller le voir jouer au foot avec l'équipe des Polymusclés. Ses amis étaient toujours là, c'était une époque bénie.

Il faisait aussi la chasse aux paparazzis. Vous en rappelez-vous ?

Bien sûr, et pas qu'à Monte-Carlo ! Une fois, avec Laura Antonelli ils m'avaient accompagné à l'école pour la rentrée des classes. Le photographe en embuscade a pris le tarif habituel : deux baffes.

Il disait adorer être le clown de ses trois enfants. Avez-vous eu une enfance extravagante ?

J'ai commencé à vivre avec mon père quand j'ai eu 13 ans, au moment du retour de ma mère en France. J'étais un peu turbulent. Il me fallait davantage d'autorité mais, honnêtement, il n'en avait pas beaucoup plus que ma mère ! Il était aussi fier que fâché de mes conneries. Il y avait des règles à respecter : être poli, se tenir correctement à table. Il pouvait nous engueuler si l'on ne rentrait pas à l'heure qu'il avait fixée, mais sa colère s'envolait instantanément. Il nous a toujours fait comprendre que nous n'étions pas au-dessus des autres. Tout se méritait. Ça nous a construits.

Dans le documentaire que vous avez réalisé en 2016, vous l'avez questionné sur ses conquêtes féminines. Saviez-vous à quel point il avait pu séduire ?

J'ai bien compris que mon père aimait les femmes, qu'il adorait leur faire plaisir, mais je ne sais pas tout. Il a gardé le mystère, même avec moi, et j'apprécie. Il a tenu un grand nombre de très belles actrices dans ses bras. Est-ce allé plus loin à chaque fois ? Peut-être. Qui sait ? Mon père n'avait surtout pas envie qu'on déballe sa vie sentimentale. S'il a séduit autant de femmes qu'on le pense, la plupart sont restées discrètes et c'est tant mieux.

Vous lui aviez également demandé s'il n'y avait pas d'autres petits Belmondo. Une blague ou une inquiétude ?

Je le charriaïs souvent avec ça. Mais aucune inquiétude. Je connais bien mon père : s'il avait eu un autre enfant, il l'aurait reconnu.

Sa disparition a-t-elle permis de resserrer les liens avec votre sœur Stella ?

Je l'espère. C'est une relation compliquée, car nous avons quarante ans d'écart. Stella est plus proche de mes enfants et de ma nièce Annabelle, raison pour laquelle elle était avec eux aux Invalides.

Vous considérez-vous désormais comme le chef du clan Belmondo ?

Même si je sais que mon père nous regarde et nous protège, il n'est plus là, et je suis, de fait, en haut de la pyramide. Je me sens une responsabilité. Mais je n'ai pris et je ne prendrai aucune décision sans en parler à Stella, à Florence, à Muriel et à Alain. Tout ce qui le concerne doit être

vu par l'ensemble de la famille. Pour ses obsèques, il nous a facilité les choses en indiquant dans son testament quelles étaient ses dernières volontés.

Que vous a-t-il légué qui vous accompagnera ?

La valeur du travail. Sa pudeur. Ne pas dire ses difficultés, ne jamais s'en plaindre, ce que mon entourage ne comprend pas toujours. Quand mon père a décidé de divorcer, il ne nous en a pas parlé, nous l'avons su après. C'était sa manière de ne pas nous embêter avec ses problèmes.

Qu'est-ce qui vous manque le plus de lui ?

Tandis que son cercueil était porté pour descendre l'escalier de son immeuble, des employés des pompes funèbres sont restés coincés dans l'ascenseur ; ils ont dû l'escalader pour en sortir. Nous nous sommes tous regardés et avons pensé la même chose : l'incorrigible faisait sa dernière blague. Son humour, sa bonté, son amour, tout de lui me manquera jusqu'à la fin de ma vie. ■



« Il était important que le public qui l'aimait tant puisse lui rendre ce dernier hommage »



Ses couvertures et deux images chocs

Par MARC BRINCOURT

Seul ou avec ses proches – enfants, compagnes –, et même son chien... Jean-Paul a fait une trentaine de couvertures de Paris Match – vingt-huit exactement. Une véritable saga. En 2009, j'ai voulu lui faire une surprise en réunissant sur une même planche les couvertures qu'il a faites pour notre magazine. Ses exploits, ses amours, ses films, sa carrière, toute sa vie était réunie sur un même tirage collé sur un panneau. Je n'oublierai jamais son grand sourire et son regard lorsque je lui remis ce cadeau.

Deux photos de Belmondo me viennent aussi en mémoire pour évoquer le lien indéfectible qui existe entre Bébel et Paris Match.

Pour la toute première, en 1962, à l'occasion du Salon de l'automobile à Paris, nous avions emmené des voitures de sport sur le tournage de « Cartouche », le film de Philippe de Broca,

pour qu'il les essaie. L'image de une avec Jean-Paul Belmondo au volant de la Ferrari 250 GT a été prise par François Pagès depuis l'avion de Match (voir pages 8 et 9 de ce hors-série). C'est l'une de mes deux couvertures préférées. Ce cliché, c'est tout Belmondo, toujours à fond mais toujours relax.

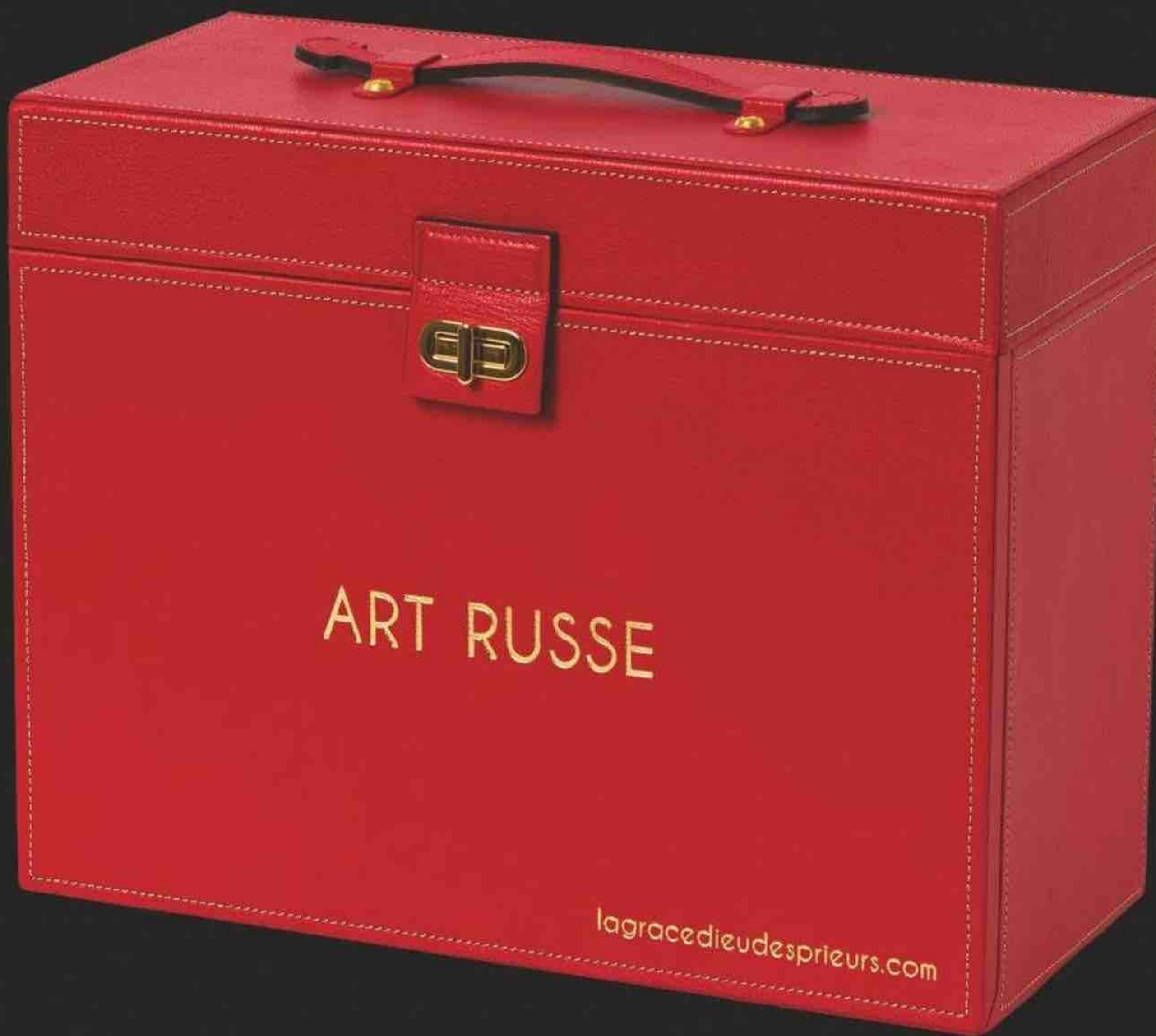
Et puis, il y en a une autre qui reste gravée dans ma mémoire. Jean-Paul n'aime pas prendre la pose. Il préfère quand tout va vite, quand rien n'est figé ou sophistiqué. Les reportages sur ses tournages ont été nombreux dans Match, mais les photos de lui en studio sont extrêmement rares. J'aime énormément la série réalisée par Benjamin Auger en 1977, qui avait fait la couverture du journal et que nous avions choisie pour la une d'un hors-série célébrant ses 60 ans de carrière. J'adore son sourire, sa décontraction, son charme, son style.

C'est l'ami public numéro un. C'est le Bébel pour toujours. ■

CHÂTEAU
LA GRÂCE DIEU DES PRIEURS
SAINT-ÉMILION GRAND CRU

by ART RUSSE

NOËL À L'ART RUSSE



CHÂTEAU LA GRÂCE DIEU DES PRIEURS, SAINT-ÉMILION GRAND CRU,
Collection Art Russe est un vin unique, par son histoire, sa culture, son excellence.
La création de ce lieu a été pensée comme une œuvre d'art par son propriétaire
Andrei Filatov et l'architecte Jean Nouvel

COMMANDÉ EXCLUSIVEMENT AU CHÂTEAU
web@lagracedieudesprieurs.com

www.lagracedieudesprieurs.com

@Art_Russe_wine

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, CONSOMMEZ AVEC MODÉRATION.

HUBLOT

CHIARA
FERRAGNI



 HUBLOT

hublot.com • f • t • ©